

## Table des matières

Introduction .....	3
Chapitre I : Les précapitalistes.....	5
I. Analyse économique pré-capitaliste.....	5
I.1. Les scholastiques.....	5
I.2. Les mercantilistes.....	6
I.3. Les physiocrates.....	8
Chapitre II : Adam Smith.....	11
I. Théorie de la société commerciale.....	12
I.1. Théorie de la valeur travail commandé.....	12
I.2. L'établissement des prix.....	13
II. Des perspectives de croissance par l'extension du commerce.....	16
II.1. Les différentes formes de travail et de capital.....	16
III. Commerce international et les avantages absolus.....	21
IV. Intervention publique.....	24
IV.1. « Laissez faire ».....	24
IV.2. Fiscalité.....	25
Chapitre III : David Ricardo.....	29
I. Théorie de la valeur et répartition des richesses.....	29
I.1. Accords et désaccords avec Smith.....	29
I.2. La théorie de la valeur travail incorporé.....	31
I.3. La rente différentielle et le profit.....	32
II. Croissance et crises.....	35
II.1. Une croissance limitée à long terme.....	36
II.2. Crise de surproduction ?.....	38
III. Les bienfaits du commerce international.....	43
III.3.1 La hausse du taux de profit.....	43
III.3.2 Les avantages comparatifs.....	44
IV. Intervention publique.....	44
Chapitre IV : Karl Marx.....	46
I. De la théorie de la valeur aux prix.....	48
I.1. Théorie de la valeur travail.....	48
I.2. Théorie de la plus-value.....	50
I.3. Quatre problème de transformation.....	52
II. Croissance et crises.....	55
II.1. Croissance possible.....	55
II.2. Les crises.....	57
III. Commerce international : Capitalisme contre féodalisme.....	60
IV. L'absence de soutien politique interne au système.....	61

Chapitre V : Théorie néoclassique, révolution marginaliste. ....	62
I. La théorie. ....	62
II. Croissance & crise. ....	63
III. Economie du bien-être. ....	64
Chapitre VI : John Maynard Keynes.....	66
I. Présentation de la théorie. ....	67
II. Théorie de l'emploi. ....	70
III. Commerce international. ....	71
IV. Intervention publique. ....	71

# Histoire De La Pensée Economique

## Introduction :

On considère parfois **Aristote comme le premier économiste**, il parlait de la gestion de la « Maison » c'est à dire des champs, esclaves, femmes et enfants. Il y a dans ses écrits des choses intéressantes au niveau conceptuel mais difficilement applicable aujourd'hui.

On va commencer ce cours avec l'arrivée de la Révolution Industrielle il y a près de 200ans, mais dans cette introduction on va parler brièvement des choses qui ont été faites avant.

Sachant qu'on fera ce cours dans l'ordre chronologique, auteur par auteur en essayant de **comprendre les liens entre eux-ci**.

Nous commencerons plus précisément avec **Smith qui vit dans une économie en transformation**, où l'industrie commence à se mettre en place. On commence à avoir des gains de productivité dans l'agriculture, ce qui **libère de la main œuvre pour produire des biens manufacturés** mais à ce moment c'est encore décentralisé, les manufactures sont hors des villes.

Dans les trois premiers chapitres nous allons voir ceux qu'on appelle les « classiques » c'est à dire Adam Smith, David Ricardo & Karl Marx ; on les appelle ainsi parce qu'on va considérer qu'il y a **une unité dans la façon de modéliser en comparaison de ce qui s'est fait avant et différent de ce qui va se faire après** où il y aura une vraie rupture.

On va voir les germes du **débat entre relance par l'offre et relance par la demande**, ou encore sur la possibilité d'existence de la surproduction. Malthus & Say par exemple sont en contradiction sur ces points. Say étant partisan de la relance par l'offre et ne croyant pas à la possibilité d'être en surproduction et Malthus affirmant le contraire.

C'est clairement le débat qui a lieu entre **keynésiens et monétaristes** aujourd'hui.

Quelle différence entre les trois classiques cités plus haut ?

Comme dit précédemment, Adam Smith a travaillé sur l'économie peu avant l'industrialisation et son analyse est marquée par le fait qu'il **traite assez peu du capital** ; son analyse est davantage sur la rationalisation du partage des tâches. Par contre, il est **omniprésent chez les deux suivants**.

Ricardo est le cœur de la théorie classique, nous en reparlerons.

Marx quant à lui a repris la théorie de Ricardo et ne l'a que très peu modifiée. Son objectif n'est pas de créer une nouvelle théorie mais plutôt d'avoir une interprétation politique de celle qu'il considère comme la meilleure. Pour Marx **des phénomènes considérés comme « naturel » par les deux précédents (Smith & Ricardo) ne le sont pas et sont plutôt sociaux et politique**. Marx fait une forme politique-historique-philosophique de l'analyse économique.

L'histoire jouant **un rôle primordial dans la pensée économique**, il y aura de nombreuses références à l'histoire des faits économiques et une connaissance de ceux-ci serait bénéfique puisque nous en parlerons peu et mentionnerons surtout les points importants.

Il faut savoir que dans l'histoire de l'Humanité il n'y a eu que **très peu de croissance par tête au fil du temps, seulement de petits soubresauts** (positifs ou négatifs, dues à l'amélioration de techniques agricoles, des guerres, catastrophes etc...) cette période d'avant les 17/18<sup>ème</sup> siècles représente bien **la théorie malthusienne**. Puis quand on arrive au début du 19<sup>ème</sup> siècle le taux de croissance monte à 1,23% et **un taux de croissance constant signifie un accroissement exponentiel de la production par tête** (un peu comme dans le modèle de Solow en l'absence de progrès technique ; ce même progrès technique qui permettra aux économistes de comprendre pourquoi l'écart entre pays industrialisés et les autres se creusent au lieu qu'il y ait rattrapage).

Certains de ces points importants sont que l'Angleterre est passée à la fin du 17<sup>ème</sup> siècle (période à laquelle Smith a vécu) à une forme de Monarchie Parlementaire, à ce même moment les Etats Unis sont proches de l'indépendance et **les manufactures se développent un peu partout en Europe**.

Entre Ricardo et Smith, il y a la **période Napoléonienne** qui a beaucoup d'importance car c'est une période où toute l'Europe est en guerre, d'autant plus importante pour la Grande Bretagne puisque Napoléon a mis en place le **blocus continental** contre celle-ci (l'ensemble des pays européens du continent alliés ou soumis à la France n'avaient aucun échange commercial officiel avec l'Angleterre). Ce blocus a eu énormément d'impact sur le développement de l'Angleterre qui durant cette période continuait à échanger avec les Etats Unis. Puis en 1814 c'est la chute de Napoléon, qui va de pair avec la fin du blocus continental ce qui provoque une **violente ouverture au commerce international en Angleterre**. C'est pourquoi Ricardo s'intéressera à ce point au commerce international, après 12 ans de guerre et de quasi autarcie l'Angleterre va devoir adopter une politique commerciale. Evidemment il y a de **forte demande de protectionnismes** et de violents débats dans le pays.

Jusqu'en 1840 le **salairé réelle stagne** alors qu'il y a de la croissance, on pense que c'est dû à l'exode rural et donc à l'afflux de main d'œuvre, en parallèle d'une industrialisation croissante et donc d'une prise d'importance croissante du capital. D'ailleurs les théories classiques sont élaborées pendant cette période de stagnation des salaires réels, c'est entre autre pour cela que les classiques ont fait l'hypothèse que le salaire est constant et indépendant de la situation économique. Puis quand les salaires réels commenceront à croître ils diront que c'est lié à la productivité marginale du travail ; intuitivement car le monde n'était pas autant décrit par les statistiques qu'aujourd'hui.

Cette période où les salaires étaient constants en Angleterre a été nommée la « Engel's Pause ». Cette période est un **paradoxe par rapport aux théories économiques d'aujourd'hui** car on avait une hausse de la productivité et des salaires constants ; peut-être est-ce pour les raisons citées précédemment (exodes ruraux, etc...). En France on a eu la même chose mais avec 30 ans de retard de 1830 à 1870, cette période est appelée pour celle-ci la « Zola's Périod ».

*Quant aux noms ils n'ont pas été choisis au hasard. Engel a publié un des premiers grands ouvrages de sociologie. Il gérait une Usine à Manchester et il a utilisé ces années pour faire un travail de sociologie assez précis sur la vie, les conditions de travail, etc dans les usines. C'est le livre le plus documenté sur le sujet, et pour cause il avait un site d'observation parfait. Le nom de « Zola's Period » vient comme vous pouvez l'imaginer du nom d'Emile Zola qui durant cette période sortit 20 livres qui décrivaient la France dans sous toutes ses coutures.*

Après 1848 on a des révolutions dans à peu près tous les pays d'Europe continentale, elles sont écrasées dans toutes les grandes capitales. A partir de 1851, on a **Napoléon III qui investit énormément dans le développement économique-industrielle du pays**, notamment avec le 1<sup>er</sup> chemin de fer qui reliait une mine de charbon située à St Etienne à une usine aciérie lyonnaise.

Puis vient en 1871-1874 ce qu'on a appelé **la révolution « Marginaliste »**, c'est la constitution de la théorie microéconomique tel qu'on l'a aujourd'hui c'est à dire à peu près la microéconomie en équilibre générale. Puis 10 ans plus tard **l'équilibre partiel avec Alfred Marshall** (Néoclassique).

Dans la période Keynésienne on a surtout **la crise de 29**, sachant que les premiers travaux de Keynes interviennent un peu avant les années 20. Il commence à développer ce qu'on a très peu avant, il va en effet considérer une économie réelle c'est à dire qu'il raisonne en quantité et fait fit de la monnaie, de l'inflation, etc. A noté que beaucoup de pays sortent extrêmement endettés de la Grande Guerre et vont par conséquent **déconnecté leur monnaie de l'or, chose que n'a pas faite l'Angleterre** ce que Keynes regrette. Il faut savoir qu'il était agent de change et c'est à la suite de cela qu'il est rentré dans l'économie.

Enfin vient la grande période 1914-1945, qui est plus difficile mais on en sort et viennent des **taux de croissance très élevés jusque dans les années 70** où ça se stabilise.

## Chapitre I : Les précapitalistes.

---

On ne va pas chercher à savoir ce qu'est le capitalisme ou quand est-ce que ça commence, on en parlera dans le chapitre sur Marx.

On va acté que la période précapitaliste est avant la révolution industrielle, l'autre point important c'est la notion de travail salarié, c'est un des points essentiel de l'économie tel que l'on analyse tous les auteurs dont on parle dans ce cours, **dans tout leur travaux il y a du travail salarié et elles sont principalement basé dessus**. Une définition possible du capitalisme c'est la **production avec du travail salarié**.

On va s'intéresser à l'évolution du cadre économique-politique à l'époque, on va d'abord traiter de la pensée scholastique

### I. Analyse économique pré-capitaliste.

---

#### I.1. Les scholastiques.

---

En Europe pendant très longtemps c'est **les théologiens qui ont le monopole de la pensée**, la pensée scholastique et c'est pour cela qu'on parlera d'école scholastique. Ils avaient ce monopole dans toutes les disciplines, de la physique à l'économie en passant par les mathématiques. Ils étaient ceux qui ne faisaient ni la guerre ni ne labouraient la terre.

Les premiers théologiens (chrétiens) ont intégralement rejeté Aristote et sa pensée. Mais **il revient à la mode avec Saint Thomas D'Aquin** qui le redécouvre grâce à Averroès (Ibn Rushd) et à la redécouverte d'une grande partie des écrits d'Aristote suite à la Reconquista.

Après lui il y a l'école de Salamanque qui était une université théologique en Espagne qui a développé pas mal de thèse après lui et dans sa continuité.

Ca a touché beaucoup de sujet, pas seulement des sujets économiques.

Question économie il y a trois principaux points qui ont été traité :

- La propriété.
- Le juste prix.
- Le prêt à intérêt.

L'idée était de **définir la manière de fonctionner de l'ensemble de la société**.

Les questions sur la propriété sont lié au fait qu'au tournant de l'an mille il y a eu un certain nombre de thèses sur une forme de « communisme » (entre « » car il n'a rien à voir avec celui du 20<sup>ème</sup> siècle), une vie en communauté sans propriété, sans marché, où l'ensemble des richesses seraient détenu en commun, tout cela étant lié à la religion. Il ne faut pas oublier que les théologiens considéraient que tout appartient à Dieu et qu'il n'appartient pas à un homme de s'arroger ce qui est à Dieu.

Saint Thomas d'Aquin a une réponse assez pragmatique et dit que certes dans une société parfaite répondant au droit naturel (Justice Divine) il ne devrait pas y avoir de propriété mais que dans la réalité l'homme est imparfait et que la vie ne saurait s'ordonner sur terre sans le droit de propriété. C'est ce qu'on appelle un argument d'opportunité. D'après lui cela nécessite que la propriété doive être régulée par l'Etat, lui-même régie par la religion. C'est le lieutenant de Dieu sur terre (Roi de droit divin) qui règle ces questions, il doit y mettre des règles dans l'unique but d'obtenir la paix social.

La question du juste prix est elle aussi assez intéressante. Il y a un **rejet de la valeur des biens, le juste prix ne doit pas être défini par sa désirabilité** mais en fonction du bien commun de l'acheteur et du vendeur. Le prix doit être juste, juste dans le sens distributif. Définit par la place de chacun dans la société, (noble, artisan, paysan) **les prix doivent respecter la hiérarchie des classes**.

Par exemple, si il y a une pénurie de blé ; le prix du pain ne devraient pas s'envoler ça serait injuste car un paysan ne pourrait pas vivre une vie de paysan. Il y a donc une ferme opposition au prix de marché, le prix doit être régulée en fonction de valeur éthique, lié à la conception d'une société juste dans le sens où chaque classe est sa place.

Malgré tout il y a une évolution entre Saint Thomas d'Aquin et l'école de Salamanque vers une économie de marché, cette notion de juste prix elle (l'école de Salamanque) va considérer qu'elle ne doit être appliquée que pour les biens nécessaires et non pour les biens de luxe pour lesquels cette éthique n'a pas de raison d'être appliquée.

Le troisième point c'est le prêt à intérêt, il est théoriquement interdit dans le Christianisme (excepté le Protestantisme) et l'Islam mais est en partie autorisé dans le Judaïsme (interdit entre coreligionnaires). Pour Saint Thomas d'Aquin et les théologiens le précédent, l'effort humain peut être rémunéré mais les choses inertes donc improductif comme l'argent ne le peuvent pas. Rémunéré un prêt est donc du vol. L'argument qui consiste à dire que ce n'est pas un vol si les deux parties sont d'accord est irrecevables car il arrive qu'on n'ait pas le choix, c'est une sorte de contrainte (raison pour laquelle aujourd'hui des lois fixent une limite maximale aux taux d'intérêt). Ils pensaient aussi qu'on ne peut pas payer le temps contrairement à l'adage qui dit « le temps c'est de l'argent ».

A nouveau l'école de Salamanque va innover, et faire un pas vers le crédit. Ils n'infirmes pas ce qui est dit précédemment mais affirment qu'il y a une différence entre les prêts en fonction de leur finalité.

Par exemple, si j'emprunte pour investir et que cet investissement crée de la richesse alors ce prêt participe à la création de richesse (différence entre un prêt à la consommation et un pour investir, la consommation ne créant aucune valeur). L'affirmation précédente ne suffisant pas, ils en portent un autre appelé « Lucrum cessan ». Ce qui pourrait correspondre au coût d'opportunité, concept économique très important mais qui n'a pas été totalement évident pour tout le monde à travers l'Histoire et aujourd'hui encore. Alors que c'est un concept essentiel à l'analyse économique.

Celui qui prête se prive de l'utilisation de cet argent pour investir hors en investissant il aurait pu récupérer un profit. L'intérêt c'est le dédommagement pour le profit dont il se passe en prêtant. On a un raisonnement en coût d'opportunité et d'un point de vue pratique on a une ouverture en vue d'une « autorisation » du prêt à intérêt.

## I.2. Les mercantilistes.

Nous débuterons cette sous partie par un « bref » rappel historique notamment sur l'Angleterre.

Le 17<sup>ème</sup> siècle a été plus ou moins chaotique pour l'Angleterre entre les révolutions, le passage de Cromwell, le retour de la monarchie puis la chute de Jacques II (dernier monarque absolue) au profit de Marie II sa fille et épouse du « Roi » d'Hollande (qui est à ce moment un pays très commerçant, l'union est donc vue d'un très bon œil par les artisans et commerçants de l'Angleterre.).

Celle-ci va se voir imposer « la Déclaration des Droits » à la suite de la « Glorieuse Révolution » qui va renforcer « l'habeas corpus » qui fait entrer le pays dans une ère plus « démocratique ». On commence à avoir un équilibre des pouvoirs.

Cette période d'instabilité politique a été marquée par les intérêts toujours plus divergents entre la noblesse et ce qu'on pourrait appeler la bourgeoisie. Les premiers, propriétaires terriens favorables au protectionnisme (car l'importation de céréales leur ferait perdre beaucoup de blé, jeu de mot é\_è); les seconds au contraire partisans d'une ouverture commerciale (pour exporter les produits fabriqués).

Au 18<sup>ème</sup> siècle on va avoir le passage de l'artisanat à la manufacture puis à l'industrialisation. Pendant toute cette période beaucoup de questions économiques se sont posées notamment avec les colonies ; et donc le développement d'un certain nombre de pensées économiques.

Les mercantilistes sont un groupe très hétérogène inventé par Smith, en gros il a mis tous ses contradicteurs sur le plan du commerce international c'est à dire contre le libre-échange et les a nommés ainsi. Voilà ce qu'il en a dit :

*« Le mercantilisme n'est rien d'autre qu'un tissu d'erreurs protectionnistes soutenues par un parlement vénal issu de nos marchands et industriels et fondé sur l'opinion populaire selon laquelle la richesse consiste en espèce monétaires. »*

On voit bien que son problème avec ceux qu'il appelle « mercantilistes » est leur protectionnisme. Schumpeter a dit à propos d'eux :

*« Mais ils n'ont pas fait du tout d'analyse, ils n'avaient aucune conception, pas même de la plus évidente relation entre les phénomènes économiques. Vivant à une époque où les nations se fortifiaient pour rivaliser de leur puissance combative, ils montrèrent spontanément leur réticence à l'égard des importations de luxe – ce qui n'implique pas un rejet délibéré du fameux lieu commun d'Adam Smith selon lequel la consommation est la "seule fin et l'unique objet de toute production". Ils considéraient les acrobaties des taux de change et les attribuaient aux machinations des spéculateurs – comme le firent les politiciens et le public en France et en Allemagne après 1919. Ils pensaient qu'il était bon pour une nation comme pour les individus d'avoir de l'argent et le dirent sans réfléchir d'avantage. [...] La plupart d'entre eux était des critiques naïfs du monde des affaires et des opérations marchandes – comme l'opinion publique l'a toujours été et l'est toujours. »*

Voilà une autre citation :

*« Jusqu'au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle et plus tard encore dans beaucoup de parties du monde, l'échange n'était possible qu'à l'abri d'accords de protection ad hoc, que les échangistes devaient en grande partie établir eux-mêmes. Cela n'indiquait pas nécessairement une action monopolistique, mais cela mettait l'accent sur l'organisation et la coopération qui pouvaient être facilement étendues à la politique des prix et à la politique économique en général, non seulement pour faciliter l'exploitation mais aussi pour la réguler et pour défendre les pratiques courantes contre les usages particuliers. [...] En définitive, cela est trop évident pour qu'il soit nécessaire pour le dire explicitement, mais il est étonnant que soit souvent laissé de côté par les critiques des « théories mercantilistes » le fait que cet âge était l'âge de l'impérialisme des boucaniers et que le commerce était associé à la colonisation, une exploitation sans bornes des colonies, un état de guerre privée à l'égard duquel les gouvernements et en particulier le gouvernement anglais déclinaient fréquemment leurs responsabilités, et à des conditions en permanence à la limite de la guerre : les Indes orientales en sont l'exemple classique. »*

Pour les mercantilistes la richesse d'une nation se mesure à la quantité d'or (monnaie) qu'elle détient alors que pour Smith c'est sa capacité de production puisque pour lui plus d'or n'apporte que de l'inflation.

*« Certains des meilleurs auteurs anglais sur le commerce font ressortir que la richesse d'un pays consiste, non seulement dans son or et son argent, mais dans ses terres, bâtiments et biens de consommation de tous ordres ; dans leurs démonstrations, toutefois, les terres, les bâtiments et les biens de consommation semblent sortir de leur mémoire, et l'essentiel de leur argumentation présuppose fréquemment que toute la richesse consiste en or et en argent. »*

Mais Smith ne prenaient-ils pas les mercantilistes pour des idiots ?

Schumpeter soulignera le fait que **dans une économie de guerre (et à cette époque l'Europe était rongée par les guerres intestines) il est très important de faire rentrer de l'or** pour pouvoir payer les armées donc c'est un problème conjoncturel. Donc on peut résumer sa citation en disant que soit les phrases qui précèdent sont vrai soit les mercantilismes sont pas très malin. Adam Smith a dit :

Pour faire rentrer de l'or (des devises) il faut importer des matières premières à faible valeur ajouté et exporté des produits finis à haute valeur ajouté.

A l'époque il y en a qui voyaient le problème d'une politique protectionniste qui visait à faire rentrer de l'or dans le pays.

Cantillon & Hum théorisent l'idée d'un retour à l'équilibre un peu naturel des balances commerciales. Sur la question qui est de savoir si l'or est une richesse ou non, on a Bodin qui au 17<sup>ème</sup> siècle va observer qu'au moment où l'Espagne va coloniser très fortement le continent Sud-Américain et **exploité les mines d'or d'on elle va rapporter énormément d'or ça correspondait à une période de forte inflation**. Cela va dans le sens dans la théorie quantitative de la monnaie (qui n'existait pas avant), et qui dit que la monnaie n'a aucune influence sur la richesse réelle.

Gérard De Malynes affirmera que si on a une monnaie national tel que les prix nationaux sont plus faibles que les prix étrangers alors on va avoir un prix des importations bas ce qui aura pour conséquence de fortes importation et par conséquent la sortit d'or c'est à dire une restriction de la masse monétaire qui fera baisser les prix jusqu'à ce qu'on ait un **rééquilibrage de la balance commercial** (et inversement si les prix nationaux sont plus fort qu'à l'étranger). Voilà une citation de celui-ci :

*« Ne vous efforcez pas au détriment de la communauté de vendre meilleur marché que les autres sous couleur de développer le commerce : le commerce ne se développe pas lorsque les marchandises sont très bon marché car la faiblesse des prix résulte de la modicité de la demande et de la rareté de la monnaie qui font le bon marché des choses ; c'est au contraire lorsqu'il y a abondance de monnaie et que les marchandises étant demandées deviennent plus chères, que le commerce se développe. »*

Keynes a essayé de défendre les mercantilistes, il dit que ce n'est pas si mal que ça (rappelez-vous que Keynes ne croit absolument pas à la théorie quantitative de la monnaie), il dira qu'ils étaient **protectionnistes et ne croyaient pas en la monnaie car avaient l'intuition de la théorie keynésienne** (en mode les ennemis de mes ennemis sont mes amis). Dans sa théorie générale Keynes cita un passage de David Hume :

*« C'est uniquement dans l'intervalle, ou dans la situation intermédiaire, qui sépare l'acquisition de la monnaie de la hausse des prix que l'augmentation des stocks d'or est favorable à l'industrie. (...) Il n'importe nullement au bonheur domestique d'un Etat que le volume de la monnaie soit plus ou moins grand. La sagesse chez le souverain ne consiste qu'à le maintenir, autant que possible, constamment croissant. Car c'est ainsi qu'il soutient l'esprit d'entreprise de la nation et qu'il accroît l'activité du travail en quoi réside toute la puissance et la richesse réelle. Pendant tout le temps que le stock monétaire d'une nation diminue, elle est réellement plus faible et plus malheureuse qu'une autre nation dont le stock monétaire n'est pas plus important mais qui se trouve sur la pente ascendante. »*

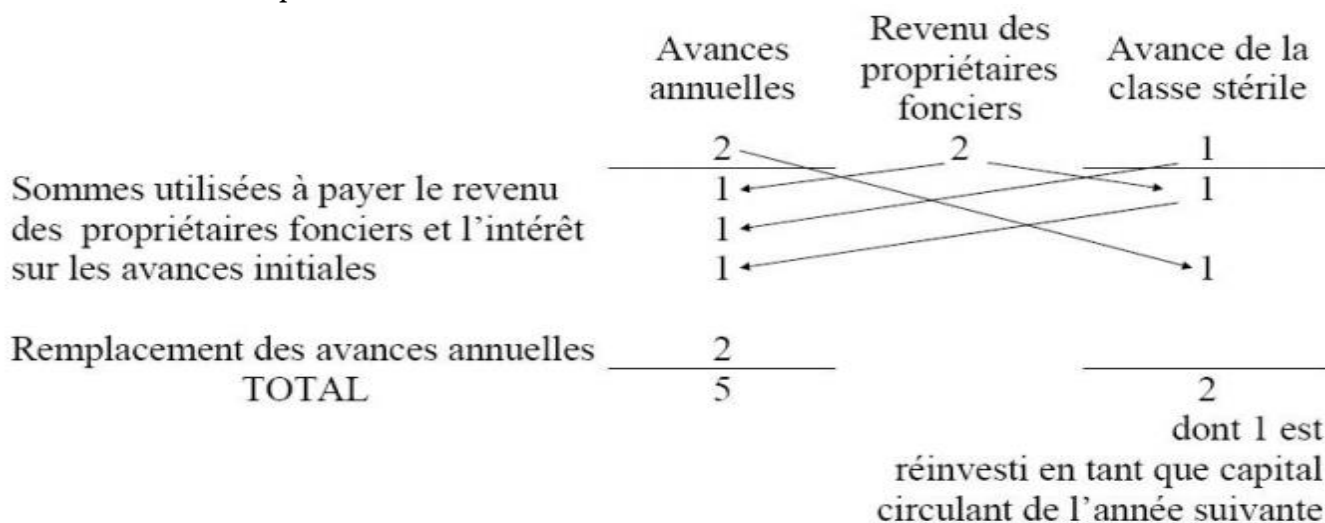
### I.3. Les physiocrates.

Contrairement aux mercantilistes, **il s'agit d'une vraie école de pensée** (comparable à un think tank) et elle est française. Ils avaient pour but de faire pression sur le Roi et le gouvernement (un peu comme un lobby) pour qu'ils appliquent leurs recommandations de politique économique. Cette école était constitué à la fois de penseurs, lobbyistes voir de politiciens.

Celui qui a eu le plus contribuer au développement de cette théorie et qui en a rédigé le livre « le tableau économique » est François Quesnay en 1758.

Mais **celui qui a eu le plus d'impact est Turbo, qui a été ministre et a tenté d'appliqué ces principes**. Il a tout de même apporté quelques modifications à la théorie fondamentale des physiocrates.

C'est une modélisation particulière car on est encore sous l'ancien régime, sachant que le but est de convaincre le Roi il n'est pas question de mettre en avant les artisans et bourgeois par rapport aux nobles. La modélisation tient donc compte de l'existence des classes, c'est un des premiers si ce n'est le premier modèle macroéconomique.





Explication tirée du cours présent sur le site du professeur :

Pour déterminer comment se produit ce cycle de production, il convient de regarder séparément les actions des trois différentes classes de la société, ainsi que leurs interactions, c'est à dire leurs échanges. Tout d'abord, les propriétaires fonciers consomment l'ensemble du revenu auquel ils ont droit par période comme rente sur leurs terres, soit 2 unités. Ils consomment ainsi 1 unité de produits agricoles et 1 unité de produits manufacturés. Les artisans, quant à eux, ne créent pas de valeur, mais n'en font pas disparaître non plus – a contrario des propriétaires fonciers – et produisent donc 1 unité de produits manufacturés à partir d'1 unité de produits agricoles. Les produits agricoles constituent pour eux à la fois les matières premières et les moyens de subsistance. Ils ont ainsi en permanence 1 unité de valeur à disposition, sous forme de produits manufacturés. Au cours d'un cycle, ils consomment 2 unités et produisent 2 unités. Ils avancent tout d'abord 1 unité d'« avance de la classe stérile » et reçoivent en échange 1 unité de produits agricoles, avec lesquels ils produisent 1 unité de produits manufacturés. Ils vendent cette unité aux propriétaires fonciers contre une 1 unité en produits agricoles – issue de leur rente – qui leur permet de produire à nouveau 1 unité de produits manufacturés, qui servira d'« avance de la classe stérile » l'année suivante. Enfin, les fermiers profitent de leurs « avances annuelles » (qui s'élève à 2 unités), de l'« avance de la classe stérile » (qui est d'une unité) et de l'utilisation de la terre pour produire 5 unités de produits agricoles. C'est ici qu'apparaît le surplus, dans la production de la terre, qui permet avec 3 unités de capital et de travail – car ces 3 unités comportent également la subsistance de la classe productive – de produire 5 unités de produits agricoles. On peut noter alors que ce surplus de 2 unités correspond exactement à la rente à laquelle a droit la classe des propriétaires fonciers. En effet, la subsistance des deux autres classes est considérée comme « avances » sur la production, c'est à dire comme capital, nécessaire à la production. En revanche, les propriétaires fonciers ne travaillent pas ni ne produisent. Il faut donc que les autres classes produisent plus que leur consommation pour pouvoir nourrir la classe des propriétaires fonciers. C'est la terre, et donc le représentant de Dieu, dont les nobles tirent leur pouvoir, qui permet de produire ce surplus. Les trois unités d'« avances » utilisées par la classe productive servent à payer le capital fixe et le capital circulant, dont les moyens de subsistance des travailleurs agricoles. Sur les 5 unités de biens agricoles produites, 2 unités sont dues aux propriétaires fonciers comme rente sur l'utilisation de la terre et 1 unité est due à la classe stérile pour compenser ses « avances ». A la fin du cycle, il reste donc 2 unités de produits agricoles à la classe productive, ce qui correspond au montant de ses « avances annuelles », qui serviront en tant que telles pour le cycle suivant.

Les physiocrates vont faire deux principales recommandations qui vont plaire à Adam Smith :

**-Libre échange.** Le prix du grain on doit le laisser se fixer seul, pourquoi sont-ils pour le laisser faire ? Parce que si les propriétaires fonciers peuvent vendre le grain à l'étranger sachant que la France a une grosse production, ça va leur donner une incitation à augmenter le surplus et donc à produire davantage et par conséquent à développer les technologies. **Le progrès technique incombe donc aux propriétaires fonciers.**

Il y a un inconvénient au libre-échange quand on exporte du grain, c'est que **les chocs sur la production agricoles sont amplifiés.** Puisque lorsqu'il y a une mauvaise récolte le grain n'est plus seulement partagé entre les français mais une partie de celui-ci est exporté ce qui aggrave les choses. Il y eu deux grosses famines, en 1715 et en 1788 (une des causes de la révolution ?).

**-Impôt unique sur la rente des nobles.** Recommandation qui ne sera évidemment et pour des raisons évidentes jamais appliquée. Pour les physiocrates ça n'a pas de sens de taxer les paysans et artisans puisqu'au final ça se répercute sur les nobles qui ont moins de surplus et le pire c'est que comme c'est indirect ce n'est pas efficace et crée des pertes. Il est donc **logique de taxer directement les nobles si dans tous les cas c'est eux qui mangent la taxe.**

Cette **recommandation est très intéressante du point de vue de la pensée économique**, c'est la première phase du raisonnement en « incidence fiscale » (c'est à dire que ce n'est pas forcément celui qui fait le chèque qui paye l'impôt, il y a transfert de charge). Ce n'est pas totalement vrai évidemment, les paysans et artisans **ne sont peut-être pas toujours tout juste à leur niveau de subsistance** mais peut être juste au-dessus La devise des physiocrates était « Laissez faire, laissez passer. », raison pour laquelle Adam Smith les aimait tant et c'est grâce à celui-ci que le terme de « **laissez faire** » a été popularisé et répandu.

Turbo est un physiocrate un peu tardif, toujours sous l'ancien régime mais la classe bourgeoise et le commerce prennent de plus en plus d'importance. Ca va changer des choses à la marge notamment de vocabulaire, qui ne sont pas totalement anodin. Il remplace le terme « avancé » par « capital », « classe stérile » par « classe industriel. On passe de l'artisanat à la manufacture, la classe des artisans n'est plus considérée comme stérile et va commencer à produire du surplus. On utilise plus seulement des matières premières mais aussi des machines à tisser, puisque pour en avoir il faut investir et donc avoir du surplus. On a un début de capitalisme et d'accumulation du capital, qui sert à augmenter la production. Il s'agit-là de la première ébauche de la croissance par accumulation du capital. On commence à considérer la terre comme une forme de capital, on peut accumuler du capital sur la terre pour améliorer le capital de celle-ci.

## Chapitre II : Adam Smith.

---

Adam Smith est un anglais qui se posa de nombreuses questions d'ordres économiques dans la seconde moitié du 18<sup>ème</sup> siècle. **Période durant laquelle on assiste à un développement du commerce en Angleterre et à une production manufacturière** de plus en plus importante, mais la population n'est pas encore concentrée dans les villes, le travail est encore relativement décentralisé. Il commence à y avoir des innovations techniques comme les machine à filer ou encore à la machine à vapeur.

Smith va peu parlé du capital, de son accumulation et de croissance ; en revanche on est dans une période où l'on obtient des **gains de productivité en organisant mieux le travail**. Au lieu d'avoir un artisan seul dans son atelier qui fabrique un bien, on va en réunir plusieurs dans un bâtiment et séparer les tâches nécessaires à la création de ce même bien. Il va donc beaucoup s'intéresser à l'organisation du travail.

A cette époque-là, il n'y a pas de science économique à proprement parlé ; et Smith n'est pas qu'un économiste. Il s'est intéressé aux sciences humaines au sens large du terme. Un de ses grands ouvrages est « La théorie des sentiments moraux. » où il s'intéresse entre autres à la façon dont les individus prennent des décisions.

Il était un **fervent partisan du libre-échange** et s'opposait en cela à ceux qu'il appelait « mercantilistes » ; il les accusait de résumer la richesse d'un pays à la quantité de devise que pour lui **la richesse d'une nation est lié à la production et à la consommation**. Il croit que la monnaie n'a aucune importance que ce soit son niveau ou la variation de celle-ci. A noté qu'il va faire une distinction entre travail productif (biens industriel/manufacturier) et improductif (services).

*« Mais dans les commencements de l'établissement de la division du travail, cette faculté d'échanger dut éprouver de fréquents embarras dans ses opérations. Un homme, je suppose, à plus d'une certaine denrée qu'il ne lui en faut, tandis qu'un autre en manque. En conséquence, le premier serait bien aise d'échanger une partie de ce superflu, et le dernier ne demanderait pas mieux que de l'acheter. Mais si par malheur celui-ci ne possède rien dont l'autre ait besoin, il ne pourra pas se faire d'échange entre eux. Le boucher a dans sa boutique plus de viande qu'il n'en peut consommer, le brasseur et le boulanger en achèteraient volontiers une partie, mais ils n'ont pas autre chose à offrir en échange que les différentes denrées de leur négoce, et le boucher est déjà pourvu de tout le pain et de toute la bière dont il a besoin pour le moment. Dans ce cas-là, il ne peut y avoir lieu entre eux à un échange. Il ne peut être leur vendeur, et ils ne peuvent être ses chalands ; et tous sont dans l'impossibilité de se rendre mutuellement service. Pour éviter les inconvénients de cette situation, tout homme prévoyant, dans chacune des périodes de la société qui suivirent le premier établissement de la division du travail, dut naturellement tâcher de s'arranger pour avoir par-devers lui, dans tous les temps, outre le produit particulier de sa propre industrie, une certaine quantité de quelque marchandise qui fût, selon lui, de nature à convenir à tant de monde, que peu de gens fussent disposés à la refuser en échange du produit de leur industrie. Il est vraisemblable qu'on songea, pour cette nécessité, à différentes denrées qui furent successivement employées. Dans les âges barbares, on dit que le bétail fut l'instrument ordinaire du commerce; et quoique, ce dût être un des moins commodes, Bien que cette formule stricto sensu ait été présentée bien plus tard dans l'histoire de la pensée économique, nous la donnons dès maintenant car elle illustre bien la théorie quantitative de la monnaie qui existait bien avant elle. Cependant, dans les anciens temps, nous trouvons souvent les choses évaluées par le nombre de bestiaux donnés en échange pour les obtenir. L'armure de Diomède, dit Homère, ne coûtait que neuf bœufs; mais celle de Glaucus en valait cent. On dit qu'en Abyssinie le sel est l'instrument ordinaire du commerce et des échanges; dans quelques contrées de la côte de l'Inde, c'est une espèce de coquillage; à Terre-Neuve, c'est de la morue sèche; en Virginie, du tabac; dans quelques-unes de nos colonies des Indes occidentales, on emploie le sucre à cet usage, et dans quelques autres pays, des peaux ou du cuir préparé; enfin, il y a encore aujourd'hui un village en Écosse, où il n'est pas rare, à ce qu'on m'a dit, de voir un ouvrier porter au cabaret ou chez le boulanger des clous au lieu de monnaie.*

*Cependant, des raisons irrésistibles semblent, dans tous les pays, avoir déterminé les hommes à adopter les métaux pour cet usage, par préférence à toute autre denrée. Les métaux non seulement ont l'avantage de pouvoir se garder avec aussi peu de déchet que quelque autre denrée que ce soit, aucune n'étant moins périssable qu'eux, mais encore ils peuvent se diviser sans perte en autant de parties qu'on veut, et ces parties, à l'aide de la fusion, peuvent être de nouveau réunies en masse ; qualité que ne possède aucune autre denrée aussi durable qu'eux, et qui, plus que toute autre qualité, en fait les instruments les plus propres au commerce et à la circulation. »*

Le but de cette explication c'est de dire qu'on prend pour monnaie les métaux parce que c'est pratique, si ils n'existaient ou qu'on n'en avait on prendrait autre chose. Pour autant ça n'arrêtera pas la production, par conséquent **produire pour faire entrer des métaux dans le pays n'a aucun intérêt.**

Est-ce important d'avoir une balance commerciale très excédentaire ?

C'est le cas aujourd'hui de l'Allemagne, pour autant la situation de ses travailleurs va de mal en pire, cet **excédent n'a donc pas d'intérêt si la population n'en profite pas.**

Il va totalement ignorer la monnaie et ne s'intéresser qu'aux échanges de produits.

Exemple :

Si 1kg de viande vaut  $y$  or et 1kg de pain  $w$  or.

On peut dire qu'1 kg de viande vaut  $y/w$  pain.

Par conséquent peu importe la quantité d'or dans l'économie, un kg de viande vaudra toujours  $y/w$  pain.

Si par exemple elle double ça ne changera pas la valeur des biens l'un par rapport à l'autre. La valeur de la viande en termes d'or ne me donne que des informations sur le stock d'or.

## I. Théorie de la société commerciale.

### I.1. Théorie de la valeur travail commandé.

Les premières questions qu'on se pose dans une société de commerce est « Comment se fait l'échange ? Comment se fixent les prix ? ».

On a vu qu'un consommateur choisit un panier de bien en fonction de sa contrainte budgétaire, il va comparer différents biens. Quel est la valeur d'un bien et comment se définit ce prix ?

On trouve chez Smith quelque chose qu'on va retrouver chez tous les classiques, la **séparation entre valeur d'usage et valeur d'échange.**

Dès qu'on s'intéressait à la valeur d'un bien on tombait sur un paradoxe :

Les biens qui ont la plus grande valeur d'usage en ont parfois peu en échange, et inversement.

Paradoxe de « l'eau et du diamant » :

L'eau qui est essentiel à la vie ne coûte quasiment rien, le diamant qui ne répond à aucun besoin à une très grande valeur. Comment on résout ce paradoxe ?

Adam Smith dit que ces deux valeurs n'ont rien à voir, **la valeur d'usage est d'ordre psychologique et la valeur d'échange d'ordre économique.** On ne va donc s'intéresser qu'à cette seconde.

Nous verrons dans le prochain chapitre qu'il y a eu quelques contestations, notamment de Malthus.

Pour Smith ce n'est donc pas l'utilité d'un bien qui détermine son prix mais son cout, l'eau ne coûte quasiment rien à produire d'où sa très faible valeur.

*« Il faut observer que le mot valeur a deux significations différentes; quelquefois il signifie l'utilité d'un objet particulier, et quelquefois il signifie la faculté que donne la possession de cet objet d'en acheter d'autres marchandises. On peut appeler l'une, Valeur en usage, et l'autre, Valeur en échange. – Des choses qui ont la plus grande valeur en usage n'ont souvent que peu ou point de valeur en échange; et au contraire, celles qui ont la plus grande valeur en échange n'ont souvent que peu ou point de valeur en usage. Il n'y a rien de plus utile que l'eau, mais elle ne peut presque rien acheter; à peine y va-t-il moyen de rien avoir en échange. Un diamant, au contraire, n'a presque aucune valeur quant à l'usage, mais on trouvera fréquemment à l'échanger contre une très grande quantité d'autres marchandises. »*

Plus tard les néoclassiques vont dire qu'il se trompe car il regarde les valeurs moyennes alors qu'il faut regarder les valeurs marginales. La demande est tel que  $U_m = P$ , et l'offre tel que  $C_m = P$ . Par conséquent  $U_m = C_m$ . Parlé en terme marginale permet de résoudre le problème, 1L d'eau par jour à peut être beaucoup d'utilité mais à la marge, le 100<sup>ème</sup> par exemple n'en a pas pour nous.

*« Les principes qui règlent la valeur d'échange des marchandises [est] un sujet extrêmement abstrait [...] il peut peut-être apparaître, après que j'en ai donné l'explication la plus complète dont je suis capable, encore obscur, dans une certaine mesure. »*

Nous allons entrer dans le vif du sujet avec un exemple :

S'il me faut 2 fois plus de temps pour chasser un castor que pour chasser un daim alors théoriquement un castor s'échangera contre 2 daims. On trouve là l'embryon de la valeur travail, c'est à dire que **la valeur d'échange est fonction de l'arbitrage qui est fonction de la productivité.**

Sauf que le castor s'attrape à mains nue et le daim faut le chasser avec un arc et des flèches, qui peuvent s'apparenter à du capital. Donc logiquement un castor ne s'change pas contre 2 daims. On voit bien que dès **qu'on introduit le capital ça ne fonctionne plus**, Smith butera la dessus. Ricardo résoudra le problème. Il renonce donc à expliquer la valeur d'un bien, et va s'attacher à la mesurer.

La valeur travaille commandée c'est la quantité de travail qu'il faut pour acheter un bien. Et comment on mesure la valeur d'un bien ? Par la quantité de travail qu'on peut acheter avec.

Le travail est la meilleure unité de mesure universel d'après Smith, pourquoi ?

Parce qu'elle est stable contrairement aux autres candidats. Comme la monnaie qui fluctue à long terme, le blé fluctue à court terme, etc... Pour mesurer il nous faut juste l'unité la plus fiable possible.

*« Des quantités égales de travail doivent être, dans tous les temps et dans tous les lieux, d'une valeur égale pour le travailleur[en tant qu'elles représentent] la même proportion de leur bien-être, de leur liberté, et de leur bonheur. »*

L'idée c'est que le travail est une privation, la valeur du travail pour un travailleur c'est la peine physique du travail (intrinsèque donc constant) et que fait que quand il travail il ne fait pas autre chose (il y a toujours 24h dans une journée donc constant). **Théoriquement c'est une bonne idée mais en pratique c'est impossible à mesurer** surtout que ça dépend de l'horizon temporel.

## I.2. L'établissement des prix.

Adam Smith ne va pas distinguer le travailleur agricole et le travailleur industriel.

Il va considérer trois classes :

- Les capitalistes qui reçoivent un profit noté  $\pi$ .
- Les travailleurs qui perçoivent un salaire noté  $w$ .
- Les propriétaires fonciers, qui ont une rente notée  $R$ .

La valeur (qu'il n'a pas expliquée) va se répartir entre les trois classes. Son modèle ne sera pas bouclé puisque comme il n'a pas expliqué la valeur, il ne pourra pas expliquer la rente.

$$P = w + \pi + R$$

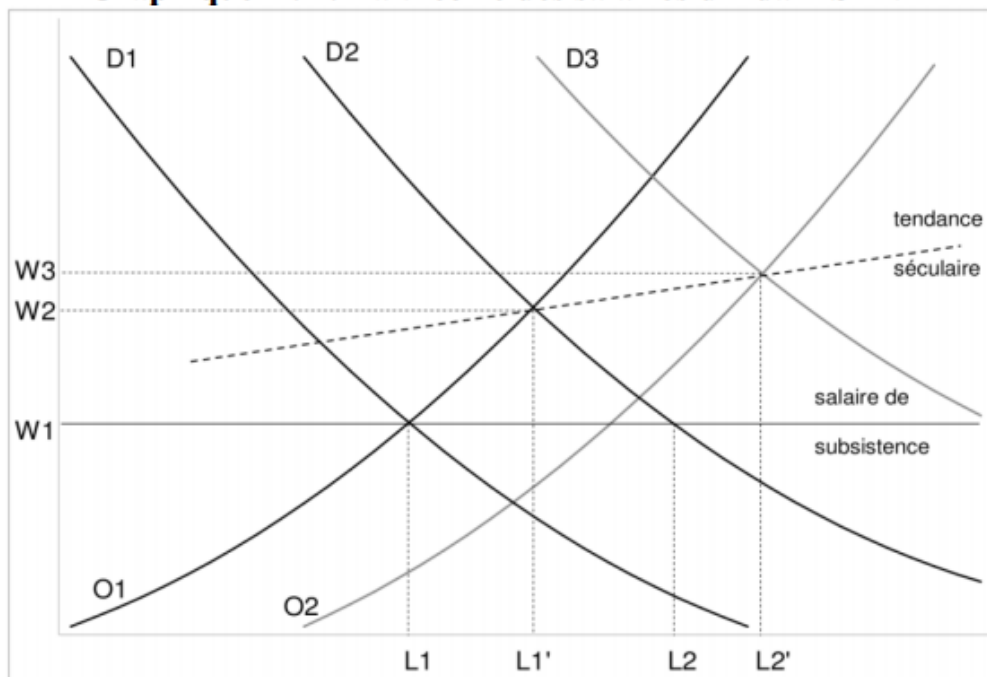
### I.2.1 Le salaire.

$w_s$ : Salaire de subsistance, revenu minimum vital. A long terme on n'est pas toujours au niveau de subsistance, ça la fait à la Malthus. Quand on est au-dessus, on fait plus de gosses donc le salaire diminue et on retourne au niveau de subsistance.

$w_e$ : Salaire effectif, revenu d'équilibre qui se trouve légèrement au-dessus de  $w_s$ .

$w_c$ :  $w_e + Primes$  (qualification/ pénibilité/risque).

**Graphique II.1 : La théorie des salaires d'Adam Smith**



Explication tirée du cours présent sur le site du professeur :

Sur le graphique II.1, le salaire est initialement le salaire de subsistance  $W_s = W_1$ , au croisement de l'offre de travail  $O_1$  et de la demande de travail  $D_1$ . Du fait de la croissance des capacités productives, et partant de la production, la demande de travail augmente et passe ainsi de  $D_1$  à  $D_2$ . Dans le court terme, l'offre de travail, qui est donnée par la quantité de travailleurs disponibles, c'est à dire par la population, n'a pas le temps de varier et de s'adapter – puisque l'adaptation de la population nécessite de fait le temps d'une génération. Ainsi, l'offre de travail reste  $O_1$ . Le seul moyen d'obtenir plus de travail est de faire travailler plus la main d'œuvre existante, ce qui ne peut être fait sans élever les salaires, d'où le passage au nouveau salaire  $W_2 > W_1$ . Croisement des courbes d'offre de travail  $O_1$  et de demande de travail  $D_2$ . La main d'œuvre  $L_1$  fournit alors le travail  $L_1'$ . Dans un second temps, un effet malthusien se produit pour augmenter la quantité de travailleurs disponibles par augmentation de la population jusqu'au niveau  $L_2$ . Les travailleurs, mieux payés, vivent mieux et peuvent ainsi se reproduire plus. L'offre de travail devient alors l'offre adaptée  $O_2$ , et le salaire redescendrait jusqu'à  $W_1 = W_s$ , croisement des courbes  $O_2$  et  $D_2$ , si la croissance s'arrêtait pendant cette période d'adaptation. Cependant, cette croissance n'a pas de raison de s'arrêter, et dans le temps où l'offre de travail passe de  $O_1$  à  $O_2$ , la demande de travail quant à elle passe de  $D_2$  à  $D_3$ . Le nouveau salaire n'est donc pas au niveau de la subsistance, mais le salaire  $W_3 > W_2 > W_s$ , au croisement des courbes  $O_2$  et  $D_3$ . Ainsi de suite, le salaire reste en croissance permanente, légèrement au-dessus du niveau de subsistance.

**Smith croit en la croissance de très long terme.** Le temps que la population augmente, la demande a encore augmenté et ça fait qu'on ne revient pas au niveau initial. Le salaire est donc maintenu de manière permanente au-dessus du salaire de subsistance grâce au fait que l'augmentation de la productivité se fait plus vite que l'augmentation de la population.

**Le salaire varie selon le travail**, Adam Smith a trois arguments pour justifier ces différences :

-La qualification. Pour que quelqu'un décide de s'éduquer il faut que ce soit intéressant, sachant que l'éducation a un coût  $P^e$ . C'est à dire  $w^{educué} \geq w^{base} + P^e(1 + r)$

*« On peut s'attendre à ce que le métier [que l'homme instruit] apprend, lui rapporte un salaire supérieur à celui du travail non qualifié, et rembourse sa dépense totale d'éducation, majorée au minimum, du profit habituellement rapporté par un capital d'égal montant. »*

-La pénibilité. Plus un travail est pénible, mieux il est rémunéré.

-Le risque. Nous nous croyons les agents averses au risque c'est à dire qu'ils préfèrent un salaire fixe moins élevée qu'un salaire variable avec une espérance plus élevée. Sauf que **d'après Adam Smith, les salariés sont trop optimistes face au risque et donc que la prime de risque est négative**, ils surévaluent leur salaire variable.

### I.2.2 Le profit.

Il correspond à l'intérêt et à la prime de risque.

Adam Smith avait l'idée qu'il y a un profit de base et une prime de risque (sans réfléchir aux problèmes de corrélation) basé sur l'aversion à celui-ci qui est constant puisque l'aversion d'un individu est intrinsèque et ne dépend pas de la conjoncture.

Quant à l'intérêt il dépend de la qualité des projets, qui est décroissante avec le temps parce qu'au fur et à mesure du développement tous les investissements les plus rentables sont déjà réalisés et il reste les moins rentable.

### I.2.3 La rente.

La rente est le résidu des revenus de la production.

*« Des salaires et profits élevés ou faibles sont la cause des prix élevés ou bas, une rente élevée ou faible en est le résultat. »*

### I.2.4 Etablissement des prix : Prix naturel et prix de marché.

**Le prix effectif sur un marché ne va pas être égal au prix naturel  $P_N$  mais va graviter autour.**

*« Le prix actuel auquel une marchandise se vend communément est ce que l'on appelle son prix de marché. Il peut être au-dessous, au-dessus, ou précisément au niveau du prix naturel. »*

Comment il l'explique ? Grâce à la demande effective, rien à voir avec celle de Keynes. Si on voulait définir celle de Smith aujourd'hui ça correspondrait à la quantité demandée pour un prix égal au prix naturel. Lorsque la quantité sur le marché suffit à satisfaire la quantité demandée effective, le prix de marché est égal au prix naturel.

*« Lorsque la quantité mise sur le marché suffit pour remplir la demande effective, et rien de plus, le prix de marché se trouve naturellement avec exactitude [...] le même que le prix naturel. »*

Si l'offre est supérieur à la demande effective, le prix effectif est en dessous du prix naturel, et inversement.

## II. Des perspectives de croissance par l'extension du commerce.

### II.1. Les différentes formes de travail et de capital.

#### II.1.1 Capital et accumulation.

Pendant longtemps dans l'histoire récente, l'accumulation de capital a été considérée comme la source quasi unique de croissance, ce n'est pas le cas chez Smith. Pour lui elle est une source parmi d'autres, voir une des moins importantes. Sans doute parce qu'au moment où il écrit il n'y a pas encore le décollage industriel.

L'augmentation de la production dans le pays se fait grâce à des outils qui permettent de produire plus, on passe de l'artisanal au manufacturier en regroupant (organisant) pas avec du capital.

Quand on épargne on accumule du capital ce qui augmente la capacité de production et génère donc de la croissance. Le lien entre épargne et croissance est établi, mais qu'est ce qui fait que les gens épargnent ? Il considérerait le processus d'épargne en deux parties, le premier motif de l'épargne est non économique, il n'est gouverné que par des valeurs psychologiques comme l'indique la citation suivante.

*« Le principe qui pousse à épargner est le désir d'améliorer notre condition [...] le principe qui pousse à dépenser, la passion pour le plaisir présent. »*

C'est ainsi qu'on décide des montants alloués, une fois qu'on a déterminé le montant il nous faut savoir où alloué cet épargne ; c'est là où intervient le taux d'intérêt. Il n'a donc d'incidence que sur les décisions d'allocation. Le fait qu'il croit que le taux d'intérêt n'a pas d'effet sur le montant épargné, a pour conséquence qu'il était carrément favorable à la limitation des taux à 5% avec pour argument :

*« une part importante du capital national échapperait alors à ceux qui seraient les plus susceptibles d'en faire un usage profitable et avantageux »*

On peut voir là l'embryon d'une notion proche de l'asymétrie d'information qui conduit à une sélection adverse des projets sûrs.

#### II.1.2 Les différentes formes de travail.

Smith dit que l'ensemble de la main œuvre se divise en deux secteurs.

→ Travail productif.

→ Travail improductif.

Si des salariés improductifs deviennent des salariés productifs ça augmente le stock de facteur travail, puisqu'ils ne sont pas comptés comme du travail. S'il y a transfert ça va donc augmenter la production et générée de la croissance.

Qu'est-ce que le travail productif ? Travail qui produit un bien qui a une valeur supérieure aux matières premières utiles, c'est à dire que le travail a augmenté la production et générée de la croissance. Le point important c'est qu'il considère une économie de commerce et donc que le produit est commercialisable.

Et le travail improductif ? Les services, qui disparaissent à l'instant même où ils interviennent. A l'époque de Smith il n'y a pas de services aux entreprises. Les services sont chez les nobles qui ont des domestiques, ils sont improductifs. En gros le noble devrait faire sa bouffe lui-même et envoyé le cuisinier à l'usine ; puisque de toute façon le noble ne fait rien.



## II.2. La division du travail.

*« Les plus grandes améliorations dans la puissance productive du travail, et la plus grande partie de l'habileté, de l'adresse et de l'intelligence avec laquelle il est dirigé ou appliqué, sont dues, à ce qu'il semble, à la Division du travail. On se fera plus aisément une idée des effets de la division du travail sur l'industrie générale de la société, si l'on observe comment ces effets opèrent dans quelques manufactures particulières. On suppose communément que cette division est portée le plus loin possible dans quelques-unes des manufactures où se fabriquent des objets de peu de valeur. Ce n'est pas peut-être que réellement elle y soit portée plus loin que dans des fabriques plus importantes; mais c'est que, dans les premières, qui sont destinées à de petits objets demandés par un petit nombre de personnes, la totalité des ouvriers qui y sont employés est nécessairement peu nombreuse, et que ceux qui sont occupés à chaque différente branche de l'ouvrage, peuvent souvent être réunis dans un atelier, et placés à la fois sous les yeux de l'observateur. Au contraire, dans ces grandes manufactures destinées à fournir les objets de consommation de la masse du peuple, chaque branche de l'ouvrage emploie un si grand nombre d'ouvriers, qu'il est impossible de les réunir tous dans le même atelier. On ne peut guère voir à la fois que les ouvriers employés à une seule branche de l'ouvrage. Ainsi, quoique, dans ces manufactures, l'ouvrage soit peut-être en réalité divisé en un plus grand nombre de parties que dans celles de la première espèce, cependant la division y est moins sensible, et, par cette raison, elle y a été moins bien observée.*

*Prenons un exemple dans une manufacture de la plus petite importance, mais où la division du travail s'est fait souvent remarquer : une manufacture d'épingles.*

*Un homme qui ne serait pas façonné à ce genre d'ouvrage, dont la division du travail a fait un métier particulier, ni accoutumé à se servir des instruments qui y sont en usage, dont l'invention est probablement due encore à la division du travail, cet ouvrier, quelque adroit qu'il fût, pourrait peut-être à peine faire une épingle dans toute sa journée, et certainement il n'en ferait pas une vingtaine. Mais de la manière dont cette industrie est maintenant conduite, non seulement l'ouvrage entier forme un métier particulier, mais même cet ouvrage est divisé en un grand nombre de branches, dont la plupart constituent autant de métiers particuliers. Un ouvrier lie le fil à la bobine, un autre le dresse, un troisième coupe la dressée, un quatrième empointe, un cinquième est employé à émoudre le bout qui doit recevoir la tête. Cette tête est elle-même l'objet de deux ou trois opérations séparées : la frapper est une besogne particulière; blanchir les épingles en est une autre; c'est même un métier distinct et séparé que de piquer les papiers et d'y bouter les épingles; enfin l'important travail de faire une épingle est divisé en dix-huit opérations distinctes ou environ, lesquelles, dans certaines fabriques, sont remplies par autant de mains différentes, quoique dans d'autres le même ouvrier en remplisse deux ou trois.*

*J'ai vu une petite manufacture de ce genre qui n'employait que dix ouvriers, et où par conséquent quelques-uns d'eux étaient chargés de deux ou trois opérations. Mais, quoique la fabrique fût fort pauvre et, par cette raison, mal outillée, cependant, quand ils se mettaient en train, ils venaient à bout de faire entre eux environ douze livres d'épingles par jour : or, chaque livre contient au-delà de quatre mille épingles de taille moyenne. Ainsi ces dix ouvriers pouvaient faire entre eux plus de quarante-huit milliers d'épingles dans une journée; donc chaque ouvrier, faisant une dixième partie de ce produit, peut être considéré comme faisant dans sa journée quatre mille huit cents épingles.*

*Mais s'ils avaient tous travaillé à part et indépendamment les uns des autres, et s'ils n'avaient pas été façonnés à cette besogne particulière, chacun d'eux assurément n'eût pas fait vingt épingles, peut-être pas une seule, dans sa, journée, c'est-à-dire pas, à coup sûr, la deux cent quarantième partie, et pas peut-être la quatre mille huit centième partie de ce qu'ils sont maintenant en état de faire, en conséquence d'une division et d'une combinaison convenables de leurs différentes opérations.[...] »*

A retenir :

Un homme seul produit 20 épingles par jour.

Quand on divise la production en 18 opérations avec 10 ouvriers ; si on divise la production total par le nombre d'homme, ils produisent « chacun » 4800 épingles par jour. Soit 240 fois plus.

Est-ce une question de capital ? Non car ils sont « mal outillé ».

C'est une question d'organisation, le travail l'est mieux. Il y a trois raisons à cela :

- Dextérité et expertise via spécialisation.
- Economie de passage et de séparations des tâches.
- Incitation à inventer des procédés/machines.

Pour introduire des machines il faut absolument séparer les tâches puisqu'elles ne peuvent en faire qu'une.

Il fait une division dans le travail productif, il distingue le social (boucher, éleveur, boulanger, etc) et les manufactures. Il ne traite des manufactures que dans le 1<sup>er</sup> chapitre.

*« Cette division du travail, de laquelle découlent tant d'avantages, ne doit pas être regardée dans son origine comme l'effet d'une sagesse humaine qui ait prévu et qui ait eu pour but cette opulence générale qui en est le résultat, elle est la conséquence nécessaire, quoique lente et graduelle, d'un certain penchant naturel à tous les hommes, qui ne se proposent pas des vues d'utilité aussi étendues : c'est le penchant qui les porte à trafiquer, à faire des trocs et des échanges d'une chose pour une autre.*

*Il n'est pas de notre sujet d'examiner si ce penchant est un de ces premiers principes de la nature humaine dont on ne peut pas rendre compte, ou bien, comme cela paraît plus probable, s'il est une conséquence nécessaire de l'usage de la raison et de la parole. Il est commun à tous les hommes, et on ne l'aperçoit dans aucune autre espèce d'animaux, pour lesquels ce genre de contrat est aussi inconnu que tous les autres. Deux lévriers qui courent le même lièvre ont quelquefois l'air d'agir de concert. Chacun d'eux renvoie le gibier vers son compagnon ou bien tâche de le saisir au passage quand il le lui renvoie. Ce n'est toutefois l'effet d'aucune convention entre ces animaux, mais seulement du concours accidentel de leurs passions vers un même objet. On n'a jamais vu de chien faire de propos délibéré l'échange d'un os avec un autre chien. On n'a jamais vu d'animal chercher à faire entendre à un autre par sa voix ou ses gestes. Ceci est à moi, cela est à toi; je le donnerai l'un pour l'autre. Quand un animal veut obtenir quelque chose d'un autre animal ou d'un homme, il n'a pas d'autre moyen que de chercher à gagner la faveur de celui dont il a besoin. Le petit caresse sa mère, et le chien qui assiste au dîner de son maître, s'efforce par mille manières d'attirer son attention pour en obtenir à manger. L'homme en agit quelquefois de même avec ses semblables, et quand il n'a pas d'autre voie pour les engager à faire ce qu'il souhaite, il tâche de gagner leurs bonnes grâces par des flatteries et par des attentions serviles. Il n'a cependant pas toujours le temps de mettre ce moyen en œuvre. Dans une société civilisée, il a besoin à tout moment de l'assistance et du concours d'une multitude d'hommes, tandis que toute sa vie suffirait à peine pour lui gagner l'amitié de quelques personnes. Dans presque toutes les espèces d'animaux, chaque individu, quand il est parvenu à sa pleine croissance, est tout à fait indépendant, et, tant qu'il reste dans son état naturel, il peut se passer de l'aide de toute autre créature vivante.*

*Mais l'homme a presque continuellement besoin du secours de ses semblables, et c'est en vain qu'il l'attendrait de leur seule bienveillance. Il sera bien plus sûr de réussir, s'il s'adresse à leur intérêt personnel et s'il les persuade que leur propre avantage leur commande de faire ce qu'il souhaite d'eux. C'est ce que fait celui qui propose à un autre un marché quelconque; le sens de sa proposition est ceci : Donnez-moi ce dont j'ai besoin, et vous aurez de moi ce dont vous avez besoin vous-même; et la plus grande partie de ces bons offices qui nous sont si nécessaires, s'obtient de cette façon. Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière ou du boulanger, que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme; et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leur avantage. Il n'y a qu'un mendiant qui puisse se résoudre à dépendre de la bienveillance d'autrui; encore ce mendiant n'en dépend-il pas en tout. c'est bien la bonne volonté des personnes charitables qui lui fournit le fond entier de sa subsistance; mais quoique ce soit là en dernière analyse le principe d'où il tire de quoi satisfaire aux besoins de sa vie, cependant ce n'est pas celui-là qui peut y pourvoir à mesure qu'ils se font sentir. La plus grande partie de ses besoins du moment se trouve satisfaite comme ceux des autres hommes, par traité, par échange et par achat. Avec l'argent que l'un lui donne, il achète du pain. Les vieux habits qu'il reçoit d'un autre, il les troque contre d'autres vieux habits qui l'accommodent mieux, ou bien contre un logement. contre des aliments, ou enfin contre de l'argent qui lui servira à se procurer un logement, des aliments ou des habits quand il en aura besoin.*

*Comme c'est ainsi par traité, par troc et par achat que nous obtenons des autres la plupart de ces bons offices qui nous sont mutuellement nécessaires, c'est cette même disposition à trafiquer qui a dans l'origine donné lieu à la division du travail. Par exemple, dans une tribu de chasseurs ou de bergers, un individu fait des arcs et des flèches avec plus de célérité et d'adresse qu'un autre. Il troquera fréquemment ces objets avec ses compagnons contre du bétail ou du gibier, et il ne tarde pas à s'apercevoir que, par ce moyen, il pourra se procurer plus de bétail et de gibier que s'il allait lui-même à la chasse. Par calcul d'intérêt donc, il fait sa principale occupation de fabriquer des arcs et des flèches, et le voilà devenu une espèce d'armurier. Un autre excelle à bâtir et à couvrir les petites huttes ou cabanes mobiles; ses voisins prennent l'habitude de l'employer à cette besogne, et de lui donner en récompense du bétail ou du gibier; de sorte qu'à la fin il trouve qu'il est de son intérêt de s'adonner exclusivement à cette besogne et de se faire en quelque sorte charpentier et constructeur.*

*Un troisième devient de la même manière forgeron ou chaudronnier; un quatrième est le tanneur ou le corroyeur des peaux ou cuirs qui forment le principal vêtement des sauvages. Ainsi la certitude de pouvoir troquer tout le produit de son travail qui excède sa propre consommation, contre un pareil surplus du produit du travail des autres qui peut lui être nécessaire, encourage chaque homme à s'adonner à une occupation particulière, et à cultiver et perfectionner tout ce qu'il peut avoir de talent et d'intelligence pour cette espèce de travail.[...] »*

Au fond il dit deux choses importantes :

- L'homme est un animal social, **ce qui le caractérise c'est l'échange** ; il est le seul à avoir le commerce dans sa nature.
- On a pas juste des relations serviles, pour lui **la société de commerce c'est la société de l'homme libre**.

En somme il dit que si un homme devait être à la fois boulanger, boucher et cordonnier il serait **moins productif que s'il ne faisait qu'un seul de ces métiers**. Ceux qui effectuent un travail social ne subissent pas de rapport de soumission, ils sont libres de produire et échanger. Le fait est qu'Adam Smith considère de la même manière travail social et manufacturier alors qu'ils sont très différents, ça va lui être reproché notamment en termes de liberté. On est en permanence en déséquilibre mais autour du niveau de prix naturel grâce à la confrontation entre offre & demande dans le social, le contrôle est à posteriori. Dans les manufactures, on a un contrôle à priori.

Marx par exemple, critique la société capitaliste et affirme que les ouvriers ne sont pas libres contrairement à ce que dit Smith. Ils sont soumis à travers le contrat salarié.

Donc la différence entre les deux est le rapport à la propriété du bien produit et de sa commercialisation.

Citation de Marx :

*« Malgré les nombreuses analogies et les rapports qui existent entre la division du travail dans la société et la division du travail dans l'atelier, il y a cependant entre elles une différence non pas de degré mais d'essence. L'analogie apparaît incontestablement de la manière la plus frappante là où un lien intime entrelace diverses branches d'industrie. L'éleveur de bétail par exemple produit des peaux; le tanneur les transforme en cuir; le cordonnier du cuir fait des bottes. Chacun fournit ici un produit gradué et la forme dernière et définitive est le produit collectif de leurs travaux spéciaux. Joignons à cela les diverses branches de travail qui fournissent des instruments, etc., à l'éleveur de bétail, au tanneur et au cordonnier. On peut facilement se figurer avec Adam Smith que cette division sociale du travail ne se distingue de la division manufacturière que subjectivement, c'est-à-dire que l'observateur voit ici d'un coup d'œil les différents travaux partiels à la fois, tandis que là leur dispersion sur un vaste espace et le grand nombre des ouvriers occupés à chaque travail particulier ne lui permettent pas de saisir leurs rapports d'ensemble*

*.Mais qu'est-ce qui constitue le rapport entre les travaux indépendants de l'éleveur de bétail, du tanneur et du cordonnier ? C'est que leurs produits respectifs sont des marchandises. Et qu'est-ce qui caractérise au contraire la division manufacturière du travail ? C'est que les travailleurs parcellaires ne produisent pas de marchandises.*

*. Ce n'est que leur produit collectif qui devient marchandise.*

*. L'intermédiaire des travaux indépendants dans la société c'est l'achat et la vente de leurs produits; le rapport d'ensemble des travaux partiels de la manufacture a pour condition la vente de différentes forces de travail à un même capitaliste qui les emploie comme force de travail collective.*

*La division manufacturière du travail suppose une concentration de moyens de production dans la main d'un capitaliste; la division sociale du travail suppose leur dissémination entre un grand nombre de producteurs marchands indépendants les uns des autres. Tandis que dans la manufacture la loi de fer de la proportionnalité soumet des nombres déterminés d'ouvriers à des fonctions déterminées, le hasard et l'arbitraire jouent leur jeu déréglé dans la distribution des producteurs et de leurs moyens de production entre les diverses branches du travail social.*

*Les différentes sphères de production tendent, il est vrai, à se mettre constamment en équilibre. D'une part, chaque producteur marchand doit produire une valeur d'usage, c'est-à-dire satisfaire un besoin social déterminé ; or, l'étendue de ces besoins diffère quantitativement et un lien intime les enchaîne tous en un système qui développe spontanément leurs proportions réciproques; d'autre part la loi de la valeur détermine combien de son temps disponible la société peut dépenser à la production de chaque espèce de*

*marchandise. Mais cette tendance constante des diverses sphères de la production à s'équilibrer n'est qu'une réaction contre la destruction continuelle de cet équilibre.*

*Dans la division manufacturière de l'atelier le nombre proportionnel donné d'abord par la pratique, puis par la réflexion, gouverne a priori à titre de règle la masse d'ouvriers attachée à chaque fonction particulière; dans la division sociale du travail il n'agit qu'a posteriori, comme nécessité fatale, cachée, muette, saisissable seulement dans les variations barométriques des prix du marché, s'imposant et dominant par des catastrophes l'arbitraire déréglé des producteurs marchands. La division manufacturière du travail suppose l'autorité absolue du capitaliste sur des hommes transformés en simples membres d'un mécanisme qui lui appartient. La division sociale du travail met en face les uns des autres des producteurs indépendants qui ne reconnaissent en fait d'autorité que celle de la concurrence, d'autre force que la pression exercée sur eux par leurs intérêts réciproques, de même que dans le règne animal la guerre de tous contre tous, bellum omnium contra omnes, entretient plus ou moins les conditions d'existence de toutes les espèces.*

*Et cette conscience bourgeoise qui exalte la division manufacturière du travail, la condamnation à perpétuité du travailleur à une opération de détail et sa subordination passive au capitaliste, elle pousse des hauts cris et se pâme quand on parle de contrôle, de réglementation sociale du procès de production ! Elle dénonce toute tentative de ce genre comme une attaque contre les droits de la Propriété, de la Liberté, du Génie du capitaliste. « Voulez-vous donc transformer la société en une fabrique ? » glapissent alors ces enthousiastes apologistes du système de fabrique. Le régime des fabriques n'est bon que pour les prolétaires !*

*Si l'anarchie dans la division sociale et le despotisme dans la division manufacturière du travail caractérisent la société bourgeoise, des sociétés plus anciennes où la séparation des métiers s'est développée spontanément, puis s'est cristallisée et enfin a été sanctionnée légalement, nous offrent par contre l'image d'une organisation sociale du travail régulière et autoritaire tandis que la division manufacturière y est complètement exclue, ou ne se présente que sur une échelle minime, ou ne se développe que sporadiquement et accidentellement. »*

Le dernier paragraphe est important, parce que ce que dit Marx c'est que oui il y a travail social & manufacturier ; mais que l'économie capitaliste est caractérisé par le travail manufacturier parce que le travail social a toujours existé. Ce qui est vraiment nouveau et permet d'avoir des gains de productivité, c'est le travail manufacturier.

Une critique d'économiste hétérodoxe contre l'économie néo-classique c'est que **ce n'est pas une économie de la production mais de l'échange**. Cette division du travail c'est bien la division en terme d'échange.

### III. Commerce international et les avantages absolus.

---

Sa recommandation en terme de politique économique est « laissez faire, laissez passer ».  
Va suivre une série de citations avec ce qui a de plus important à en tirer.

*« En gênant, par de forts droits ou par une prohibition absolue, l'importation de ces sortes de marchandises qui peuvent être produites dans le pays, on assure plus ou moins à l'industrie nationale qui s'emploie à les produire, un monopole dans le marché intérieur.*

*Ainsi, la prohibition d'importer ou du bétail en vie, ou des viandes salées de l'étranger, assure aux nourrisseurs de bestiaux, en Angleterre, le monopole du marché intérieur pour la viande de boucherie. Les droits élevés mis sur l'importation du blé, lesquels, dans les temps d'une abondance moyenne, équivalent à une prohibition, donnent un pareil avantage aux producteurs de cette denrée. La prohibition d'importer des lainages étrangers est également favorable à nos fabricants de lainages. La fabrique de soieries, quoi qu'elle travaille sur des matières tirées de l'étranger, vient d'obtenir dernièrement le même avantage. Les manufactures de toiles ne l'ont pas encore obtenu, mais elles font de grands efforts pour y arriver.*

*Beaucoup d'autres classes de fabricants ont obtenu de la même manière, dans la Grande-Bretagne, un monopole complet, ou à peu près, au détriment de leurs compatriotes. La multitude de marchandises diverses dont l'importation en Angleterre est prohibée, d'une manière absolue, ou avec des modifications, est fort au-delà de tout ce que pourraient s'imaginer ceux qui ne sont pas bien au fait des règlements de douanes.*

*Il n'y a pas de doute que ce monopole dans le marché intérieur ne donne souvent un grand encouragement à l'espèce particulière d'industrie qui en jouit, et que souvent il ne tourne vers ce genre d'emploi une portion du travail et des capitaux du pays, plus grande que celle qui y aurait été employée sans cela. – Mais ce qui n'est peut-être pas tout à fait aussi évident, c'est de savoir s'il tend à augmenter l'industrie générale de la société, ou à lui donner la direction la plus avantageuse. à lui donner la direction la plus avantageuse.*

*L'industrie générale de la société ne peut jamais aller au-delà de ce que peut en employer le capital de la société. –*

*« On peut... établir en règle générale que moins l'autorité préside à la division du travail dans l'intérieur de la société, plus la division du travail se développe dans l'intérieur de l'atelier, et plus elle y est soumise à l'autorité d'un seul. Ainsi l'autorité dans l'atelier et celle dans la société, par rapport à la division du travail, sont en raison inverse l'une de l'autre. » (Karl Marx, Misère de la Philosophie)*

*Karl Marx, Le capital, Livre I, Chapitre 14.*

*De même que le nombre d'ouvriers que peut occuper un particulier doit être dans une proportion quelconque avec son capital, – de même le nombre de ceux que peuvent aussi constamment tenir occupés tous les membres qui composent une grande société, doit être dans une proportion quelconque avec la masse totale des capitaux de cette société, et ne peut jamais excéder cette proportion. Il n'y a pas de règlement de commerce qui soit capable d'augmenter l'industrie d'un pays au-delà de ce que le capital de ce pays en peut entretenir; tout ce qu'il peut faire, c'est de faire prendre à une portion de cette industrie une direction autre que celle qu'elle aurait prise sans cela, et il n'est pas certain que cette direction artificielle promette d'être plus avantageuse à la société que celle que l'industrie aurait suivie de son plein gré.*

*Chaque individu met sans cesse tous ses efforts à chercher, pour tout le capital dont il peut disposer, l'emploi le plus avantageux; il est bien vrai que c'est son propre bénéfice qu'il a en vue, et non celui de la société; mais les soins qu'il se donne pour trouver son avantage personnel le conduisent naturellement, ou plutôt nécessairement, à préférer précisément ce genre d'emploi même qui se trouve être le plus avantageux à la société.*

*Premièrement, chaque individu tâche d'employer son capital aussi près de lui qu'il le peut et, par conséquent, autant qu'il le peut, il tâche de faire valoir l'industrie nationale, pourvu qu'il puisse gagner par là les profits ordinaires que rendent les capitaux, ou guère moins. [...] En second lieu, chaque individu qui emploie son capital à faire valoir l'industrie nationale, tâche nécessairement de diriger cette industrie de manière que le produit qu'elle donne ait la plus grande valeur possible.*

*Le produit de l'industrie est ce qu'elle ajoute au sujet ou à la matière à laquelle elle s'applique. Suivant que la valeur de ce produit sera plus grande ou plus petite, les produits de celui qui met l'industrie en œuvre seront aussi plus grands ou plus petits. Or, ce n'est que dans la vue du profit qu'un homme emploie son capital à faire valoir l'industrie et, par conséquent, il tâchera toujours d'employer son capital à faire valoir le genre d'industrie dont le produit promettra la plus grande valeur, ou dont on pourra espérer le plus d'argent ou d'autres marchandises en échange.*

*Mais le revenu annuel de toute société est toujours précisément égal à la valeur échangeable de tout le produit annuel de son industrie, ou plutôt c'est précisément la même chose que cette valeur échangeable. Par conséquent, puisque chaque individu tâche, le plus qu'il peut, 1° d'employer son capital à faire valoir l'industrie nationale, et - 2° de diriger cette industrie de manière à lui faire produire la plus grande valeur possible, chaque individu travaille nécessairement à rendre aussi grand que possible le revenu annuel de la société. [...] Quant à la question de savoir quelle est l'espèce d'industrie nationale que son capital peut mettre en œuvre, et de laquelle le produit promet de valoir davantage, il est évident que chaque individu, dans sa position particulière, est beaucoup mieux à même d'en juger qu'aucun homme d'État ou législateur ne pourra le faire pour lui.*

*L'homme d'État qui chercherait à diriger les particuliers dans la route qu'ils ont à tenir pour l'emploi de leurs capitaux, non seulement s'embarrasserait du soin le plus inutile, mais encore il s'arrogerait une autorité qu'il ne serait pas sage de confier, je ne dis pas à un individu, mais à un conseil ou à un sénat, quel qu'il pût être; autorité qui ne pourrait jamais être plus dangereusement placée que dans les mains de l'homme assez insensé et assez présomptueux pour se croire capable de l'exercer.*

*Accorder aux produits de l'industrie nationale, dans un art ou dans un genre de manufacture particulier, le monopole du marché intérieur, c'est en quelque sorte diriger les particuliers dans la route qu'ils ont à tenir pour l'emploi de leurs capitaux et, en pareil cas, prescrire une règle de conduite est presque toujours inutile ou nuisible. Si le produit de l'industrie nationale peut être mis au marché à aussi bon compte que celui de l'industrie étrangère, le précepte est inutile; s'il ne peut pas y être mis à aussi bon compte, le précepte sera, en général, nuisible. La maxime de tout chef de famille prudent est de ne jamais essayer de faire chez soi la chose qui lui coûtera moins à acheter qu'à faire. Le tailleur ne cherche pas à faire ses souliers, mais il les achète du cordonnier; le cordonnier ne tâche pas de faire ses habits, mais il a recours au tailleur; le fermier ne s'essaye à faire ni les uns ni les autres, mais il s'adresse à ces deux artisans et les fait travailler. Il n'y en a pas un d'eux tous qui ne voie qu'il y va de son intérêt d'employer son industrie tout entière dans le genre de travail dans lequel il a quelque avantage sur ses voisins, et d'acheter toutes les autres choses dont il peut avoir besoin, avec une partie du produit de cette industrie, ou, ce qui est la même chose, avec le prix d'une partie de ce produit.*

*Ce qui est prudence dans la conduite de chaque famille en particulier, ne peut guère être folie dans celle d'un grand empire. Si un pays étranger peut nous fournir une marchandise à meilleur marché que nous ne sommes en état de l'établir nous-mêmes, il vaut bien mieux que nous la lui achetions avec quelque partie du produit de notre propre industrie, employée dans le genre dans lequel nous avons quelque avantage. L'industrie générale du pays étant toujours en proportion du capital qui la met en œuvre, elle ne sera pas diminuée pour cela, pas plus que ne l'est celle des artisans dont nous venons de parler; seulement, ce sera à elle de chercher la manière dont elle peut être employée à son plus grand avantage. Certainement, elle n'est pas employée à son plus grand avantage quand elle est dirigée ainsi vers un objet qu'elle pourrait acheter à meilleur compte qu'elle ne pourra le fabriquer. Certainement, la valeur de son produit annuel est plus ou moins diminuée quand on la détourne de produire des marchandises qui auraient plus de valeur que celle qu'on lui prescrit de produire. D'après la supposition qu'on vient de faire, cette marchandise pourrait s'acheter de l'étranger à meilleur marché qu'on ne pourrait la fabriquer dans le pays; par conséquent, on aurait pu l'acheter avec une partie seulement des marchandises, ou ce qui revient au même, avec une partie seulement du prix des marchandises qu'aurait produites l'industrie nationale, à l'aide du même capital, si on l'eût laissée suivre sa pente naturelle. Par conséquent, l'industrie nationale est détournée d'un emploi plus avantageux, pour en suivre un qui l'est moins, et la valeur échangeable de son produit annuel, au lieu d'être augmentée, suivant l'intention du législateur, doit nécessairement souffrir quelque diminution à chaque règlement de cette espèce. [...]*

*Les avantages naturels qu'un pays a sur un autre pour la production de certaines marchandises sont quelquefois si grands, que du sentiment unanime de tout le monde, il y aurait de la folie à vouloir lutter contre eux. Au moyen de serres chaudes, de couches, de châssis de verre, on peut faire croître en Écosse de fort bons raisins, dont on peut faire aussi de fort bons vins avec trente fois peut-être autant de dépense qu'il en coûterait pour s'en procurer de tout aussi bons de l'étranger.*

*Or, trouverait-on bien raisonnable un règlement qui prohiberait l'importation de tous les vins étrangers, uniquement pour encourager à faire du vin de Bordeaux et du vin de Bourgogne en Écosse ? Mais s'il y a absurdité évidente à vouloir tourner vers un emploi trente fois plus du capital et de l'industrie du pays, qu'il ne faudrait en mettre pour acheter à l'étranger la même quantité de la marchandise qu'on veut avoir, nécessairement la même absurdité existe (et quoique pas tout à fait aussi choquante, néanmoins exactement la même) à vouloir tourner vers un emploi de la même sorte un trentième, ou, si l'on veut, un trois-centième de l'un et de l'autre de plus qu'il n'en faut. Il n'importe nullement, à cet égard, que les avantages qu'un pays a sur l'autre soient naturels ou acquis. Tant que l'un des pays aura ces avantages et qu'ils manqueront à l'autre, il sera toujours plus avantageux pour celui-ci d'acheter du premier, que de fabriquer lui-même. L'avantage qu'a un artisan sur son voisin qui exerce un autre métier, n'est qu'un avantage acquis, et cependant tous les deux trouvent plus de bénéfice à acheter l'un de l'autre, que de faire eux-mêmes ce qui ne concerne pas leur aptitude particulière. L'État ou législateur ne pourra le faire pour lui.»*

Ce qu'il nous dit c'est que protégé un secteur des importations, le secteur agricole par exemple va faire augmenter le prix du blé et faire affluer les facteurs de production venant des industries non protégées. **Il s'agit donc d'une réallocation, la question est de savoir si c'est une réallocation bénéfique ou non.** Si on triche un peu et qu'on se rappelle du cours de commerce, c'est une très mauvaise idée pour l'Angleterre qui a plutôt un avantage dans le textile et un désavantage dans ce qui est agricole.

Smith va lister les critères de choix d'allocation des ressources.

Il a aussi une théorie sur le comportement des investisseurs :

- Ils sont réticents à investir à l'étranger par manque de protection juridique et par patriotisme.
- Ils cherchent une rentabilité maximale.

Une autre idée très importante qu'on retrouvera plus tard. La force du marché est une force informationnelle. **Il faut donc des décisions décentralisées** compte tenu des données locales. Les investisseurs individuels n'ont pas plus d'information que le gouvernement mais ils n'investissent qu'une petite partie du produit. Sauf que la somme des informations individuel que le marché permet de révéler est plus élevé que l'information détenu par le gouvernement. **Faire une allocation étatique serait inefficace, mieux vaut laisser chaque individu faire son allocation.** Pourquoi on raconte ça ? Parce que mettre des droits de douane ou subventionner des exportations c'est réallouer les facteurs.

Si on suit ce que pense Smith, **l'Angleterre devrait mettre tous ses paysans dans des manufactures et en échanger le produit contre du blé.** C'est la théorie des avantages absolus.

Adam Smith va se poser une autre question d'importance. On a des colonies, est ce qu'on ne doit les laisser commercer qu'avec nous ou bien les laisser commercer avec les autres nations et que celles-ci nous laisse commercer avec les leurs.

Evidemment **en tant que partisan du libre-échange, il est pour la liberté des échanges.**

## IV. Intervention publique.

### IV.1. « Laissez faire ».

Adam Smith est comme vous le savez partisan d'un **non contrôle du commerce international** et opposé à un monopole sur les colonies car comme dit précédemment, ça va protéger un secteur plus qu'un autre et **réallouer les facteurs de façon souvent inefficace**. Les décisions décentralisées sont plus efficace d'après lui. Ce qui va être repris par Hayet c'est l'idée d'information qu'il y a derrière, l'Etat ne dispose pas de toute l'information et risque de ne pas faire les bons investissements. Dans le sens où les agents vont de toute façon rechercher l'investissement le plus rentable et plus il l'est, mieux c'est pour la société.

*« Mais le revenu annuel de toute société est toujours précisément égal à la valeur échangeable de tout le produit annuel de son industrie, ou plutôt c'est précisément la même chose que cette valeur échangeable. Par conséquent, puisque chaque individu tâche, le plus qu'il peut, 1° d'employer son capital à faire valoir l'industrie nationale, et - 2° de diriger cette industrie de manière à lui faire produire la plus grande valeur possible, chaque individu travaille nécessairement à rendre aussi grand que possible le revenu annuel de la société. A la vérité, son intention, en général, n'est pas en cela de servir l'intérêt public, et il ne sait même pas jusqu'à quel point il peut être utile à la société. En préférant le succès de l'industrie nationale à celui de l'industrie étrangère, il ne pense qu'à se donner personnellement une plus grande sûreté; et en dirigeant cette industrie de manière à ce que son produit ait le plus de valeur possible, il ne pense qu'à son propre gain; en cela, comme dans beaucoup d'autres cas, il est conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions; et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mal pour la société, que cette fin n'entre pour rien dans ses intentions. Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société, que s'il avait réellement pour but d'y travailler. Je n'ai jamais vu que ceux qui aspiraient, dans leurs entreprises de commerce, à travailler pour le bien général, aient fait beaucoup de bonnes choses. Il est vrai que cette belle passion n'est pas très commune parmi les marchands, et qu'il ne faudrait pas de longs discours pour les en guérir. »*

Quand on parle d'Adam Smith on parle souvent de cette **fameuse « main invisible »** alors qu'il n'en parle qu'une seule fois. En lisant la citation on comprend bien que **l'égoïsme supposé des agents les pousse à maximiser leur profit et a pour conséquence de maximiser celui de la société**, c'est ça cette fameuse « main invisible ». Si on réinterprète tout ce qu'il dit entre valeur d'usage et d'échange c'est que ce qui est produit est à compter en valeur d'usage alors que le gain financier est en valeur d'échange. Ne serait-il pas la en train de rapprocher valeur d'usage et d'échange alors qu'il avait dit le contraire ?

C'est plutôt flou chez Smith, on peut se demander pourquoi quand les individus cherchent à maximiser leur profit en terme de valeur d'échange ca serait bien pour la société ? Ne devrions-nous pas pour la société tenir compte de la valeur d'usage ? **Indirectement c'est la question des externalités** qui se pose. Bref, passons les probables contradictions.

Conclusion faut pas d'intervention publique mais y a des exceptions, le dernier livre de la richesse des nations est consacré aux finances publiques. Si on suit « laissez faire », pas d'impôt rien.

Il en faut pour tout ce qui est armée, police, etc. (droit régalien). *« La défense est plus importante que l'opulence. »* **En somme les problèmes sécuritaires dépassent les conditions économiques et ils nécessitent du flou.**



Non seulement il dit qu'il peut y avoir de l'intervention pour la sécurité mais aussi pour ce qui est bien publique. Sa manière de le présenter est très intéressante.

*« Le devoir d'ériger et d'entretenir certains édifices et certaines institutions publiques, qui ne sont jamais de l'intérêt d'un individu particulier, ou d'un petit nombre d'individus, car le profit qui peut en être retiré ne rembourserait jamais la dépense pour un individu ou un petit groupe d'individus, bien qu'il soit susceptible d'aller bien au-delà du simple remboursement pour une grande société. »*

Ce sont des biens qui ne peuvent pas être financés individuellement car ça peut pas être rentable pour un seul individu, en revanche **le coût de ce bien est largement inférieur au bénéfice que la société en tire**. Ces exceptions ont un impact fort parce qu'on a besoin de ressources et donc de fiscalité.

## IV.2. Fiscalité.

Comment prélever les impôts et taxes nécessaires de la manière la plus efficace possible ?

Pour ça il définit ce qu'il va appeler **les 4 canons de l'impôt, quatre principes que doivent suivre une fiscalité efficace et juste**.

C'est presque la définition moderne de l'incidence fiscale.

*« On a vu, dans le premier livre de ces Recherches, que le revenu particulier des individus provient, en dernier résultat, de trois sources différentes : la rente, les profits et les salaires. Tout impôt doit, en définitive, se payer par l'une ou l'autre de ces trois différentes sortes de revenus, ou par toutes indistinctement. Je tâcherai d'exposer, du mieux qu'il me sera possible, les effets, 1° de ces impôts qu'on a intention de faire porter sur les rentes; 2° de ceux qu'on a intention de faire porter sur les profits; 3° de ceux qu'on veut faire porter sur les salaires; 4° de ceux qu'on veut faire porter indistinctement sur toutes ces trois différentes sources de revenu particulier.*

*L'examen séparé de ces quatre différentes espèces d'impôts divisera cette seconde section du présent chapitre en quatre articles, dont trois exigeront plusieurs autres subdivisions.*

*On verra, par l'examen qui va suivre, que plusieurs de ces impôts ne sont pas supportés, en définitive, par le fonds ou la source du revenu sur laquelle on avait eu l'intention de les faire porter.*

*Avant d'entrer dans l'examen de ces impôts en particulier, il est nécessaire de faire précéder la discussion par les quatre maximes suivantes sur les impôts en général.*

*Première maxime. – Les sujets d'un État doivent contribuer au soutien du gouvernement, chacun le plus possible en proportion de ses facultés, c'est-à-dire en proportion du revenu dont il jouit sous la protection de l'État.*

*La dépense du gouvernement est, à l'égard des individus d'une grande nation, comme les frais de régie sont à l'égard des copropriétaires d'un grand domaine, qui sont obligés de contribuer tous à ces frais à proportion de l'intérêt qu'ils ont respectivement dans ce domaine.*

*Observer cette maxime ou s'en écarter, constitue ce qu'on nomme égalité ou inégalité dans la répartition de l'impôt. Qu'il soit, une fois pour toutes, observé que tout impôt qui tombe en définitive sur une des trois sortes de revenus seulement, est nécessairement inégal, en tant qu'il n'affecte pas les deux autres. Dans l'examen suivant des différentes sortes d'impôts, je ne reviendrai guère davantage sur cette espèce d'inégalité; mais je bornerai le plus souvent mes observations à cette autre espèce d'inégalité qui provient de ce qu'un impôt particulier tombe d'une manière inégale même sur le genre particulier de revenu sur lequel il porte.*

*Deuxième maxime. – La taxe ou portion d'impôt que chaque individu est tenu de payer doit être certaine, et non arbitraire.*

*L'époque du paiement, le mode du paiement, la quantité à payer, tout cela doit être clair et précis, tant pour le contribuable qu'aux yeux de toute autre personne. Quand il en est autrement, toute personne sujette à l'impôt est plus ou moins mise à la discrétion du percepteur, qui peut alors ou aggraver la taxe par animosité contre le contribuable, ou bien, à la faveur de la crainte qu'à celui-ci d'être ainsi surchargé, extorquer quelque présent ou quelque gratification. L'incertitude dans la taxation autorise l'insolence et favorise la corruption d'une classe de gens qui est naturellement odieuse au peuple, même quand elle n'est ni insolente ni corrompue. La certitude de ce que chaque individu a à payer est, en matière d'imposition, une chose d'une telle importance, qu'un degré d'inégalité très considérable, à ce qu'on peut voir, je crois, par l'expérience de toutes les nations, n'est pas, à beaucoup près, un aussi grand mal qu'un très petit degré d'incertitude.*

*Troisième maxime. – Tout impôt doit être perçu à l'époque et selon le mode que l'on peut présumer les moins gênants pour le contribuable.*

*Un impôt sur la rente des terres ou le loyer des maisons, payable au même terme auquel se paient pour l'ordinaire ces rentes ou loyers, est perçu à l'époque à laquelle il est à présumer que le contribuable peut plus commodément l'acquitter, ou quand il est le plus vraisemblable qu'il a de quoi le payer. Tout impôt sur les choses consommables qui sont des articles de luxe, est payé en définitive par le consommateur, suivant un mode de paiement très commode pour lui. Il paie l'impôt petit à petit, à mesure qu'il a besoin d'acheter ces objets de consommation. Et puis, comme il est le maître d'acheter ou de ne pas acheter ainsi qu'il le juge à propos, ce sera nécessairement sa faute s'il éprouve jamais quelque gêne considérable d'un pareil impôt.*

*Quatrième maxime. – Tout impôt doit être conçu de manière à ce qu'il fasse sortir des mains du peuple le moins d'argent possible au-delà de ce qui entre dans le Trésor de l'État, et en même temps à ce qu'il tienne le moins longtemps possible cet argent hors des mains du peuple avant d'entrer dans ce Trésor.*

*Un impôt peut ou faire sortir des mains du peuple plus d'argent que ne l'exigent les besoins du Trésor public, ou tenir cet argent hors de ses mains plus longtemps que ces mêmes besoins ne l'exigent, de quatre manières, savoir : – 1° la perception de l'impôt peut nécessiter l'emploi d'un grand nombre d'officiers dont les salaires absorbent la plus grande partie du produit de l'impôt, et dont les concussions personnelles établissent un autre impôt additionnel sur le peuple; – 2° l'impôt peut entraver l'industrie du peuple et le détourner de s'adonner à de certaines branches de commerce ou de travail, qui fourniraient de l'occupation et des moyens de subsistance à beaucoup de monde. Ainsi, tandis que d'un côté il oblige le peuple à payer, de l'autre il diminue ou peut-être anéantit quelques-unes des sources qui pourraient le mettre plus aisément dans le cas de le faire; – 3° par les confiscations, amendes et autres peines qu'encourent ces malheureux qui succombent dans les tentatives qu'ils ont faites pour éluder l'impôt, il peut souvent les ruiner et par là anéantir le bénéfice qu'eût recueilli la société de l'emploi de leurs capitaux. Un impôt inconsidérément établi offre un puissant appât à la fraude. Or, il faut accroître les peines de la fraude à proportion qu'augmente la tentation de frauder. La loi, violant alors les premiers principes de la justice, commence par faire naître la tentation, et punit ensuite ceux qui y succombent; et ordinairement elle enchérit aussi sur le châtement, à proportion qu'augmente la circonstance même qui devrait le rendre plus doux, c'est-à-dire la tentation de commettre le crime 1 ; – 4° l'impôt, en assujettissant le peuple aux visites réitérées et aux recherches odieuses des percepteurs, peut l'exposer à beaucoup de peines inutiles, de vexations et d'oppressions; et quoique, rigoureusement parlant, les vexations ne soient pas une dépense, elles équivalent certainement à la dépense aux prix de laquelle un homme consentirait volontiers à s'en racheter.*

*C'est de l'une ou de l'autre de ces quatre manières différentes que les impôts sont souvent onéreux au peuple, dans une proportion infiniment plus forte qu'ils ne sont profitables au souverain. La justice et l'utilité évidente des quatre maximes précédentes ont fait que toutes les nations y ont eu plus ou moins égard. Toutes les nations ont fait de leur mieux pour chercher à rendre leurs impôts aussi également répartis, aussi certains, aussi commodes pour le contribuable, quant à l'époque et au mode de paiement, et aussi peu lourds pour le peuple, à proportion du revenu qu'ils rendaient au prince, qu'elles ont pu l'imaginer. L'examen qui suit, dans lequel nous passerons très succinctement en revue quelques-uns des principaux impôts qui ont eu lieu en différents temps et en différents pays, fera voir que les efforts de toutes les nations à cet égard ne leur ont pas également bien réussi. »*

**Première maxime.** – Les sujets d'un État doivent contribuer au soutien du gouvernement, chacun le plus possible en proportion de ses facultés, c'est-à-dire en proportion du revenu dont il jouit sous la protection de l'État.

Cela exclut la fiscalité progressive. D'ailleurs le début de l'impôt progressif dans le monde c'est avec la guerre de 14-18 puisque les États avaient besoin d'un max d'argent ils ont trouvé ce moyen.

C'est logique que cette transformation soit récente, qu'a-t-on derrière la fiscalité progressive ?

L'idée que **les facultés contributives augmentent plus vite que le revenu**. Quand on a beaucoup de revenu on peut contribuer plus que proportionnellement. Cela vient du fait qu'on a moins de besoin, il y a **décroissance de l'utilité marginale de la consommation** ; c'est ce qui explique que la capacité productive augmente plus que proportionnellement au revenu et cette notion est assez récente. A l'époque de Smith toutes **les valeurs ne sont pas considérées d'un point de vue marginale mais moyen, constant** ce qui rend un impôt proportionnel logique.

Deuxième maxime. – La taxe ou portion d'impôt que chaque individu est tenu de payer doit être certaine, et non arbitraire.

Idée assez logique qui n'est pas vraiment économique mais on peut la considérer comme tel si on dit que cette incertitude rajoute du risque.

Troisième maxime. – Tout impôt doit être perçu à l'époque et selon le mode que l'on peut présumer les moins gênants pour le contribuable.

Idem idée assez logique, pas grand-chose à redire dessus. Ça signifie simplement qu'il faut prélever l'impôt de **la manière la plus simple possible** pour les contribuables afin de pas rendre ça encore plus pénible.

Quatrième maxime. – Tout impôt doit être conçu de manière à ce qu'il fasse sortir des mains du peuple le moins d'argent possible au-delà de ce qui entre dans le Trésor de l'État, et en même temps à ce qu'il tienne le moins longtemps possible cet argent hors des mains du peuple avant d'entrer dans ce Trésor.

Notion intéressante, il y a l'idée de cout des fonds public tel qu'on le voit aujourd'hui. Aujourd'hui on dirait que la fiscalité est distordant ou que simplement il y a une perte de surplus social lié à la fiscalité. La perte sèche est inévitable d'après lui mais le besoin de recette fiscale aussi, donc il faut juste minimiser cette perte sèche.

Smith mentionne aussi 4 choses importantes au sujet de l'impôt suite à la quatrième maxime qu'il vous faut comprendre

Est-ce qu'il existe un type d'impôt ne provoquant pas de distorsion ?

Oui la taxe forfaitaire mais elle serait arbitraire donc contraire à la 2<sup>ème</sup> maxime

Smith pose questionne les impôts/taxes sur deux points.

Est-ce que ça vérifie les maximes ? Et qui paye ?

On va voir certaines taxes et impôts en France à la lumière de ce que raconte Smith.

La TVA :

Elle respecte à peu près la 1<sup>ère</sup> maxime, totalement la 2<sup>ème</sup>, la 3<sup>ème</sup> pas définition ; elle a des couts de recouvrement faible et une désincitation fixe donc on peut dire qu'elle respecte la 4<sup>ème</sup>.

Ceux sont les consommateurs et producteurs qui la payent, en fonction de l'élasticité.

La taxe foncière :

Elle viole la 1<sup>ère</sup> maxime car dépend de la taille du terrain alors que le revenu tiré de la terre dépend de sa fertilité. Part d'incertitude car l'optimisation et la fraude sont impossible. Quasiment pas de désincitation.

A partir du moment où les salaires sont égaux au niveau de subsistance (en Angleterre à son époque). Quel que soit l'impôt ce n'est pas les salariés qui vont payer. Donc, c'est le profit ou rente qui paye ?

Dans le cas foncier c'est la rente. **Peu importe le sens**, ça vaut dire que **l'incidence fiscale ne dépend pas de qui est libellé contribuable**.

Taxe sur les profits :

Pour bien comprendre il faut revenir à son analyse du profit, il est composé de l'intérêt et de la prime de risque, prime de risque qui dépend des investissements celle-ci ne peut pas payer l'impôt sur les profits. En revanche l'intérêt, lui, le peut. L'impôt sur les profits ne les touche donc que l'intérêt. Et il n'y a pas de désincitation parce que d'après Smith **le montant épargné ne dépend pas du taux d'intérêt**.

Ca vérifie proportionnalité (1<sup>ère</sup> maxime), vérifie la certitude (2<sup>ème</sup> maxime) autant que le profit est certain, Quant à la 3<sup>ème</sup> ça dépend à quel moment on le paye. En revanche on peut penser que les couts de recouvrement sont élevés. La 4<sup>ème</sup> maxime est vérifiée pour la raison dite précédemment (en rouge).

Taxe sur les biens de nécessité :

Il faut séparer bien de nécessité et biens de luxes. Si les prix des biens de nécessité augmentent alors le salaire de subsistance augmente donc le prix des biens de luxe augmentent et c'est ceux qui perçoivent

une rente qui achètent ces biens donc la taxe sur les biens de nécessité est payée par les consommateurs de biens de luxe.

## Chapitre III : David Ricardo.

---

Né 4 ans avant « La richesse des nations ». Il a vraiment commencé à réfléchir à l'analyse économique au début du 19<sup>ème</sup> siècle. Il est donc plus tardif que Smith, c'est de moins en moins de la manufacture et de plus en plus de l'industrie. L'analyse de Ricardo va donc **comporter beaucoup plus de capital** que lui. Il meurt jeune, donc et n'a vu que le salaire constant, ce qui va avoir un impact sur son analyse.

Au cœur de sa vie d'adulte 1800-1823, il y a de grands événements. Napoléon enchaîne les guerres, blocus continental.

Son analyse va donc avoir un **lien fort avec le commerce international**, en 1814 c'est la fin du blocus. Sont mises en place les Corn Laws, l'Angleterre vivait en autarcie, et il n'y a pas énormément de champs fertiles donc le prix du blé y est élevé.

Si du jour au lendemain il y avait ouverture au continent, il y aurait une grosse chute du cours du blé qui risquerait de ruiner soit les fermiers soit les propriétaires terriens ou les deux.

Le parlement anglais met donc en place une protection, qui vise simplement à protéger la production en mettant un gros tarif douanier.

C'est par les questions monétaires qu'il est entré mais ça n'a pas une place centrale dans son œuvre majeure de 1817 « Des principes de l'économie politique et de l'impôt. »

### I. Théorie de la valeur et répartition des richesses.

---

#### I.1. Accords et désaccords avec Smith.

---

Accord principal : Valeur d'échange  $\neq$  Valeur d'usage

*« La valeur d'une marchandise, ou la quantité de toute autre marchandise contre laquelle elle s'échange, dépend de la quantité relative de travail nécessaire pour la produire et non de la rémunération plus ou moins forte accordée à l'ouvrier. Adam Smith a remarqué que le mot Valeur a deux significations différentes, et exprime, tantôt l'utilité d'un objet quelconque, tantôt la faculté que cet objet transmet à celui qui le possède, d'acheter d'autres marchandises. Dans un cas la valeur prend le nom de valeur en usage ou d'utilité : dans l'autre celui de valeur en échange. "Les choses, dit encore Adam Smith, qui ont le plus de valeur d'utilité n'ont souvent que fort peu ou point de valeur échangeable ; tandis que celles qui ont le plus de valeur échangeable ont fort peu ou point de valeur d'utilité." L'eau et l'air, dont l'utilité est si grande, et qui sont même indispensables à l'existence de l'homme, ne peuvent cependant, dans les cas ordinaires, être donnés en échange pour d'autres objets. L'or, au contraire, si peu utile en comparaison de l'air ou de l'eau, peut être échangé contre une grande quantité de marchandises.*

*Ce n'est donc pas l'utilité qui est la mesure de la valeur échangeable, quoiqu'elle lui soit absolument essentielle. Si un objet n'était d'aucune utilité, ou, en d'autres termes, si nous ne pouvions le faire servir à nos jouissances, ou en tirer quelque avantage, il ne posséderait aucune valeur échangeable, quelle que fût d'ailleurs sa rareté, ou quantité de travail nécessaire pour l'acquérir. »*

Il reprend l'argumentaire et les exemples de Smith, il le cite d'ailleurs.

Il rajoute « pour qu'un bien ait une valeur d'échange, il faut qu'il est quand même une utilité ».

Il y a un désaccord sur la définition de marchandises.

*« Les choses, une fois qu'elles sont reconnues utiles par elles-mêmes, tirent leur valeur échangeable de deux sources, de leur rareté, et de la quantité de travail nécessaire pour les acquérir.*

*Il y a des choses dont la valeur ne dépend que de leur rareté. Nul travail ne pouvant en augmenter la quantité, leur valeur ne peut baisser par suite d'une plus grande abondance. Tels sont les tableaux précieux, les statues, les livres et les médailles rares, les vins d'une qualité exquise, qu'on ne peut tirer que*

*de certains terroirs très peu étendus, et dont il n'y a par conséquent qu'une quantité très bornée, enfin, une foule d'autres objets de même nature, dont la valeur est entièrement indépendante de la quantité de travail qui a été nécessaire à leur production première. Cette valeur dépend uniquement de la fortune, des goûts et du caprice de ceux qui ont envie de posséder de tels objets.*

*Ils ne forment cependant qu'une très petite partie des marchandises qu'on échange journellement. Le plus grand nombre des objets que l'on désire posséder étant le fruit de l'industrie, on peut les multiplier, non seulement dans un pays, mais dans plusieurs, à un degré auquel il est presque impossible d'assigner des bornes, toutes les fois qu'on voudra y consacrer l'industrie nécessaire pour les créer.*

*Quand donc nous parlons des marchandises, de leur valeur échangeable, et des principes qui règlent leurs prix relatifs, nous n'avons en vue que celles de ces marchandises dont la quantité peut s'accroître par l'industrie de l'homme, dont la production est encouragée par la concurrence, et n'est contrariée par aucune entrave. »*

Il fait bien la différence entre biens particulièrement rares et d'autre qu'on peut produire si on réalloue les facteurs.

Il y aurait **donc 2 types de biens** :

-Biens uniques (quantité fixe).

-Reproductibles (quantité dépendante de l'allocation de facteurs, majoritaires).

L'analyse va se porter sur les biens reproductibles.

Cette distinction Smith ne la faisait pas, si on réinterprète le paradoxe du diamant et de l'eau à la lumière de ce qu'a dit Ricardo, on peut le résoudre.

En effet le diamant et l'eau sont **non productibles donc leur valeur ne dépend que de leur rareté.**

Il y a aussi désaccord sur la valeur travail commandé.

*« C'est ainsi qu'Adam Smith, après avoir, avec beaucoup de sagacité, démontré combien une mesure variable, telle que l'or et l'argent, était insuffisante pour servir à déterminer le prix variable des autres objets, a lui-même opté pour une mesure tout aussi variable, en choisissant pour cela le blé et le travail. (...) La valeur du travail n'est-elle pas également variable ? Et n'est-elle pas modifiée, ainsi que toutes choses, par le rapport entre l'offre et la demande, rapport qui varie sans cesse avec la situation d'un pays ? N'est-elle pas encore affectée par le prix variable des subsistances et des objets de première nécessité, à l'achat desquels l'ouvrier dépense son salaire ? »*

Smith disait que le salaire est fixe parce que une même quantité de travail donne la même peine peu importe l'époque ; sauf qu'il a dit que la valeur d'un bien dépend du salaire. **Quel est cette valeur travaille ?** Est-ce que c'est le salaire ? Si c'est le cas il est variable, Smith lui-même la montré, il disait que **prix du blé est variable, on en déduit que le salaire de subsistance l'est aussi en plus de l'influence de l'offre et demande de travail sur les salaires.** Même si la peine au travail était fixe, ce n'est pas ce qu'il disait qu'il fallait utiliser pour mesurer la valeur travaille.

*« Il n'est donc pas exact de dire avec Adam Smith; "que puisque le même travail peut quelquefois acheter une plus grande, et quelquefois une plus petite quantité de marchandises, c'est la valeur des marchandises qui change, et non celle du travail." Et par conséquent, "que la valeur du travail étant la seule qui soit invariable, elle seule peut servir de mesure fondamentale et exacte au moyen de laquelle on puisse en tout temps et en tout lieu estimer et comparer la valeur de toutes les denrées ou marchandises." Il est cependant exact de dire, ainsi que Smith l'avait avancé auparavant, "que les quantités proportionnelles de travail nécessaires pour obtenir chaque objet, paraissant offrir la seule donnée qui puisse conduire à poser une règle pour l'échange des uns contre les autres ;" ou, en d'autres mots, que c'est la quantité comparative de denrées que le travail peut produire, qui détermine leur valeur relative présente ou passé, non les quantités comparatives de denrées qu'on donne à l'ouvrier en échange, ou en paiement de son travail. »*

Pourquoi Smith fait une erreur ? Car confusion entre peine au travail & salaire.

## I.2 La théorie de la valeur travail incorporé.

Une fois qu'il a démonté celle de Smith il peut parler de la sienne.

Le prix d'un bien  $i$  doit être proportionnel à la quantité de travail nécessaire à le produire :

$$p_i = al_i$$

Ça vient de l'arbitrage, pour être à l'équilibre il faut que le revenu de l'un et de l'autre soit proportionnel  
→ histoire du castor et du daim.

$$p_j = al_j$$

$$\rightarrow \frac{p_i}{p_j} = \frac{l_i}{l_j}$$

Ça marchait bien quand n'y avait pas d'autres facteurs, arc et flèches.

**Le capital c'est du travail accumulé et donc finalement la valeur que transmet le capital au bien final c'est le travail nécessaire pour fabriquer le capital.**

$$p_i = al_i + [vk_i] [vk_i] \rightarrow al_{ki}$$

« La valeur des marchandises se trouve modifiée, non seulement par le travail immédiatement appliqué à leur production, mais encore par le travail consacré aux outils, aux machines, aux bâtiments qui servent à les créer. Même dans cet état primitif des sociétés dont il est question dans Adam Smith, le chasseur sauvage a besoin d'un capital quelconque, créé peut-être par lui-même et qui lui permette de tuer le gibier. S'il n'avait aucune espèce d'arme offensive, comment tuerait-il un castor ou un daim ? La valeur de ces animaux se composerait donc d'abord du temps et du travail employés à leur destruction, et ensuite du temps et du travail nécessaires au chasseur pour acquérir son capital, c'est-à-dire l'arme dont il s'est servi. Supposons que l'arme propre à tuer le castor exige, pour sa fabrication, beaucoup plus de travail que celle qui suffit pour tuer le daim, en raison de la difficulté plus grande d'approcher du premier de ces animaux, et de la nécessité d'être par conséquent muni d'une arme propre à porter un coup assuré. Dans ce cas, il est probable qu'un castor vaudra plus que deux daims, précisément parce que, tout considéré, il faudra plus de travail pour tuer le premier.

Tous les instruments nécessaires pour tuer les castors et les daims pourraient aussi n'appartenir qu'à une seule classe d'hommes, une autre classe se chargeant du travail de la chasse; mais leur prix comparatif serait toujours proportionné au travail employé, soit pour se procurer le capital, soit pour tuer ces animaux. Que les capitaux fussent abondants ou rares par rapport au travail; qu'il y eût abondance ou disette des aliments et autres objets de première nécessité, les personnes qui auraient consacré une valeur égale de capital à un de ces deux emplois, pourraient retirer une moitié, un quart, ou un huitième du produit, le reste servant de salaire à ceux qui auraient fourni leur travail.

Mais cette division d'intérêts ne saurait affecter la valeur réelle des produits; en effet, soit que les profits du capital s'élèvent à cinquante, à vingt, ou à dix pour cent, soit que les salaires des ouvriers s'élèvent ou s'abaissent, l'effet en sera le même dans les deux emplois différents.

Qu'on suppose les occupations de la société plus étendues, en sorte que les uns fournissent les canots, les filets et les appareils nécessaires à la pêche; et les autres, les semences et les instruments grossiers dont on se sert en commençant une culture: il sera toujours vrai de dire cependant que la valeur échangeable des objets produits est proportionnée au travail employé à leur production, et je ne dis pas seulement à leur production immédiate, mais encore à la fabrication des instruments et machines nécessaires à l'industrie qui les produit.

Si nous envisageons un état de société encore plus avancé, où les arts et le commerce fleurissent, nous verrons que c'est toujours le même principe qui détermine les variations dans la valeur des marchandises. En estimant, par exemple, la valeur échangeable des bas de coton, nous verrons qu'elle dépend de la totalité du travail nécessaire pour les fabriquer et les porter au marché. Il y a d'abord le travail nécessaire à la culture de la terre où l'on a récolté le coton brut; puis celui qui a servi à le transporter dans le pays où l'on doit fabriquer les bas, - ce qui comprend une partie du travail employé à la construction du navire qui doit porter le coton, et qui est payé dans le fret des marchandises. Puis, vient le travail du fileur et du tisserand, et une partie de celui de l'ingénieur, du serrurier, du charpentier, qui a construit les bâtiments et les machines; enfin les services du détaillant et de plusieurs autres personnes qu'il serait inutile d'énumérer. La somme totale de toutes ces sortes de travaux détermine la quantité des divers objets qui doit être échangée contre ces bas; et une pareille estimation de tout le travail employé à la production de ces objets eux-mêmes, réglera également la quantité qui doit en être donnée pour les bas. »

On peut ajouter aussi la valeur du capital qui a servi à créer le capital, etc...

Pour le mec qui va pêcher la valeur de la barque vient de la valeur travail qu'il a fallu pour la construire, et la valeur de la planche vient du travail du menuisier, et celle du bois utilisé vient de la valeur du travail du bûcheron qui vient de la valeur travail du forgeron pour sa hache, etc...

La valeur du poisson c'est le travail du pêcheur puis de tous ce qu'il faut derrière ; ça s'amenuise au fur et à mesure parce que chaque poisson n'intègre pas toute la valeur du bateau. Elle se répartit dans l'ensemble des poissons qu'elle permet de pêcher.

**La valeur d'un bien c'est donc uniquement de la valeur travail.** Il s'agit d'une explication et non d'une mesure contrairement à Smith. Quand il s'agit de capital circulant il s'intègre, si c'est du capital fixe il s'amortit. Ricardo introduit les **notions de travail direct et de travail indirect**. Le travail direct est le travail incorporé dans la marchandise par les travailleurs qui la produisent au moment de sa production. Le travail indirect est quant à lui le travail fourni par les producteurs des moyens de production utilisés et qui est transmis à la marchandise quand ceux-ci sont consommés dans production.

**Mais y a un problème si on introduit le temps**, on va voir un exemple qui montre que ça bug :

On va s'intéresser au jus de raisin.

Quel est sa valeur travail ?

$$l_{jusraisin} = l_a + l_c + l_p + l_{ip} + l_e + l_i = l_{jr}$$

Quantité de travail agricole + Quantité travail cueillir + Quantité de travail pressé + Amortissement pressoir + Quantité travail embouteillage + Quantité travail pour produire la bouteille = Travail total

Pour le vin :

$$l_{vin} = l_a + l_c + l_p + l_{ip} \text{ (attente)} + l_e + l_i$$

Donc théoriquement il faudrait la même quantité de travail pour le vin et le jus de raisin **donc ils devraient avoir le même prix** sauf que nan !

Pourquoi ça peut pas à avoir le même prix ?

S'ils avaient le même prix, cas je ferais que du jus de raisin. Donc si c'était vrai il n'existerait pas de vin.

Cette **différence de prix entre les deux va représenter le paiement de l'attente** et par définition ce n'est pas du travail. Il y a donc **quelque chose qui intervient dans l'explication qui n'est pas du travail**.

La conclusion c'est que ça marche beaucoup mieux que la théorie de Smith et ça permet d'expliquer beaucoup de chose mais la lacune de la théorie de Ricardo c'est **qu'elle ne prend pas en compte le paiement de l'attente**.

### I.3. La rente différentielle et le profit.

Rappel :  $P = w + \pi + R$

Le terme rente est un peu impropre, on parle de l'ensemble des revenu (même ceux qui ne sont pas lié à la terre). On va parler de rente lié à la concurrence imparfaite (on tire une rente de la situation de monopole par exemple), etc. En économie on désigne par rente beaucoup d'autres choses, ce qu'on verra chez les néoclassique ce que Marshall a appelé la quasi rente en référence à celle de Ricardo.

Il nous reste à déterminer la rémunération de la terre et du capital, c'est-à-dire la rente et le profit.



### I.3.1. La rente différentielle.

La première question relative à la rente est de **savoir si elle a un impact sur la valeur des biens, et si elle modifie donc les prix relatifs**. Pour cela, il faut comprendre ce qui explique cette rémunération de l'utilisation de la terre, et son montant.

On va reconnaître des choses qui sont pour l'époque novatrices.

*« Il reste à considérer si l'appropriation des terres et la création subséquente de la rente, peuvent causer quelque variation dans la valeur relative des denrées, abstraction faite de la quantité de travail nécessaire pour les produire. Pour bien comprendre cette partie de notre sujet il faut étudier la nature de la rente et rechercher quels sont les principes qui en règlent la hausse et la baisse.*

*La rente est cette portion du produit de la terre que l'on paie au propriétaire pour avoir le droit d'exploiter les facultés productives et impérissables du sol. Cependant on confond souvent la rente avec l'intérêt et le profit du capital, et dans le langage vulgaire on donne le nom de rente à tout ce que le fermier paie annuellement au propriétaire. [...]*

*Lorsque des hommes font un premier établissement dans une contrée riche et fertile, dont il suffit de cultiver une très petite étendue pour nourrir la population, ou dont la culture n'exige pas plus de capital que n'en possèdent les colons, il n'y a point de rente ; car qui songerait à acheter le droit de cultiver un terrain, alors que tant de terres restent sans maître, et sont par conséquent la disposition de quiconque voudrait les cultiver ?*

*Par les principes ordinaires de l'offre et de la demande, il ne pourrait être payé de rente pour la terre, par la même raison qu'on n'achète point le droit de jouir de l'air, de l'eau, ou de tous ces autres biens qui existent dans la nature en quantités illimitées.*

*Moyennant quelques matériaux, et à l'aide de la pression de l'atmosphère et de l'élasticité de la vapeur, on peut mettre en mouvement des machines qui abrègent considérablement le travail de l'homme ; mais personne n'achète le droit de jouir de ces agents naturels qui sont inépuisables et que tout le monde peut employer. De même, le brasseur, le distillateur, le teinturier, emploient continuellement l'air et l'eau dans la fabrication de leurs produits ; mais comme la source de ces agents est inépuisable, ils n'ont point de prix. Si la terre jouissait partout des mêmes propriétés, si son étendue était sans bornes, et sa qualité uniforme, on ne pourrait rien exiger pour le droit de la cultiver, à moins que ce ne fût là où elle devrait à sa situation quelques avantages particuliers. C'est donc uniquement parce que la terre varie dans sa force productive, et parce que, dans le progrès de la population, les terrains d'une qualité inférieure, ou moins bien situés, sont défrichés, qu'on en vient à payer une rente pour avoir la faculté de les exploiter. Dès que par suite des progrès de la société on se livre à la culture des terrains de fertilité secondaire, la rente commence pour ceux des premiers, et le taux de cette rente dépend de la différence dans la qualité respective des deux espèces de terre. Dès que l'on commence à cultiver des terrains de troisième qualité, la rente s'établit aussitôt pour ceux de la seconde, et est réglée de même par la différence dans leurs facultés productives. La rente des terrains de première qualité hausse en même temps, car elle doit se maintenir toujours au-dessus de celle de la seconde qualité, et cela en raison de la différence de produits que rendent ces terrains avec une quantité donnée de travail et de capital. A chaque accroissement de population qui force un peuple à cultiver des terrains d'une qualité inférieure pour en tirer des subsistances, le loyer des terrains supérieurs haussera.*

*Supposons que des terrains n° 1, 2, 3, rendent, moyennant l'emploi d'un même capital, un produit net de 100, 90 et 80 quarts (2 h. 907) de blé. Dans un pays neuf, où il y a quantité de terrains fertiles, par rapport à la population, et où par conséquent il suffit de cultiver le n° 1, tout le produit net restera au cultivateur, et sera le profit du capital qu'il a avancé. Aussitôt que l'augmentation de population sera devenue telle qu'on soit obligé de cultiver le n° 2, qui ne rend que 90 quarts, les salaires des laboureurs déduits, la rente commencera pour les terres n° 1 ; car il faut, ou qu'il y ait deux taux de profits du capital agricole, ou que l'on enlève dix quarts de blé, ou leur équivalent, du produit n° 1 pour les consacrer à un autre emploi. Que ce soit le propriétaire ou une autre personne qui cultive le terrain n° 1, ces dix quarts en constitueront toujours la rente, puisque le cultivateur du n° 2 obtiendrait le même résultat avec son capital, soit qu'il cultivât le n° 1, en payant dix quarts de blé de rente, soit qu'il continuât à cultiver le n° 2 sans payer de loyer. De même, il est clair que lorsqu'on aura commencé à défricher les terrains n° 3, la rente du n° 2 devra être de dix quarts de blé ou de leur valeur, tandis que la rente du n° 1 devra atteindre vingt quarts ; le cultivateur du n° 3 ayant le même profit, soit qu'il cultive le terrain n° 1 en payant vingt quarts de rente, soit qu'il cultive le n° 2 en en payant dix, soit enfin qu'il cultive le n° 3 sans payer de rente. [...]* Ce qui fait donc hausser la valeur comparative des produits naturels, c'est

*l'excédent de travail consacré aux dernières cultures, et non la rente qu'on paie au propriétaire. La valeur du blé se règle d'après la quantité de travail employée à le produire sur les dernières qualités de terrains ou d'après cette portion de capital qui ne paie pas de rente. Le blé ne renchérit pas, parce qu'on paie une rente ; mais c'est au contraire parce que le blé est cher que l'on paie une rente; et l'on a remarqué, avec raison, que le blé ne baisserait pas, alors même que les propriétaires feraient l'entier abandon de leurs rentes. Cela n'aurait d'autre effet que de mettre quelques fermiers dans le cas de vivre en seigneurs, mais ne diminuerait nullement la quantité de travail nécessaire pour faire venir des produits bruts sur les terrains cultivés les moins productifs »*

Attention je me lance dans une tentative d'explication é\_é !

Imaginez que la population soit faible et qu'il y ait trop de terres très fertiles, personne ne louerait une terre très fertile quand on peut en défricher une et produire dessus ? Okeey, jusque-là tu suis.

Au fil du temps la population augmente énormément et toutes les terres très fertiles sont occupées, tu sais que plus une terre est fertile moins y a besoin de la travailler donc une terre moins fertile demande plus de travaille ce qui a un coût. Vu que toutes les terres très fertiles sont prises, si je veux produire j'ai deux choix : Défricher une terre moyennement fertile et la travailler ou louer une terre très fertile et la travailler ; le cout de la location de celle-ci sera égale à la différence de travaille qu'on doit mettre pour avoir le même résultat (c'est à dire productivité de la terre). Et ce paiement que recevra le propriétaire de la terre très fertile est la rente, au sens propre du terme. Admettons que la population augmente encore beaucoup et qu'il ne reste maintenant plus que les terres peu fertiles, ça va augmenter le cout de location d'une terre très fertile pour les mêmes raisons qu'au-dessus et donc augmenter encore la rente.

$$R_i = v - l_i$$

Avec  $v$  la valeur travail nécessaire pour produire sur la terre la moins fertile.

Conclusion : Il y a rente si la terre n'est pas de la même fertilité partout et que les plus fertiles sont rares.

### I.3.2. Le profit.

Il faut bien comprendre que pour Ricardo **le prix d'un bien dépend de la quantité de travail utilisé pour le produire et non de la rémunération de ce même travail et pas même du profit.** Le profit lui est la différence entre la rémunération du travail et le prix du bien. En gros je crois qu'on peut dire  $\pi = p - w$ .

*« La valeur se trouve modifiée non seulement par le travail immédiatement appliqué à leur production, mais encore par le travail consacré aux outils, aux machines, aux bâtiments qui servent à les créer. »*

Comme on l'a vu précédemment, le prix reflète la quantité de travail direct et indirect (capital) qui a été nécessaire à la production de ce même bien comme le rappel la citation suivante.

*« La valeur échangeable des objets produits est proportionnée au travail employé à leur production et je ne dis pas seulement à leur production immédiate, mais encore à la fabrication des instruments nécessaires à l'industrie qui les produit. »*

Le profit est ce qui reste après avoir payé les salaires comme on l'a dit plus haut.

Reste à savoir **pourquoi le taux de profit diminue dans le temps**, Adam Smith disait que c'était le cas car au fur et à mesure les investissements les plus rentables sont réalisés et ceux qui restent le sont de moins en moins. On va voir que l'explication de Ricardo est tout autre et à un rapport avec ce qu'on a vu dans la rente différentielle.

Comme vous le savez quand la population augmente on doit travailler des terres de moins en moins fertiles, alors que la demande augmente ce qui nécessairement fait monter le prix du blé, et donc du salaire de subsistance et par conséquent du prix ; et fait aussi augmenter la rente comme vu précédemment. Les **profits réalisés vont donc être de plus en plus faible désincitant l'investissement** et mené in fine à une croissance nulle à partir d'un certain niveau de développement.

(Je vais noter  $l$  la valeur travaille, somme des valeurs travaille directes et indirectes.)

$$\pi = l - w - R \quad \text{Avec } p = l_0$$

Pour que le profit devienne diminue à long terme il faut que  $\Delta l_0 < \Delta w + \Delta R$

Extrait d'une citation beaucoup plus longue que j'ai pas mit dans son intégralité, p50-52 :

*« Si un fabricant donnait toujours ses marchandises pour la même somme d'argent, pour 1,000 liv. st., par exemple, ses profits dépendraient du prix du travail nécessaire pour leur fabrication. Ils seraient moindres avec des salaires de 800 livres qu'avec d'autres de 600 livres. A mesure donc que les salaires hausseraient, les profits diminueraient. Mais si le prix des produits agricoles augmente, l'on pourrait demander si du moins le fermier n'aura pas les mêmes profits, quoiqu'il paie de plus forts salaires. Certainement non ; car non seulement il aura, ainsi que le manufacturier, à payer plus de gages à chacun des ouvriers qu'il emploie, mais il sera obligé de payer une rente, ou d'employer un plus grand nombre d'ouvriers, pour obtenir le même produit. La hausse des produits agricoles ne sera que proportionnée à cette rente ou au nombre additionnel des ouvriers employés, et elle ne saurait le dédommager de la hausse des salaires. »*

On va avoir une relation entre le profit et le salaire.

## II. Croissance et crises.

Supposons qu'on a 3 terres de fertilité différente,  $l_1$  étant plus fertile que les deux autres, la quantité de travail nécessaire pour produire dessus est plus faible.

$v$  : Valeur unitaire d'un bien.  $X_i$  : Quantité produite de ce bien.

$Y$ : Le revenu national (différence entre la richesse et la richesse utilisée  $\rightarrow V - C$ )

$$v = l_3 > l_2 > l_1$$

$R_j = (v - l_j)X_j$  (Vu dans la partie sur la rente différentielle.)

$$R = R_1 + R_2 + R_3 = vX_1 + vX_2 + vX_3 - l_1X_1 - l_2X_2 - l_3X_3$$

$$R = vX - l_1X_1 - l_2X_2 - l_3X_3$$

$l_j$  C'est du travail direct et indirect  $l_j = l_j^0 + c_j$

( $c_j$  Quantité de travail nécessaire pour l'investissement, travail indirect comme vu précédemment.)

$$C = c_1X_1 + c_2X_2 + c_3X_3$$

$$L_0 = l_1X_1 + l_2X_2 + l_3X_3$$

$$R = V - l_1X_1 - l_2X_2 - l_3X_3 - c_1X_1 - c_2X_2 - c_3X_3$$

On va raisonner en agrégé.

$$\begin{cases} R = V - L_0 - C \\ Y = V - C \end{cases}$$

$$\leftrightarrow R = Y - L_0$$

On sait que  $Y = W + \pi + R$  (Salaire + Profit + Rente c'est tout ce qu'on tire de la production.)

$$\leftrightarrow R = W + \pi + R - L_0$$

$$\leftrightarrow \pi = L_0 - W$$

Résultat  $\pi = L_0 - w$  Il semble indépendant de la rente.

Ça peut paraître bizarre on croirait qu'elle disparaît, mais d'une certaine manière **la rente c'est la valeur produite du bien au niveau social et la valeur produite séparément sur chacune des terres.**

Par définition la valeur c'est celle de la terre la moins fertile. Donc au final ce  $v$  est appliqué sur chaque terre la quantité de travail nécessaire à la terre la moins fertile

Croissance : L'augmentation des capacités productives = accumulation du capital.

## II.1. Une croissance limitée à long terme.

(Je n'ai pas pu assister à la fin du Chap' 3, j'ai donc fait avec le cours de Camille J que je remercie et celui du prof<sup>7</sup>, présent sur son [site](#). Avec quelques modifications dans la forme.)

Cette relation inverse entre profit et salaire est vraiment très importante :  $\pi = L_0 - W$

Rappelez-vous que pour Smith le taux de rendement du capital (qu'on peut assimiler au taux de profit) n'a pas d'influence sur le capital accumulé mais sur l'allocation des investissements

A la différence de Smith, **Ricardo pense que ça a un impact sur le niveau agrégé, sur la décision d'investir ou non quoi**. Smith disait qu'à LT il y avait une baisse du rendement car les meilleures investissements sont effectués, et donc tarissement des investissements rentables comme dit encore précédemment.

*« D'après la manière dont nous avons considéré les profits des capitaux, il semblerait qu'aucune accumulation de capital ne peut faire baisser les profits d'une manière permanente, à moins qu'il n'y ait quelque cause, également permanente, qui détermine la hausse des salaires. Si les fonds pour le paiement du travail étaient doublés, triplés ou quadruplés, il ne serait pas difficile de se procurer bientôt la quantité de bras nécessaires pour l'emploi de ces fonds ; mais en raison de la difficulté croissante d'augmenter constamment la quantité de subsistances, la même valeur en capital ne pourrait probablement pas faire subsister la même quantité d'ouvriers. S'il était possible d'augmenter continuellement, et avec la même facilité, les objets nécessaires à l'ouvrier, il ne pourrait y avoir de changement dans le taux des profits et des salaires, quel que fût le montant du capital accumulé. Cependant Adam Smith attribue toujours la baisse des profits à l'accumulation des capitaux et à la concurrence qui en est la suite, sans jamais faire attention à la difficulté croissante d'obtenir des subsistances pour le nombre croissant d'ouvriers que le capital additionnel emploie. « L'accroissement des capitaux, dit-il, qui fait hausser les salaires, tend à abaisser les profits. Quand les capitaux d'un grand nombre de riches commerçants sont versés dans la même branche de commerce, leur concurrence mutuelle tend naturellement à en faire baisser les profits ; et quand les capitaux se sont pareillement grossis dans tous les différents commerces établis dans la société, la même concurrence doit produire le même effet dans tous. »*

*Adam Smith parle ici d'une hausse des salaires, mais c'est d'une hausse momentanée, provenant de l'accroissement des fonds avant qu'il y ait accroissement de population ; et il paraît ne pas s'être aperçu qu'à mesure que le capital grossit, l'ouvrage que ce capital doit faire exécuter augmente dans la même proportion. Cependant M. Say a prouvé de la manière la plus satisfaisante, qu'il n'y a point de capital, quelque considérable qu'il soit, qui ne puisse être employé dans un pays, parce que la demande des produits n'est bornée que par la production. Personne ne produit que dans l'intention de consommer ou de vendre la chose produite, et on ne vend jamais que pour acheter quelque autre produit qui puisse être d'une utilité immédiate, ou contribuer à la production future.*

*Le producteur devient donc consommateur de ses propres produits, ou acheteur et consommateur des produits de quelque autre personne. Il n'est pas présumable qu'il reste longtemps mal informé sur ce qu'il lui est plus avantageux de produire pour atteindre le but qu'il se propose, c'est-à-dire, pour acquérir d'autres produits. Il n'est donc pas vraisemblable qu'il continue à produire des choses pour lesquelles il n'y aurait pas de demande.*

*Il ne saurait donc y avoir dans un pays de capital accumulé, quel qu'en soit le montant, qui ne puisse être employé productivement, jusqu'au moment où les salaires auront tellement haussé par l'effet du renchérissement des choses de nécessité, qu'il ne reste plus qu'une part très faible pour les profits du capital, et que, par là, il n'y ait plus de motif pour accumuler.*

*Tant que les profits des capitaux seront élevés, les particuliers auront un motif pour accumuler. [...] La baisse ou la hausse de profits, que cet accroissement de production et la demande qui en est la suite pourront occasionner, dépend uniquement de la hausse des salaires ; et la hausse des salaires, excepté pendant un temps limité, tient à la facilité de produire les subsistances et les choses nécessaires à l'ouvrier. J'ai dit, pendant un temps limité, car il n'y a rien de mieux établi que ce principe, suivant lequel la quantité des ouvriers doit toujours, en dernière analyse, se proportionner aux moyens de les payer »*

Pour Ricardo y a pas de tarissement ; y a pas d'investissement plus ou moins rentable en lui-même (loi de Say ?) **un bien soit il est produit soit il ne l'est pas et il génère autant de profit que les autres.**

Si il y a un investissement plus rentable que les autres on va tous ne faire que lui celui-ci et donc en baisser sa rentabilité.

$$\text{Le taux de profit c'est } r = \frac{\pi}{I} = \frac{L_0 - W}{W + K} = \frac{L_0 - wL_0}{wL_0 + K} = \frac{1 - w}{w + \left(\frac{K}{L_0}\right)}$$

Plus le taux de salaire est important plus le taux de profit est faible et inversement, et en fonction du rapport capital physique sur travail direct. **Ricardo va surtout se concentrer sur cette première relation, celle avec le taux de salaire.** Alors que Marx s'intéressera davantage au lien du taux de profit et du rapport capital sur travail.

Le taux de salaire augmente au cours du temps, parce que quand la population grandit on utilise des terres de moins en moins fertiles donc on met de plus en plus de travail s'en suit que le prix du blé augmente donc le taux de salaire augmente et par conséquent les profits baissent.

On retrouve une idée malthusienne derrière sauf que le piège malthusien c'est de dire qu'on augmente pas la quantité de terre ce qui n'est pas envisagé ici.

*« Les profits tendent naturellement à baisser, parce que, dans le progrès de la société et de la richesse, le surcroît de subsistances nécessaires exige un travail toujours croissant. Cette tendance, ou, pour ainsi dire, cette gravitation des profits, est souvent et heureusement arrêtée par le perfectionnement des machines qui aident à la production des choses nécessaires, ainsi que par l'effet des découvertes agronomiques, qui nous donnent le moyen d'épargner une portion de travail, et de diminuer ainsi le prix des articles de première nécessité pour la consommation de l'ouvrier. Le renchérissement des articles de première nécessité et des salaires a cependant des bornes ; car aussitôt que les salaires auront monté (comme dans le cas que nous avons déjà posé) à 720 l., total de la recette du fermier, il ne pourra plus y avoir d'accumulation, puisque aucun capital ne saurait plus donner de bénéfices ; on n'aura pas besoin alors d'une augmentation de travail, et la population aura atteint son maximum. Bien avant ce terme même, la réduction des profits aura arrêté toute accumulation ; et la presque totalité des produits du pays, les ouvriers une fois payés, appartiendra aux propriétaires fonciers et aux collecteurs des dîmes et des autres impôts. »*

Le taux de profit baisse donc on investit moins par conséquent on a de moins en moins de croissances et enfin on n'en a plus à long terme. Au fur et à mesure qu'il y aura de la croissance (dans le sens économique), il y aura de la croissance démographique donc des pertes de productivités dans l'agriculture qui vont compenser cette croissance économique.

## II.2. Crise de surproduction ?

Comme on vient de le voir, la fin de la croissance semble devoir être la tendance à long terme. D'autres questions se posent à court terme dont la possibilité de survenue de crises de production. Sur le sujet on va notamment voir **s'opposer au début du 19<sup>ème</sup> siècle Jean Baptiste Say et Thomas Malthus.**

### II.2.1 Arguments de Say contre cette possibilité.

(Voir biographie p56 du cours.)

Le problème quand on a une crise c'est de **savoir d'où elle vient.**

Say : « La monnaie n'est qu'un voile » « L'offre crée sa propre demande ».

**Il n'y a pas de problèmes de débouchés parce que si je produis plus je produis du pouvoir d'achat en plus.** Le schéma globale c'est que tant qu'on produit des biens on produit de la richesse et donc de la consommation et pas l'inverse. **Il croit aussi que la monnaie n'a pas d'influence sur la valeur réelle, elle ne sert qu'à l'échange.**

Cette question de crise de surproduction s'est posée aux économistes quand l'Angleterre a commencé à avoir beaucoup de mal à exporter. Certains y ont vu de la surproduction alors que **Say y voit une sous production des autres**, du Brésil par exemple ; si il n'y avait pas échange c'est que le Brésil n'avait rien à échangé en gros.

*« Les entrepreneurs des diverses branches d'industrie ont coutume de dire que la difficulté n'est pas de produire, mais de vendre ; qu'on produirait toujours assez de marchandises, si l'on pouvait facilement en trouver le débit. Lorsque le placement de leurs produits est lent, pénible, peu avantageux, ils disent que l'argent est rare ; l'objet de leurs désirs est une consommation active qui multiplie les ventes et soutienne les prix. Mais si on leur demande quelles circonstances, quelles causes sont favorables au placement de leurs produits, on s'aperçoit que le plus grand nombre n'a que des idées confuses sur ces matières, observe mal les faits et les explique plus mal encore, tient pour constant ce qui est douteux, souhaite ce qui est directement contraire à ses intérêts, et cherche à obtenir de l'autorité une protection féconde en mauvais résultats.*

*Pour nous former des idées plus sûres, et d'une haute application relativement à ce qui ouvre des débouchés aux produits de l'industrie, poursuivons l'analyse des faits les plus connus, les plus constants ; rapprochons-les de ce que nous avons déjà appris par la même voie ; et peut-être découvrirons-nous des vérités nouvelles, importantes, propres à éclairer les désirs des hommes industriels, et de nature à assurer la marche des gouvernements jaloux de les protéger.*

*L'homme dont l'industrie s'applique à donner de la valeur aux choses en leur créant un usage quelconque ne peut espérer que cette valeur sera appréciée et payée que là où d'autres hommes auront les moyens d'en faire l'acquisition. Ces moyens, en quoi consistent-ils ? En d'autres valeurs, d'autres produits, fruits de leur industrie, de leurs capitaux, de leurs terres : d'où il résulte, quoique au premier aperçu cela semble un paradoxe, que c'est la production qui ouvre des débouchés aux produits.*

*Que si un marchand d'étoffes s'avisait de dire : Ce ne sont pas d'autres produits que je demande en échange des miens, c'est de l'argent, on lui prouverait aisément que son acheteur n'est mis en état de le payer en argent que par des marchandises qu'il vend de son côté. « Tel fermier, peut-on lui répondre, achètera vos étoffes si ses récoltes sont bonnes ; il achètera d'autant plus qu'il aura produit davantage. Il ne pourra rien acheter, s'il ne produit rien. [...]*

*Lors donc qu'on dit : La vente ne va pas, parce que l'argent est rare, on prend le moyen pour la cause; on commet une erreur qui provient de ce que presque tous les produits se résolvent en argent avant de s'échanger contre d'autres marchandises, et de ce qu'une marchandise qui se montre si souvent paraît au vulgaire être la marchandise par excellence, le terme de toutes les transactions dont elle n'est que l'intermédiaire. On ne devrait pas dire : La vente ne va pas, parce que l'argent est rare, mais parce que les autres produits le sont. Il y a toujours assez d'argent pour servir à la circulation et à l'échange réciproque*

*des autres valeurs, lorsque ces valeurs existent réellement. Quand l'argent vient à manquer à la masse des affaires, on y supplée aisément, et la nécessité d'y suppléer est l'indication d'une circonstance bien favorable : elle est une preuve qu'il y a une grande quantité de valeurs produites, avec lesquelles on désire se procurer une grande quantité d'autres valeurs. La marchandise intermédiaire, qui facilite tous les échanges (la monnaie), se remplace aisément dans ce cas-là par des moyens connus des négociants, et bientôt la monnaie afflue, par la raison que la monnaie est une marchandise, et que toute espèce de marchandise se rend aux lieux où l'on en a besoin. C'est un bon signe quand l'argent manque aux transactions, de même que c'est un bon signe quand les magasins manquent aux marchandises. [...]*  
*Il est bon de remarquer qu'un produit terminé offre, dès cet instant, un débouché à d'autres produits pour tout le montant de sa valeur. En effet, lorsque le dernier producteur a terminé un produit, son plus grand désir est de le vendre, pour que la valeur de ce produit ne chôme pas entre ses mains. Mais il n'est pas moins empressé de se défaire de l'argent que lui procure sa vente, pour que la valeur de l'argent ne chôme pas non plus.*

*Or, on ne peut se défaire de son argent qu'en demandant à acheter un produit quelconque.*

*On voit donc que le fait seul de la formation d'un produit ouvre, dès l'instant même, un débouché à d'autres produits.*

*C'est pour cela qu'une bonne récolte n'est pas seulement favorable aux cultivateurs, et qu'elle l'est en même temps aux marchands de tous les autres produits. On achète davantage toutes les fois qu'on recueille davantage. Une mauvaise récolte, au contraire, nuit à toutes les ventes. Il en est de même des récoltes faites par les arts et le commerce. Une branche de commerce qui prospère fournit de quoi acheter, et procure conséquemment des ventes à tous les autres commerces ; et d'un autre côté, quand une partie des manufactures ou des genres de commerce devient languissante, la plupart des autres en souffrent. Cela étant ainsi, d'où vient, demandera-t-on, cette quantité de Marchandises qui, à certaines époques, encombrant la circulation, sans pouvoir trouver d'acheteurs ? Pourquoi ces marchandises ne s'achètent-elles pas les unes les autres ?*

*Je répondrai que des marchandises qui ne se vendent pas, ou qui se vendent à perte, excèdent la somme des besoins qu'on a de ces marchandises, soit parce qu'on en a produit des quantités trop considérables, soit plutôt parce que d'autres productions ont souffert. Certains produits surabondent, parce que d'autres sont venus à manquer.*

*En termes plus vulgaires, beaucoup de gens ont moins acheté, parce qu'ils ont moins gagné ; et ils ont moins gagné, parce qu'ils ont trouvé des difficultés dans l'emploi de leurs moyens de production, ou bien parce que ces moyens leur ont manqué. Aussi l'on peut remarquer que les temps où certaines denrées ne se vendent pas bien sont précisément ceux où d'autres denrées montent à des prix excessifs ; et comme ces prix élevés seraient des motifs pour en favoriser la production, il faut que des causes majeures ou des moyens violents, comme des désastres naturels ou politiques, l'avidité ou l'impéritie des gouvernements, maintiennent forcément d'un côté cette pénurie, qui cause un engorgement de l'autre. Cette cause de maladie politique vient-elle à cesser, les moyens de production se portent vers les routes où la production est demeurée en arrière ; en avançant dans ces voies-là, elle favorise l'avancement de la production dans toutes les autres. Un genre de production devancerait rarement les autres, et ses produits seraient rarement avilis, si tous étaient toujours laissés à leur entière liberté. »*

Say va constater que **les gens font fausse route quand ils croient que s'il n'y a pas de débouché pour leurs marchandises c'est parce que l'argent (monnaie) est rare**, pour lui c'est que les autres ne produisent pas assez tout simplement. Peu importe la quantité de monnaie, puisqu'elle ne sert qu'à échanger.

**Le problème c'est que ce n'est pas si facile que ça de produire.**

Keynes qui va contester la loi de Say et va attaquer la théorie quantitative de la monnaie, la loi de Say ne marche que si la monnaie n'est qu'un intermédiaire. Keynes va donc essayé de prouver **que la monnaie est gardée pour elle-même**, si elle n'est pas juste un intermédiaire immédiatement dépensé la loi de Say s'effondre.

## II.2.2 La critique de Malthus.

Biographie : Voir le cours sur le site du prof.

Malthus va relever trois critiques à la théorie de Say. :

### N°1 : Say ne prend en compte la valeur d'usage des marchandises.

Malthus dit que les marchandises ne s'échangent pas contre des marchandises mais plutôt contre du travail. On va produire les biens les plus essentiels en premier puis on va produire les autres.

On sait que nous avons une utilité marginale décroissante.

Pour celui-ci si nous augmentons la production on augmente le revenu mais les consommateurs ne seront pas prêts à payer le même prix pour une quantité supplémentaire de biens. Si on produit plus et qu'il n'y a pas plus de consommateur on ne pourra pas vendre cette quantité (=explication de l'utilité marginale).

*« Si les produits n'étaient comparés et échangés que les uns avec les autres, il serait en effet, que si ces produits augmentaient simultanément dans les mêmes proportions, ils continueraient à conserver, la même valeur relative. Mais si nous les comparons, comme nous devons certainement le faire, avec le nombre et les besoins des consommateurs nous verrons qu'un grand accroissement de produits avec un nombre de consommateurs comparativement stationnaire, et avec des besoins réduits par les idées d'économie, doit nécessairement occasionner une grande baisse dans la valeur des produits estimée en travail. De sorte que, tout en coûtant la même quantité de travail que par le passé, le même produit ne pourrait plus en payer autant; et par là, le pouvoir d'accumuler, et les motifs pour le faire, se trouveraient fortement diminués.*

*On a soutenu que la demande n'est autre chose que l'offre d'échanger un produit contre un autre qui aurait nécessité la même quantité de travail, Mais est-ce là tout ce qui constitue la demande effective? Quoique chaque produit puisse avoir coûté la même quantité de travail et de capital pour sa production, et soit exactement l'équivalent de l'autre dans l'échange, cependant, pourquoi ces deux produits ne pourraient-ils pas être abondants, au point de ne pouvoir pas payer plus de travail qu'ils n'en ont coûté, en d'autres termes, pour ne plus offrir de profits? Et dans ce cas, comment la demande pour ces produits pourrait-elle être effective? Serait-elle suffisante pour encourager constamment leur production? Non assurément. Il est possible que les rapports entre les produits n'aient point changé; mais leurs rapports avec les besoins de la société, et avec la main-d'œuvre nationale et étrangère, peuvent avoir éprouvé des changements très importants. »*

Malthus va être le 1<sup>er</sup> à distinguer niveau de la demande et intensité de la demande.

Le niveau de la demande correspond à la conception ricardienne de celle-ci et dépend du pouvoir d'achat c'est à dire des marchandises produites par le demandeur si on suit la loi de Say.

L'intensité de la demande quant à elle est « désir et [la] possibilité de consentir un sacrifice plus grand pour obtenir l'objet désiré ».

Si les coûts en travail – direct et indirect – pour la production d'un bien sont constants, David Ricardo considérerait que sa valeur d'échange l'est également. A contrario, Thomas Malthus considérerait que même à coût de production constant, l'intensité de la demande diminue avec l'abondance de la production, ce qui finit forcément par tirer les prix au-dessous de leur valeur travail incorporé. Les profits sont alors annulés, ce qui entraîne une crise et l'arrêt de l'accumulation des moyens de production.

Malthus, pensent que les gens qui ont le revenu supplémentaire n'ont pas l'envie de consommer la production supplémentaire. Alors les gens n'utilisent pas leur revenu supplémentaire, c'est tout ce que nous dit Malthus. Il ne nous explique pas plus car il ne connaît pas les fonctionnements économiques. Le reliquat de revenu est thésaurisé sous forme de monnaie pour avoir une spéculation sur les taux d'intérêts (d'après Smith et Marx).



## N°2 : Négligence de l'arbitrage entre travail & loisir au fur et à mesure de l'enrichissement.

« On a supposé que, si un certain nombre de fermiers et de manufacturiers étaient dans l'habitude d'échanger les uns avec les autres l'excédent de leur nourriture et de leur habillement, et si tout à coup leurs facultés productives augmentaient tellement que les uns comme les autres pussent, à l'aide du même travail, produire des objets de luxe, outre les articles qu'ils obtenaient auparavant, il ne se présenterait aucune difficulté quant à la demande, car une partie des objets de luxe que le fermier produirait s'échangerait contre une partie des objets de luxe produits par le manufacturier. Le seul résultat, résultat on ne peut plus heureux, serait que les deux contractants se trouveraient mieux pourvus et en possession de plus de jouissances. Mais dans cet échange de jouissances mutuelles, (...) on suppose que les jouissances du luxe sont toujours préférées à l'indolence (...). Si l'on préférerait l'indolence aux objets de luxe, il en résulterait évidemment une moindre demande en face de ressources productives plus amples et aussi un manque d'emploi pour les ouvriers. Le cultivateur, pouvant dans ce cas se procurer les choses nécessaires et utiles à l'usage desquelles il était accoutumé, moyennant moins d'efforts et de peine, et n'ayant pas encore contracté un goût décidé pour les rubans, la dentelle et les velours, aimerait probablement mieux se livrer à l'indolence, et travailler moins à la terre ; tandis que le manufacturier, voyant ses velours n'avoir qu'un faible débit, serait porté à en discontinuer la fabrication, et tomberait presque nécessairement dans les mêmes habitudes d'indolence que le premier.

L'histoire de l'espèce humaine prouve suffisamment qu'un goût prononcé pour les objets de luxe, tel qu'il le faut pour stimuler convenablement l'industrie, bien loin de se manifester rapidement au moment où le besoin s'en fait sentir, se développe au contraire très lentement ; et, il suffit de jeter un simple coup d'œil sur quelques-unes des nations connues, pour se convaincre que c'est une très grave erreur de croire que les hommes produisent et consomment tout ce qui est en leur pouvoir de produire et de consommer, et qu'ils ne préfèrent jamais l'indolence aux fruits de l'industrie. »

J'ai une utilité qui dépend positivement de la consommation et positivement du loisir.

Malthus nous dit qu'une hausse de la productivité nous permet de consommer plus.

La production dépend de la consommation, de la productivité et du loisir. Le revenu est la productivité multiplié par le travail. La productivité dépend du prix du loisir, si le prix du loisir augmente alors nous y substituerons du travail on va avoir moins de loisir pour produire plus et in-fine avoir ré-augmenter notre temps consacré au loisir.

Si nous avons des capacités de production qui augmentent grâce à une hausse de la productivité ça n'amène pas nécessairement à une hausse de la production, ça peut provoquer une hausse des loisirs.

En quoi cela remet en cause la loi de Say ? Une hausse de la productivité n'amène pas nécessairement une hausse de la production.

## N°3 : Les produits ne s'échangent pas toujours contre d'autres.

« Il n'est pas du tout vrai, dans le fait, que des produits soient toujours échangés contre d'autres produits. La plus grande partie des produits s'échange directement contre du travail productif ou des services personnels; et il est clair que cette masse de produits, comparée au travail contre lequel elle doit être échangée, peut baisser de valeur par l'effet de sa surabondance, précisément de la même manière qu'une seule denrée baisse de valeur par l'excès de l'approvisionnement, relativement au travail ou à la monnaie. Dans le cas supposé, il y aurait évidemment une quantité extraordinaire de produits de toute espèce sur le marché, parce que les ouvriers improductifs seraient devenus, par l'effet de l'accumulation du capital, des ouvriers productifs; tandis que le nombre total des ouvriers étant le même, et les moyens et la volonté d'acheter étant supposés moindres chez les propriétaires fonciers et les capitalistes, les produits devraient nécessairement baisser de valeur, relativement au travail, de manière à réduire considérablement les profits, et à empêcher pendant quelque temps une nouvelle production. Mais c'est là précisément ce qu'on entend par le mot engorgement, qui, dans ce cas, est évidemment général et non partiel.

Il est possible, sans doute, au moyen de l'économie, de consacrer tout d'un coup une quantité plus grande qu'à l'ordinaire du produit d'un pays quelconque, à la subsistance des ouvriers productifs; et il est bien certain que les ouvriers ainsi employés sont des consommateurs tout aussi bien que les domestiques.

*En ce qui regarde les ouvriers, il n'y aurait donc point de diminution de consommation ni de demande. Mais nous avons déjà fait voir que la consommation et la demande, occasionnées par les personnes employées dans un travail productif, ne peuvent jamais être un encouragement suffisant à l'accumulation et à l'emploi du capital. Et quant aux capitalistes eux-mêmes, réunis aux propriétaires et autres personnes riches, on suppose qu'ils ont résolu d'être économes, et, en se privant de leurs jouissances, de leur luxe ordinaire, d'épargner sur leurs revenus pour ajouter à leur capital. Je demanderais comment il est possible, dans de telles circonstances, de supposer que le surcroît de produits obtenus avec un plus grand nombre d'ouvriers productifs, puisse trouver des acheteurs, sans qu'il y ait une telle diminution de prix, que la valeur des produits vienne à tomber au-dessous des frais de production, ou, pour le moins, à diminuer beaucoup les moyens ou la volonté d'épargner. »*

L'argument lié à la valeur travail commandé est donc que comme les marchandises, les produits du travail, s'échangent non contre d'autres marchandises mais contre du travail (le travail qu'elles peuvent commander), une trop forte production de bien, fait baisser la valeur d'échange des marchandises, qui ne peuvent plus commander autant de travail qu'il a été nécessaire pour les produire. Le travail ne peut plus alors commander sa propre valeur et on entre dans une crise de surproduction.

Il a également utilisé un argument lié à l'épargne – de la même manière que c'est la thésaurisation qui cause la crise de surproduction dans les arguments monétaires – mais en considérant comme Adam Smith une identité entre l'épargne et l'investissement. L'épargne est une forme de dépense, en moyens de production. Et comme pour David Ricardo, cette dépense d'investissement, l'accumulation, crée l'augmentation de la richesse, c'est à dire de la production. Mais contrairement à ces deux auteurs là, il pensait qu'elle ne permet pas en même temps l'augmentation de la demande pour écouler ce surplus de production.

La loi des débouchés dirait que ces investissements nouveaux sont des dépenses nouvelles et que les nouveaux ouvriers consomment donc en plus ce nouvel investissement ; l'augmentation de l'offre augmente ainsi la demande. Mais pour Thomas Malthus, ce nouvel investissement vient forcément d'une diminution de consommation par ailleurs, soit en bien de luxe, soit en services improductifs. Alors, les nouveaux ouvriers productifs ne sont pas réellement de nouveaux ouvriers, mais seulement des transfuges des secteurs improductifs. Comme leur salaire reste le même, au niveau de la subsistance, ils n'ont pas de raison d'augmenter leur consommation, et ainsi la demande ne varie pas. Les capitalistes quant à eux ne peuvent pas être la source de cette augmentation de la demande puisqu'il faut qu'ils restreignent leur demande pour pouvoir épargner.

Il en résulte que les crises de surproduction peuvent exister, et même qu'elles doivent exister. La croissance n'est donc pas viable à long terme.

### II.2.3. Persistance du débat.

Il est important de remarquer que ce débat a persisté et persiste encore actuellement, même s'il s'était quelque peu éteint dans seconde moitié du XIXème siècle et jusqu'au milieu du XXème siècle. La loi des débouchés a ainsi dominé les théories classiques et néoclassiques, et connu peu de contradicteurs après Thomas Malthus et jusqu'à John Maynard Keynes. Nous verrons ses arguments, ainsi que ceux de Karl Marx, dans les chapitres qui leur seront consacrés. Mais on peut déjà noter qu'ils diffèrent sensiblement de ceux de Thomas Malthus, notamment parce qu'ils utilisent des propriétés de non neutralité de la monnaie. L'importance de la querelle est en fait apparue surtout depuis John Maynard Keynes, ou peut-être depuis la grande dépression commencée en 1929. Cette querelle avait peu d'impact sur l'analyse économique, jusqu'à ce qu'il la remette au goût du jour, en rappelant Thomas Malthus comme un de ses précurseurs, malgré les différences notables dans leurs argumentaires.

Le débat existe encore aujourd'hui, et de manière encore plus forte pendant les périodes de crises, entre les tenants des relances par l'offre ou par la demande. L'expérience montre assez régulièrement que des crises existent dans la réalité, au moins de manière temporaire et partielle.

Les tenants de la loi des débouchés prônent une sortie de crise par l'offre, arguant, comme le fait Jean-Baptiste Say dans le texte précédemment cité que les crises sont causées par des contraintes sur l'offre – souvent d'ordre institutionnelles – qu'il convient de lever pour relancer l'économie. Ce modèle de politique économique a vu son apogée dans les années 1980 aux Etats-Unis sous la présidence de Ronald Reagan et en Grande-Bretagne sous la gouvernance de Margaret Thatcher, mais ces solutions, souvent sous des formes moins radicales, sont encore proposées, notamment pour sortir de la crise de 2008. On parle alors d'opérer des réformes dites structurelles, visant à libérer les producteurs des contraintes,

principalement dues à l'intervention publique, et ainsi relancer l'offre, donc la richesse, donc l'économie dans son ensemble. A l'opposé, ceux qui pensent que les crises ne sont pas le fait de contraintes institutionnelles sur l'offre mais de réelles crises de surproduction, appellent à résoudre la situation de crise à l'aide de stimuli sur la demande, en utilisant le plus souvent des arguments tirés de John Maynard Keynes plutôt que de Thomas Malthus.

### III. Les bienfaits du commerce international.

#### III.3.1 La hausse du taux de profit.

Pour Smith, le **commerce international permet de trouver des investissements plus rentables à l'étranger**. Ricardo y voit lui aussi le moyen d'augmenter le taux de profit mais d'une manière différente de Smith évidemment, étant donné qu'ils ne sont pas d'accord sur les causes de sa baisse dans le temps.

*« M. Say a prouvé de la manière la plus satisfaisante, qu'il n'y a point de capital, quelque considérable qu'il soit, qui ne puisse être employé dans un pays, parce que la demande des produits n'est bornée que par la production. [...] Il ne saurait y avoir d'autres, limites aux capitaux qui peuvent être employés pour nous procurer ces objets, que celles des subsistances destinées aux ouvriers qui doivent les produire. »*

$$\text{Rappel: } r = \frac{1 - w}{w + \frac{K}{L}}$$

On se rappelle que **le taux de profit a une corrélation négative avec le taux de salaire**, ça signifie que plus les salaires sont bas, plus les salaires sont élevés, etc. Sauf que puisque les salaires sont au niveau de subsistance y a pas moyen de les faire baisser sans tuer des gens ce qui serait dommageable pour la production (cynisme quand tu nous tiens). **Sauf si, le prix des biens de subsistance diminue !**

Comment serait-ce possible ? Prenons l'Angleterre et la France (de l'époque), **la France a une grosse production agricole contrairement à l'Angleterre**, s'il n'y avait aucune barrière douanière, le prix des biens de subsistances en Angleterre diminuerait et les salaires pourraient baisser ce qui ferait augmenter le taux de profit. **En échange de blé, l'Angleterre exporterait du textile ; ça serait cool pour le taux de profit en Angleterre mais absolument pas pour celui de la France.**

*« Dans tout le cours de cet ouvrage, j'ai cherché à prouver que le taux des profits ne peut jamais hausser qu'en raison d'une baisse des salaires, et que cette baisse ne peut être permanente qu'autant qu'il y aura une diminution dans le prix des denrées que l'ouvrier achète avec ses gages. Si, par l'accroissement du commerce étranger, ou par des perfectionnements dans les machines, on peut fournir aux travailleurs la nourriture et les autres objets de première nécessité à plus bas prix, les profits hausseront. Si, au lieu de récolter du blé chez nous, et de fabriquer nous-mêmes l'habillement et les objets nécessaires pour la consommation de l'ouvrier, nous découvrons un nouveau marché où nous puissions nous procurer ces objets à meilleur compte, les salaires devront baisser et les profits s'accroître. Mais, si ces choses que l'on obtient à meilleur compte, soit par l'extension du commerce étranger, soit par le perfectionnement des machines, ne servent qu'à la consommation des riches, le taux des profits n'éprouvera pas de changement. Le taux des salaires ne saurait changer, quoique le vin, les velours, les soieries, et autres objets de luxe, éprouvent une baisse de 50 pour cent ; et par conséquent les profits resteront les mêmes. C'est pourquoi le commerce étranger, très avantageux pour un pays, puisqu'il augmente le nombre et la variété des objets auxquels on peut employer son revenu, et qu'en répandant avec abondance les denrées à bon marché, il encourage les économies et favorise l'accumulation des capitaux, ce commerce, dis-je, ne tend nullement à accroître les profits du capital, à moins que les articles importés ne soient de la nature de ceux que l'ouvrier consomme. »*

### III.3.2 Les avantages comparatifs.

---

Voir le cours de commerce international disponible sur le site du prof<sup>o</sup>, Mr Paillacar ou ce même cours sur le site de Mr Carbonnier.

## IV. Intervention publique

---

L'ouvrage principal de David Ricardo s'appelle « Des principes de l'économie politique et de l'impôt », il y est donc question d'impôt. On peut noter, entre autres, **trois points importants concernant la fiscalité. Le premier est la question de l'incidence fiscale, c'est à dire la question de savoir qui réellement paie l'impôt que le législateur a pensé faire peser sur une certaine catégorie de population. Ensuite, des questions liées sont les conséquences des impôts et bénéfices sociaux sur les comportements des agents économiques, et donc sur la production. Enfin, la question des finances publiques est évoquée avec la différence entre un financement par dette ou par impôt.**

En ce qui concerne l'incidence fiscale, David Ricardo liste les différents impôts et tente de comprendre comment réagissent les marchés et en conséquence qui les paie. Pour ce qui concerne les impôts unitaires sur les produits agricoles, il remarque que par définition, la rente nominale ne pas être touchée puisqu'elle est définie de manière différentielle, et que les différences de productivités entre les terres ne sont pas modifiées par un impôt sur la production agricole. Ainsi, comme les salaires de subsistance ne peuvent pas non plus supporter l'impôt, celui-ci est forcément reporté intégralement dans les prix. Pour le cas d'une taxe unitaire sur un bien non agricole, il est également reporté intégralement dans les prix, et donc payé par les consommateurs. Cependant, il note que l'ajustement des prix à la taxe peut prendre un certain délai qui dépend des réactions de l'offre et de la demande.

Dans son étude des impôts sur la rente, il remarque qu'il existe une différence entre la rente contractuelle entre le propriétaire et le fermier et la rente économique, déterminée par la différence de productivité des terres agricoles. En effet, **une part de la rente est en fait du profit rémunérant le capital que le propriétaire terrien met à disposition du fermier pour cultiver la terre.** L'impôt peut alors taxer ce profit caché dans la rente contractuelle, mais pas la rente économique elle-même, qui ne varie pas, tant que les différences de productivité des terres ne varient pas non plus.

Il étudie ensuite **l'impôt sur les salaires**, et évidemment les salaires, étant au niveau de la subsistance, ne peuvent pas payer d'impôt. Cependant, il remarque que c'est le salaire net qui doit être au niveau de subsistance, mais la dépense publique augmentant l'offre de biens et donc la demande de travail, peut faire hausser le montant des salaires bruts, rendant alors possible sa taxation.

Dans la suite de son ouvrage, il étudie les lois en faveur des pauvres, et les critique pour divers motifs. Ces lois, issues de la première loi sur les pauvres mise en place par la reine Elisabeth 1ère en 1601, permettait de **contrôler les pauvres et les vagabonds en leur fournissant de quoi vivre en échange de leur travail dans des ateliers gérés par la paroisse, les workhouses.** En 1795, suite aux nombreuses famines consécutives aux guerres en Europe et aux mauvaises récoltes, la situation s'est dégradée et le nombre de nécessiteux a augmenté et ne pouvaient plus tous être embauchés dans ces workhouses. Apparut alors le système de **Speenhamland, qui a correspondu en quelque sorte à ce qu'est en ce moment le RMI français.** Il s'agissait en effet d'un complément de rémunération indexé sur le prix du pain. Thomas Malthus avait déjà critiqué ce type de loi pour les raisons qu'elles conduiraient à de la surpopulation, David Ricardo ajouta deux arguments contre ce système de Speenhamland.

Un premier argument critique **l'effet d'aubaine** que de telles aides engendrent. En effet, étant donné que l'Etat peut compléter les revenus, les employeurs ne sont plus contraints par le salaire de subsistance, et peuvent donc payer leurs employés à des salaires inférieurs. Ceci ne fait **qu'augmenter mécaniquement les dépenses publiques au profit unique des employeurs**, et dans des proportions qui peuvent devenir colossales.

Le second argument se rapproche plus des **théories malthusiennes.** Ainsi nourri, et ayant l'assurance que leurs enfants le seront aussi, les pauvres peuvent engendrer des familles très nombreuses. La population croissant fortement, la production de subsistance nécessite de nouvelles terres, donc **une augmentation de la rente et une augmentation du prix de la subsistance, ce qui ne peut au final que faire empirer encore la situation des pauvres.**

Par ailleurs, pour le financement des dépenses publiques, Robert Barro a fait référence à un résultat de David Ricardo dans un article de 1989 qui a **donné naissance au concept de « l'équivalence ricardienne », dite aussi « Barro équivalence »**. Il fait référence dans cet article à la critique de David Ricardo contre les dépenses publiques, qui **limitent les investissements privés** parce qu'elles captent l'épargne. En effet, soit elles captent l'épargne qui ne peut plus payer des investissements mais doit aller à l'impôt, soit elles captent l'épargne qui finance la dette publique plutôt que des projets privés. L'idée de Robert Barro est cette même équivalence entre le financement de la dépense publique par dette ou par impôt, pour contrer les arguments de relance budgétaire de type Keynésienne. En effet, il avance que la dépense publique financée par du déficit ne peut pas relancer la consommation. En effet, **les ménages rationnels et altruistes envers leurs enfants, sachant que la dette publique devra être payée un jour par des impôts, épargnent ce montant pour pouvoir payer le surplus d'impôt quand il sera décidé**. Cette épargne de précaution supplémentaire compense le surplus de consommation du gouvernement, et il n'y a donc pas de relance de la consommation globale.

## Chapitre IV : Karl Marx.

---

La théorie économique de Marx c'est essentiellement la même théorie que Ricardo mais avec quelques petites variations qui vont avoir l'importance. Notamment sur le problème de la prise en compte du temps, Marx va en fournir une explication même si par la suite elle sera contestée.

Et surtout il a **une manière différente d'interpréter les résultats**, c'est pourquoi sur ce chapitre là on va faire une introduction plus longue.

Marx au départ c'est un philosophe et d'une certaine manière un politicien et c'est ainsi qu'il va s'intéresser au fur et à mesure à l'économie. Il a saisi que pour comprendre le monde il faut comprendre l'économie, vu **qu'il n'est pas économiste de formation** il a dû lire puis critiquer toute la littérature économique avant d'exposer sa théorie.

Comme on l'a rappelé précédemment il était d'abord un politicien, un des fondateurs des premières internationales. De plus il a été un **participant/coordonateur important de plusieurs des révolutions** qui ont eu lieu partout en Europe en Février 1848, en France ils vont réussir à instaurer des ateliers nationaux pour fournir du travail mais dès Juin il y a répression et reprise en main par les classes supérieures, jusqu'à l'élection de Louis Napoléon Bonaparte en tant que Président.

Toutes les révolutions ont été un échec, Marx était parti prenante dans chacune d'elle. Après ça **il n'aura de cesse de vouloir relancer les activités ouvrières (politique)**.

Contrairement à ce qu'on peut penser, sa recherche économique il ne la pense pas contre les capitalistes mais **contre les socialistes dits utopiques**. Marx est partisan d'une révolte pour renverser le système alors que les socialistes utopiques veulent socialiser l'économie, ils veulent une économie sociale solidaire. D'après Marx ça ne marchera pas parce que le système économique ne peut être social et solidaire, c'est dans sa nature même.

(Meybour ?

Une remarque importante, beaucoup de gens se réclament de Marx, mais celui-ci n'était absolument pas pro-Etat, il est contre l'état parce que dans une société capitaliste, l'Etat est un Etat capitaliste. **Quel que soit l'intervention de l'état dans le système capitaliste, ça ne changera pas les règles du jeu.**

Marx a fait des études de philosophie mais n'a jamais eu de chair de philosophie dans une Université. Il était en Allemagne à cette époque-là, et à cette même époque le principal philosophe en Europe et surtout en Allemagne est Hegel.

Qui donnera naissance malgré lui au courant des « jeunes hégéliens » aussi appelés « hégéliens de gauche » qui vont être une famille de jeunes philosophes. Ces jeunes hégéliens **vont reprendre la manière de penser d'Hegel mais ne vont toujours en tirer les mêmes conclusions**. Marx a été de ce courant un moment et s'en est ensuite détaché, on verra pourquoi. Ce courant souhaite contrairement à Hegel **s'opposer à la tradition de la société allemande de l'époque qui est régie par une Monarchie absolue basé sur la religion qui n'a pas encore prit le tournant capitaliste/démocratique** ; ces mêmes jeunes hégéliens sont de fervents défenseurs de la laïcité. Ils ne sont proches d'Hegel que par la manière de raisonner mais aussi et surtout sur sa vision de **l'histoire dite idéaliste. C'est l'idée que l'histoire des sociétés est guidée par l'évolution des idées**, quand une nouvelle idée mûrit suffisamment on a les grands hommes qui vont pour différents motifs la reprendre et impulser une rupture dans la société qui va faire que la nouvelle société va adopter les idées qui ont mûries.

Si on voulait donner un exemple de lecture avec des lunettes d'idéaliste, on prendrait la Révolution Française par exemple ; avant celle-ci on a les philosophes des lumières qui vont émettre un certain nombre de nouvelles idées qui au fil du temps vont mûrir et seront portées par les grands hommes de la Révolution.

La principale cause de rupture en Marx et ces jeunes hégéliens c'est justement cette vision idéaliste de l'histoire. Marx est partisan d'une vision dite matérialiste. C'est l'inverse de l'autre vision, ce ne sont pas les

idées qui adaptent la réalité (conditions matériel de production) mais les conditions matériel de production qui tire l'évolution des sociétés et les idées ne font que s'adapter à ces mêmes réalités.

Si on prend le même exemple que précédemment. A la fin du 18<sup>ème</sup> on a d'important gains de productivités et on est de moins en moins dans une société agricole et de plus en plus dans une société manufacturière/industriel où le pouvoir économique n'est plus dans les mains des Nobles mais des Bourgeois ce qui rend obsolète le mode de gouvernance basé sur les propriétaires terriens. On a donc un décalage entre pouvoir économique et les décisionnaires. Donc des idées pour renverser le mode de gouvernance vont émerger et suite à la Révolution, **les nouvelles classes dominantes prennent le pouvoir qu'elles avaient acquis économiquement.**

{ Superstructure → Idée de valeur  
  { Infrastructure → Réalité du mode de production

### La superstructure justifierait l'infrastructure.

La religion par exemple servirait à maintenir une sorte de cohésion parce que l'infrastructure par définition est basé sur des rapports de force violent c'est forcément des classes aux intérêts divergents parce qu'au bout d'un moment le noble a meilleure vie que le paysan surtout quand il n'y a plus d'invasion et a un moment c'est forcément basé sur un processus d'extraction de valeur donc conflictuel. Pas forcément conscient et machiavélique (voir grosse citation p2-5).

*« Ce sont les hommes qui, en même temps qu'ils développent leur production et leur communication matérielles, transforment, avec cette réalité qui leur est propre, et leur pensée et les produits de celle-ci. Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience. Dans la première conception, on part de la conscience comme individu vivant ; dans la seconde, qui correspond à la vie réelle, on part des individus eux-mêmes, réels et vivants, et on considère la conscience seulement comme leur conscience. »*

Marx dira à Proudhon, celui-ci a écrit un livre appelé « Philosophie de la misère » dans lequel il s'intéressait à la misère ouvrière et voulait une société plus égalitaire, qu'il faut changer l'infrastructure et non la superstructure dans un livre réponse qu'il appellera « Misère de la philosophie » (ô le batard !).

Pour en revenir a Marx, il débarqua de sa province et devint pote avec les hégéliens de gauche comme on l'a vu précédemment. Mais on a pas parlé de ce qui a changé sa vision des choses. Il devint un genre de journaliste et s'intéressa à ce qui se passait sur les terrains, les conditions de travail, la vie des ouvriers, etc. il comprit que tout ce qu'il pensait était inexacte, qu'il était loin de la réalité, et ça marquera une rupture chez lui.

Quand il commence a discuté avec des un peu plus réformateurs, ils commencent à lui parler de l'économie des socialistes français, et vu qu'il ne connaît pas, il va partir à Paris parler avec eux et découvre que eux aussi ce sont des idéalistes.

A Paris, il va rencontrer Engels qui est le fils d'un propriétaire d'usine de Manchester, opposé de Marx en tout point ; Marx c'était le bon élève qui a du mal à s'intégrer dans la société et Engels un fils à papa qui commence a travaillé comme industriel (il doit gérer une usine). Il va aller a Paris pour des raisons similaires, ils se rencontrent et découvrent qu'ils ont des idées proches et qu'ils peuvent s'aider. Engels a une observation sociologique précise et Marx une incroyable capacité a théoriser.

Engels est devenu le mécène de Marx (exilé en Angleterre car chassé de Paris en 1845) il a vendue plein d'articles au New York Times pour survivre, il était correspondant pour eux. Engels va le financer et il va faire même plus que ça puisqu'il va y avoir une vraie collaboration entre les deux hommes. Y a des textes co-signés et des textes que de Marx et on sait que dedans y a quand même beaucoup d'Engels aussi.

On a plein d'extraits qu'il ne nous a pas lu ais sur cette question et notamment en 1843 om il commence à rompre avec la pensée qu'on a dit avec qui il a rompue et va y avoir la critique de la philosophie politique d'Engel

En 1945 publia un livre appelé « Sainte Famille » où il critique les jeunes hégéliens, puis un autre « Idéologie Allemande » qui marquera la rupture et attaque ces mêmes jeunes hégéliens sur leur vision idéaliste. Plus tard il publiera le célèbre manifeste du parti communiste qui est totalement politique. Tous ce qui suivra ce sera une étude l'infrastructure, ce qu'on peut regretter c'est qu'il n'est pas publié de livre qui expose sa théorie. Mais heureusement Engels en écrira un qui reflète l'ensemble de leur pensée sur la théorie matérialiste de l'histoire.

*« Il y a eu un jour un brave homme pour s'imaginer que si les hommes se noyaient, c'est qu'il étaient possédés de l'idée de pesanteur. S'ils chassaient cette idée de leur tête, par exemple en la qualifiant de superstitieuse, de religieuse, ils seraient à l'abri du danger de noyade. Sa vie durant, il combattit cette illusion de la pesanteur, dont les conséquences fâcheuses lui étaient démontrées amplement par toutes les statistiques. Ce brave homme était le type du nouveau philosophe révolutionnaire allemand. »*

Citation courte, le manifeste est politique mais ce base sur ça

Point très important pour la suite du cours → rupture philosophique entre vision idéaliste et matérialiste de l'histoire. Phrase très courte cité de Marx qui est stylée.

A partir de ce moment-là il se met en tête d'écrire des brochures simples pour expliquer les réalités économiques aux ouvriers pour guider leur lutte. Faut lutter contre la vrai raison de leur condition c'est à dire infrastructure et non la superstructure sauf que comme il est très minutieux il part du principe qu'il va écrire 6 brochures : 1-Capital / 2-Travail / 3-Rente foncière / 4-L'état / 5-Commerce international / 6-Marché mondial

Comme c'est un psychopathe le capital fera 8 tomes et il aura mit 30 ans. Il a quand même fait une 1<sup>ère</sup> brochure où il fait un genre d'introduction et un plan et derrière n'a rien qui est venu. Il y a des jesaispasquoi qui disent que dans le Capital, il y a tout.

## I. De la théorie de la valeur aux prix.

### I.1. Théorie de la valeur travail.

On va passer vite sur tout ce qui est comme Ricardo.

Valeur d'usage ≠ Valeur d'échange

*« La marchandise est d'abord un objet extérieur, une chose qui par ses propriétés satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce. [...] L'utilité d'une chose fait de cette chose une valeur d'usage. Les valeurs d'usage ne se réalisent que dans l'usage ou la consommation. »*

*« La valeur d'échange apparaît d'abord comme le rapport quantitatif, comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'espèces différentes s'échangent l'une contre l'autre. »*

La valeur d'usage n'explique donc pas la valeur d'échange mais il faut qu'une marchandise ait une valeur d'usage pour en avoir une d'échange.



Si on peut échanger du froment contre du fer c'est qu'ils ont un point commun et si on est capable de mettre un taux d'échange entre les deux c'est qu'ils ont un troisième « objet » en commun. Il ajoute un argument disant que **les valeurs d'usage sont intrinsèquement incomparable**, on ne peut pas mettre de relation quantitative entre les deux et encore moins au niveau social. Ce qui leur est commun, c'est le travail humain.

*« Le quelque chose de commun qui se montre dans le rapport d'échange ou dans la valeur d'échange des marchandises est par conséquent leur valeur ; et une valeur d'usage, ou un article quelconque, n'a une valeur qu'autant que du travail humain est matérialisé en lui ».*

Marx va lui aussi distinguer travail direct & indirect, ce qu'il va prendre comme mesure **ce n'est pas la quantité de travail mais le temps de travail** qui est mesure homogène entre les différents types de travail.

*« Comment mesurer maintenant la grandeur de sa valeur ? Par le quantum de la substance créatrice de valeur contenue en lui, du travail. [...] Nous connaissons maintenant la substance de la valeur, c'est le travail. Nous connaissons la mesure de sa qualité : c'est la durée du travail. »*

Il va apporter une **distinction nouvelle qui sera essentielle, celle entre travail abstrait & concret** ; de la même manière qu'il y a une valeur d'usage et une d'échange. Le travail concret c'est ce qu'on fait réellement et un peu comme on peut pas comparé l'usage de 2 produit différents, on peut pas comparé labourage et filage, **ils n'ont rien n'en commun si ce n'est la dépense d'énergie humaine**.

Explication du cours :

Cette différence est non pas une différence de type de travail mais de manière de le considérer. Tout travail a sa part concrète et sa part abstraite. Le travail concret est le travail en ce qu'il est particulier et caractérisé par les conditions de la production à laquelle il est affecté. C'est un travail qualitatif qui définit le type de réalisations matérielles qu'il façonne. Chaque production de marchandises différentes nécessite des travaux concrets différents, et même chacune nécessite différents types de travaux concrets. Le travail concret fabrique des valeurs d'usage. Le travail abstrait est quant à lui unique, c'est justement l'unité de mesure de la valeur, à savoir la dépense d'énergie humaine. Celle-ci est ainsi de la même nature quelle que soit la forme du travail concret. Le travail concret produit des valeurs d'échange.

*« Mais déjà le produit du travail s'est métamorphosé à notre insu. Si nous faisons abstraction de sa valeur d'usage, tous les éléments matériels et formels qui lui donnaient cette valeur disparaissent à la fois. [...] Avec les caractères utiles particuliers des produits du travail disparaissent en même temps, et le caractère utile des travaux qui y sont contenus, et les formes diverses qui distinguent une espèce de travail d'une autre espèce. Il ne reste donc plus que le caractère commun de ces travaux ; ils sont tous ramenés au même travail humain, à une dépense de force humaine de travail sans égard à la forme particulière sous laquelle cette force a été dépensée. »*

Chaque travail concret produit une forme de bien concret qui a une utilité, valeur d'usage différente **Il y a un lien entre travail concret et valeur d'usage du bien, de ses caractéristiques.**  
**Le travail abstrait, lui, est lié à la valeur d'échange.**

Le point commun à tout ces travaux concrets différents c'est la quantité d'énergie travail abstrait dépensé. Explication un peu plus détaillé que Ricardo

Dans son vocabulaire valeur d'usage → usage, valeur d'échange → valeur

La monnaie permet de matérialiser la valeur d'échange de chaque marchandise ce qui donne un truc commun aux usages → une monnaie.

Ce n'est pas le temps de travail individuel qui va déterminer la valeur mais un temps de référence appelé **temps de travail social**, ce n'est pas parce que je suis lent à faire des chaussures qu'elles valent moins. Si on prenait ça à notre compte on dirait que c'est le temps de travail marginal.

Il faut faire une différence entre gain de productivité et valeur, si moi je trouve comment produire plus vite ça change pas le temps de travail social ; je vais juste faire plus de bénéfice. Maintenant si y a du progrès technique tel que tout le monde peut, à ce moment le temps de travail social diminue donc la valeur aussi.

On a des prix constants sur longue période sur pas mal de produits, mais si on regarde à qualité égale on a une diminution des prix. Une paire de chaussures aujourd'hui coûte peut-être aussi chère qu'au Moyen Âge (relativement) mais une paire de chaussures du Moyen Âge coûterait très peu cher à produire.

## I.2. Théorie de la plus-value.

Pour bien comprendre faisons un bilan comptable

Notations qu'on va utiliser :

Majuscules  $\rightarrow$  stock — Minuscule  $\rightarrow$  flux

$K, k$  Le capital (généralité)

$C, c$  Le capital constant (capital matériel, immobilisations)

$V, v$  capital variable (masse salariale, rémunération ?)

$$V + C = K$$

$$v + c = k$$

Valeur	Cout
$l_{direct} + l_{indirect}$	$v + c$

$$\pi = l_d + l_i - v - c$$

$$c = l_i \text{ (Le capital est la somme des travaux indirects)}$$

$$\pi = l_d - v \text{ Si } \pi > 0 \text{ alors } l_d > v$$

$$l_d = v + s \text{ (Plus-value)}$$

Il n'y a **pas de valeur ajoutée de par le capital matériel**. La plus-value c'est une **partie de la valeur produite, par le travailleur**, qui rémunère le capitaliste.

Est-ce une rente ou rémunération de l'entrepreneuriat ?

Implicitement ce truc ça existait chez Ricardo, s'en est la conclusion logique, il ne pouvait y avoir de profits que si :  $l_d > v \leftrightarrow L_d > V$

$v = wL \rightarrow$  Prix de l'input travail, c'est le taux de salaire de subsistance multiplié par le nombre de travailleur. On les rémunère juste assez pour qu'ils restent en vie.

*Il appelle capital tout ce qui est facteur de production.*

Il ne faut pas confondre la valeur travail qui définit la valeur des biens et la valeur de production du travail qui lui est inférieur.

Et la tu te dis « Whaaaaat ?! », don't panik ce n'est pas compliqué en vrai ^\_^ !

Valeur travail ( $l_d$ ) → la valeur (non le prix/coût) d'une heure de travail.

Valeur de production du travail ( $v$ ) → le coût du maintien en vie d'un travailleur en gros. Je dis au hasard, si il faut 2kg de blé par semaine qu'il faut pour le maintenir en vie alors  $v$  aura la valeur de 2 kg de blé.

Nécessairement pour avoir du profit, il faut que la production de l'ouvrier vaille plus que la production nécessaire pour le maintenir en vie. On ne peut pas faire de profit sur du capital physique (somme de travail indirect) puisque par définition c'est du travail passé, le profit à donc déjà été prit dessus.

Pourquoi on fait ça ? Le fait est que dans le schéma de production on ne va plus considérer une quantité de travail elle-même mais un facteur de production, une marchandise. Pour que ça fonctionne le travail doit être réduit en marchandise donc (2kg de blé dans mon exemple). Du coup la valeur travail du travail n'est pas la valeur produite par ce travail mais la valeur qui sert à faire « survivre ce travail ». C'est la réinterprétation du salaire de subsistance.

$$s = l_d - v \quad (s \rightarrow \text{plus-value} \quad \sigma = \frac{s}{v} \rightarrow \text{taux de plus-value})$$

$$\begin{aligned} & \text{(Rappels pour la suite : } s = l_d - v \quad v = l_d w \leftrightarrow \frac{1}{v} = \frac{1}{l_d w} \\ r = \frac{s}{K} &= \frac{l_d - v}{C + v} = \frac{l_d - w l_d}{C + w l_d} = \frac{l_d(1 - w)}{l_d \left( \frac{C}{l_d} + w \right)} \leftrightarrow r = \frac{1 - w}{\frac{C}{l_d} + w} \end{aligned}$$

On retrouve la même formule que Ricardo mais avec une notation différente.

$$\leftrightarrow r = \frac{w \left( \frac{1}{w} - 1 \right)}{w \left( \frac{C}{l_d w} + 1 \right)} = \frac{\frac{1}{w} - 1}{\frac{C}{v} + 1} = \frac{\frac{1}{w} - 1}{q + 1}$$

Soit  $q = \frac{C}{v}$  la composition organique du capital.

Si on veut écrire le taux de profit en fonction du taux de plus-value  $\sigma$ :

$$\text{Rappels : } v = w l_d \text{ \& } s = l_d - v \leftrightarrow s = l_d - w l_d \leftrightarrow s = l_d(1 - w)$$

On doit transformer le  $\frac{1}{w} - 1$

$$\leftrightarrow \frac{1 - w}{w} = \frac{l_d(1 - w)}{l_d w} = \frac{s}{v}$$

Manière finale de l'écrire dans les notations de Marx :

$$r = \frac{\sigma}{1 + q}$$

Plus le taux de plus-value est élevé, plus le taux de profit est élevé ; logique.

Plus la composition organique du capital est élevé (c'est à dire  $v$  faible, ou  $c$  élevé) plus le taux de profit est faible.

Rappelez-vous, Smith disait que le taux de profit diminue au cours du temps car il y a de moins en moins d'investissements rentables. Ricardo l'expliquait par le foncier.

Marx dit en somme que c'est à cause de l'accumulation du capital que le taux de profit baisse.

*C'est « marrant » parce que c'est proche du modèle de Solow dans le sens où c'est aussi parce qu'on accumule du capital que le taux de profit diminue mais à cause des rendements marginaux chez Solow.*

### 1.3. Quatre problème de transformation.

Là où il se différencie ce n'est pas dans l'analyse mais l'interprétation, d'après Marx pour que l'économie capitaliste marche il faut une rémunération des capitalistes sinon elle n'existerait pas, donc la seule manière que ça marche c'est que le **travail soit rémunéré moins que ce qu'il produit comme valeur.**

Ce qui compte aux yeux du capitaliste c'est non pas la plus-value absolue, ni la relative mais **le taux de profit  $r$** . Imaginons que le taux de plus-value ( $s/v$ ) vu ce qu'on a vu précédemment est partout pareil ( $v$  est toujours le même peu importe le secteur),  $\sigma (= s/v)$  **devrait être le même pour tous les secteurs** et la valeur de la subsistance  $s (= l_d - v)$  aussi.

On peut avoir le même taux de plus-value mais théoriquement on ne peut pas avoir le même taux de profit pour tous les secteurs, par ce que **même si le taux de plus-value est le même, la composition organique du capital est différente en fonction des secteurs et par conséquent  $r$  aussi.**

Le souci c'est que le principe de base de la concurrence entre les producteurs c'est que ça amène à l'égalisation des taux de profits. Parce que si un secteur a un taux de profit plus élevé, tout le monde va y aller, donc non ce n'est pas possible **& là on a un big contradiction !**

C'est Marx qui a souligné ce problème, et il va le résoudre :

La valeur travail c'est le principe de fonctionnement et le principe de la création de la plus-value, mais **pas celui de la réalisation** (distribution) et ça c'est la théorie du marché qui l'explique.

Il explique que la valeur travail tel que représenté par Ricardo est la théorie qui permet d'expliquer la **création de cette plus-value mais derrière elle est distribué en fonction des lois du marché/concurrence**  
**Comment on transforme la valeur travail en prix ?**

On va prendre un exemple :

$p =$  valeur travail (Contradiction) égalisation de taux de profit

A partir du moment où la composition organique est différente selon les biens, on a une contradiction entre  $p = l$  et égalisation des taux de profit

Supposons qu'on a 5 secteurs :

Secteur	$C$	$v$	$c$	$s (\sigma = 1)$	Valeur	Profit $\pi, r = 22\%$	Prix
1	80	20	50	20	90	22	92
2	70	30	51	30	111	22	103
3	60	40	51	40	131	22	113
4	85	15	49	15	70	22	77
5	95	5	10	5	20	22	37
Total	390	110	202	110	422	110	422

Est-ce qu'il est possible que le profit? Si effectivement les prix étaient égaux à la valeur on verrait rapidement qu'en investissant le même capital ( $C + v = 100$ ) j'ai des bénéfices différents.

Que faire ? Comment il résout le problème de transformation ?

La valeur travail c'est bien ce qui crée la plus-value mais c'est le marché qui la distribue donc  $p \neq l$   
On a bien 110 de plus-value créé, on a donc bien une valeur total de 422 mais derrière elle est répartit par le marché. Comment ?

En égalisant les taux de profit.

Stock de capital total investit  $\rightarrow 390+110=500$

$$r = \frac{\text{Plus value total}}{\text{Stock}} = \frac{110}{500} = 22\%$$

Cette quantité totale de plus-value n'est pas distribuée comme ça mais avec le même taux de profit

$$p = c + v + r(C + v)$$

$$r = \sum \frac{s}{C + v}$$

La théorie de la valeur travail permet par l'équation du dessus de **définir le taux de profit** et une fois qu'on la, le prix qui intervient sur le marché c'est les couts directs de production.

Sous-jacent : Idée de la gravitation a la Smith c'est à dire que les prix qu'on trouve **ce sont des prix de référence (prix naturel), et les prix effectifs gravitent autour en fonction de l'offre et de la demande.**

L'offre & la demande **vont faire varier les prix donc les investissements** de tel manière qu'à l'équilibre on ait ça (équations plus haut) parce qu'on a tous les phénomènes de gravitation par rapport à une production de valeur définit par la valeur travail. Sa manière de présenter la résolution de ce problème c'est de dire qu'on a 2 éléments différents.

La Création (production) & la distribution (marché).

Smith s'est trompé par ce qu'il a mélangé les deux, tandis que Ricardo ce n'est intéressé qu'à la création de valeur et pas à sa distribution, il lui manquait l'élément final de prix.

**Qu'est ce qui lie ces 2 mondes ?** Ce sera la principale critique à cette théorie d'ailleurs.

La plus-value totale créée est égal à la somme total des profits créé. La somme total de valeur est égal à la somme total des prix.

Là on a 2 bouclage macro  $\sum s = \sum r$  &  $\sum l_d = \sum p$

Finalement la somme total des valeurs c'est la valeur des flux d'input plus la somme des plus-values, et la somme total des prix c'est la somme des prix de l'input plus la somme des profits

$$\text{Valeurtot} = \text{Valeurfluxinp} + PV$$

$$P_{tot} = P_{fluxinput} + \pi_{tot}$$

A gauche 1<sup>er</sup> bouclage prix termes de l'échange = valeur termes de l'échange

2<sup>ème</sup> bouclage PV= somme des profits

Donc pour que ça marche il faut que  $val_{fluxinput} = P_{fluxinput}$

Hors tout repose sur le fait qu'ils ne sont pas égaux, incohérence.

Certains disent qu'il faut choisir un seul bouclage macro' et pas l'autre, et si on en choisit un seul, lequel et pourquoi

Intuitivement ça vient d'où ? De quand on a calculé le prix

On l'a écrit en fonction de (prix) la valeur, alors qui devrait être égal au prix

$$p = p_c + w_s + r(p_c + p_{subsistance})$$

Parce que ce qui intéresse le capitaliste c'est le profit  $\pi$  non pas par la valeur de son capital donc mais son prix. Il était conscient du problème dans le sens où le vrai prix qu'il faut prendre en compte c'est l'équation avec des prix mais il en parle d'ailleurs avant quand il parle de ce qu'on va voir

## II. Croissance et crises.

### II.1. Croissance possible.

Beaucoup de calcul et surtout beaucoup de réponse à l'intention des socialistes.

Il répond à des idées très en vogue chez les socialistes du milieu du 20<sup>ème</sup> qui disaient que la croissance était impossible par elle-même car idée de l'impossibilité de la réalisation du profit.

C'est à dire vous produisez de la valeur

Idee des socialistes :

$V = v + s$  Avec un  $v$  qui est faible.

En gros les capitalistes épargnent ou ne consomment pas, hors pour réaliser cette valeur la il faut vendre toute la production hors les travailleurs sont trop pauvre pour l'acheté et les capitalistes épargnent.

Marx dit non y a pas de problème de ce côté-là, il suffit que les capitalistes consomment l'intégralité de leur plus-value ; **quand ils épargnent ils consomment des biens de production.**

Pour montrer ca il fait un petit modèle avec 2 secteur ; un qui produit des biens de conso' et un de production :

$$(1) \text{ Consommation } c_1 + v_1 + s_1 = v_1 + v_2 + s_{c1} + s_{c2}$$

$$(2) \text{ Production: } c_2 + v_2 + s_2 = c_1 + c_2 + s_{K1} + s_{K2}$$

Séparons ce qu'ils consomment et ce qu'ils épargnent (de leur plus-value) pour acheter du capital :

$$S_1 = S_{c1} + s_{K1}$$

$$S_2 = S_{c2} + s_{K2}$$

En fait ces 2 équations s'en est qu'une seule, on fait des simplifications, on considère que les travailleurs consomme tout par exemple :

On remplace dans les deux équations au-dessus :

$$\begin{cases} c_1 + v_1 + S_{c1} + s_{K1} = v_1 + v_2 + s_{c1} + s_{c2} \\ c_2 + v_2 + S_{c2} + s_{K2} = c_1 + c_2 + s_{K1} + s_{K2} \end{cases}$$

$$\leftrightarrow \begin{cases} c_1 + s_{K1} = v_2 + s_{c2} \\ v_2 + s_{c2} = c_1 + s_{K1} \end{cases}$$

Pour qu'il y ait égalité dans les 2 secteurs je m'aperçois qu'il y a qu'une condition :

Elle dit quoi ? Elle dit que  $v_2$  et  $S_{c2}$  c'est l'ensemble de la demande de bien de consommation de la part du secteur de production (secteur 2) ; la demande de bien de conso' de la part de l'ensemble du secteur de production doit être égale à l'ensemble de la demande de biens de production du secteur de consommation.

Le profit est réalisé si les 2 demandes sont égales, si ils s'échangent tout.

On a une seule coordination des taux de croissance entre les secteurs.

Pour qu'il y est croissance, il faut une hypertrophie du secteur des biens de production, il va plus loin que Say en expliquant comment ça se réalise, quel est le mécanisme.

Les socialistes disaient on produit de plus en plus de biens mais personne n'a les moyens d'acheter donc pas de croissance et Marx dit que ça dépend de comment on répartit la production.

Nous avec le recul, on sait qu'une explosion de  $v$  (30 glorieuses) donc de la consommation et par conséquent de la croissance. Marx avait utilisé des données données par Engels où la masse salariale est totalement fixe, donc la croissance ne pouvait se faire que par les biens de production.

La question qui se pose derrière : Pourquoi individuellement chaque **producteur a intérêt à augmenter le taux de capitalisation de sa production** ?

Production qui nécessite  $p = c_i + v_i(1 + \sigma)$   $\sigma = v/s$

Faisons le raisonnement avec la théorie de la valeur, qu'est-ce qui se passe si on a ça ?

$c_f + v_f$  tel que  $c_f + v_f < c_i + v_i$  ( $i \rightarrow$  initial,  $f \rightarrow$  final)

C'est à dire que j'arrive à réduire mes couts de production :

$c_f > c_i$   $v_f > v_i$

Les couts de production sont plus faibles qu'avant, manière raisonnable de voir un gain de productivité

Imaginons qu'il existe cette nouvelle technique est ce j'ai intérêt à l'appliquer si je suis le seul à l'avoir ?

Evidemment oui.

$s_i = \sigma v_i$

$s_f = s_i + (c_i + v_i - (c_f + v_f))$

Je vais être le seul au début puis on va me copier et après un certains délais, le nouveau prix sera :

$c_f + v_f(1 + \sigma)$

$s_f^{LT} = \sigma v_f < s_i$

Quel que soit ce que font les autres, la stratégie dominante c'est de passer à la méthode plus productive dans le cadre d'un dilemme du prisonnier. Sauf que le résultat si tout le monde acquiert cette technologie c'est que le profit de tout le monde baisse.

Rappel :

$$r = \frac{\sigma}{1 + q}$$

Le passage de  $i$  à  $f$  qui modélise le progrès technique qui a pour effet d'augmenter  $c$  et de diminuer  $v$ .

Conclusion :  $\frac{c}{v}$  augmente beaucoup hors  $\frac{c}{v} = q$  et comme on l'a vu quand la composition organique en capital augmente, le taux de profit baisse.

**C'est ce que lui appel la baisse tendanciel du taux de profit.**

Points intéressent :

-On retrouve le même résultat que Smith & Ricardo de baisse du taux de profit avec la croissance, ils l'ont pour des raisons différentes.

Smith : Hors modèle de manière intuitive  $\rightarrow$  On fait d'abord les investissements les plus rentables restent les moins rentables donc taux de profit diminue.

Ricardo : Il va principalement s'intéresser au numérateur qui est  $s/v$  donc taux de profit inversement proportionnel au salaire ; avec la croissance économique la population croit, donc hausse du prix de la subsistance donc baisse du salaire donc baisse du taux de profit.

Marx a la même formule certes, il n'est pas en désaccord avec Ricardo mais lui le point qui l'intéresse le plus (car plus les mêmes soucis que Ricardo, pas de pression sur le prix du blé car importer du continent) c'est le dénominateur qui est la composition organique du capital qui va l'intéresser.

*« Un même taux de plus-value, avec un même degré d'expropriation du travail, donne lieu à un taux de profit allant en décroissant, lorsque la valeur du capital constant et par conséquent la valeur du capital total vont en augmentant. [...] Cette importance croissante de la valeur du capital constant (...) entraîne une baisse progressive des prix : chaque produit contient une moindre quantité de travail que dans les stades antérieurs de la production.*



*A mesure que la production capitaliste se développe, le capital variable perd en importance relativement au capital constant et au capital total : un même nombre d'ouvriers met en œuvre, grâce au perfectionnement des méthodes de production, une quantité sans cesse croissante de moyens de travail, de matières premières et de matières auxiliaires, c'est à dire un capital constant de valeur de plus en plus grande. »*

Petite nuance : Il parle de baisse TENDANCIELLE dans le sens où elle peut être potentiellement contrecarre.

Forces qui vont dans le sens inverse :

-1<sup>ère</sup> cause de l'augmentation de  $\sigma$  : Niveau d'exploitation plus fort. Pendant les années 1840' il y a simplement eu une augmentation de la journée de travail (12h→14h).

Les 1<sup>ères</sup> heures il va produire une valeur équivalente à son salaire, tout le reste du temps il produit la plus-value ; si on étend la journée de travail et que son salaire ne bouge pas, la plus-value augmente. En plus les enfants travaillants à l'usine c'est passé de 12→8 ans. Si on considère que le niveau de subsistance est celui au niveau de la famille ; quand on fait travailler l'enfant qui travaillait pas on réduit les salaires de tout le monde pour qu'à eux 2 ils gagnent autant qu'avant. Marx a des données précises par Engels et par une forme d'inspection du travail. Mais ça ne marche qu'un temps et encore moins après la révolution de 1848 où y a une pression des syndicats qui font baisser la journée de travail et limitent l'âge.

-2<sup>ème</sup> cause, venant Ricardo : Imaginons que les gains de productivité viennent de l'agriculture donc les prix des biens agricoles diminuent, donc  $v$  diminue.

Ça se place bien dans sa théorie, la lutte des classes ont la retrouve dans  $s$  &  $v$  et le mécanisme de baisse tendancielle du taux de profit ne fait pas forcément baisser le taux de profit mais peut le maintenir et rendre plus intense la lutte des classes

3<sup>ème</sup> point : On a un problème de capital constant en volume contre capital constant en valeur. C'est à dire qu'on va produire avec moins de travail et plus de capital constant, oui mais on a plus de capital en volume oui mais les machines couteront moins chères grâce aux gains de productivité. Résultat final : Pas très clair.

## II.2. Les crises.

Les crises peuvent être provoquées par différents problèmes initiaux.

Armée de réserve industrielle → chômeurs.

Les ouvriers veulent des salaires plus élevés et inversement pour les patrons, et il dépendra donc des rapports de force c'est à dire du chômage.

Si  $w$  baisse →  $v$  baisse,  $s$  augmente →  $\sigma$  augmente →  $r$  augmente → accumulation du capital  $K$  augmente → demande de travail augmente → baisse chômage → pouvoir de négociation augmente →  $w$  augmente →  $v$  augmente,  $s$  baisse →  $r$  baisse → Conclusion arrêt de l'investissement → crise → chômage → etc.

On a des périodes de croissance & crise. La croissance n'est donc pas linéaire mais cycliques

Supposons qu'il y ait un problème initial, la loi de Say nous dit qu'elle va se généraliser. La production pour un secteur correspond à la demande des autres secteurs. Si un secteur a un problème, il réduit sa demande pour les autres secteurs qui eux aussi vont avoir un problème. L'interconnexion des secteurs → généralisation de la crise.

Le problème dans la loi de Say c'est que l'argent disparaît, dès que j'ai un revenu je le consomme. Qu'est ce qui fait que je vais avoir un problème de demande ? C'est que l'argent peut être thésaurisé sous forme d'argent d'après Marx.

Say disait → Je produis une marchandise, mon but c'est de l'échanger contre une autre via la monnaie  
 $M \rightarrow A \rightarrow M'$

Valeur d'usage différente mais même valeur d'échange. Ici l'intérêt d'échanger c'est d'échanger une valeur d'usage contre une autre via la valeur d'échange, pour laquelle on a plus d'utilité (raison pour laquelle un boucher vendra de la viande pour acheter du lait, par exemple).

Sauf que d'après Marx ce n'est pas ça le capitalisme, au fond dans l'industrie c'est fini ce qu'a dit Smith marchait pour les petits producteurs. On renverse tout  $A \rightarrow M \rightarrow A'$   
Intérêt d'échanger si  $A' > A$

Quel cycle motive les décisions d'échange ? Le 2<sup>ème</sup>, c'est que l'argent n'est plus simplement un voile qui permet les échanges comme dans l'idée de Smith. L'argent c'est le but effectif de la production. L'argent c'est la forme universelle du capital.

Qu'est ce qui se passe si on s'intéresse qu'au 2<sup>ème</sup> cycle ? La loi de Say est renversée.  
Si j'ai le moindre doute sur l'avenir je suspends le cycle de production et garde mon argent.

La loi de Say disait que les crises générales sont impossibles mais Marx affirme le contraire, mais que pour ça il faut une raison initial.

*« Cet enfantillage est digne d'un Say, mais non de Ricardo. D'abord, nul capitaliste ne produit pour consommer son produit. Auparavant, on oubliait que le produit est une marchandise. A présent, on oublie même la division sociale du travail. Incontestablement, dans les sociétés où les hommes produisent pour eux-mêmes, il n'y a pas de crise, mais il n'y a pas non plus de production capitaliste.*

*Les deux mouvements se décomposent dans les deux mêmes phases opposées, M-A, vente et A-M, achat. (...) Ce qui distingue cependant tout d'abord les mouvements M-A-M et A-M-A, c'est l'ordre inverse des mêmes phases opposées. La circulation simple commence par la vente et finit par l'achat ; la circulation de l'argent comme capital commence par l'achat et finit par la vente. Là, c'est la marchandise qui forme le point de départ et le point de retour ; ici, c'est l'argent. Dans la première forme, c'est l'argent qui sert d'intermédiaire ; dans la seconde, c'est la marchandise. [...]*

*La forme immédiate de la circulation des marchandises est M-A-M, transformation de la marchandise en argent et re-transformation de l'argent en marchandise, vendre pour acheter. [...] Dans la circulation M-A-M, l'argent est enfin converti en marchandise qui sert de valeur d'usage ; il est donc définitivement dépensé. [...] Le cercle M-A-M a pour point initial une marchandise et pour point final une autre marchandise qui ne circule plus et tombe dans la consommation. La satisfaction d'un besoin, une valeur d'usage, tel est donc son but définitif. [...] Tout argent qui dans son mouvement décrit ce dernier cercle se transforme en capital, devient capital et est déjà par destination capital. [...]*

*Dans la forme (...) A-M-A, l'acheteur donne son argent pour le reprendre comme vendeur. Par l'achat de la marchandise, il jette dans la circulation de l'argent, qu'il en retire ensuite par la vente de la même marchandise. S'il le laisse partir, c'est seulement avec l'arrière-pensée perfide de le rattraper. Cet argent est donc simplement avancé. [...]*

*Il va sans dire que la circulation A-M-A serait un procédé bizarre, si l'on voulait par un semblable détour échanger des sommes d'argent équivalentes, 100 £, par exemple, contre 100 £. Mieux vaudrait encore la méthode du thésauriseur qui garde solidement ses 100 £ au lieu de les exposer aux risques de la circulation. [...] Le mouvement A-M-A ne tire sa raison d'être d'aucune différence qualitative de ses extrêmes, car ils sont argent tous les deux, mais seulement de leur différence quantitative.*

*[...] Le coton acheté 100 £ est revendu 110 £. La forme complète de ce mouvement est donc A-M-A', où  $A'=A+\Delta A$ , c'est à dire égale à la somme primitivement avancée plus un excédent. Cet excédent ou surcroît, je l'appelle plus-value. [...]*

*Le capital est argent, le capital est marchandise, mais en fait, la valeur se présente ici comme une substance automatique, douée d'une vie propre, qui, tout en échangeant ses formes sans cesse, change aussi de grandeur, et, spontanément, en tant que valeur-mère, produit une pousse nouvelle, la plus-value, et finalement s'accroît par sa propre vertu. [...] A-M-A' est donc réellement la formule générale du capital, tel qu'il se montre dans la circulation.*

*Dans la vente, le premier objectif du capitaliste est de transformer sa marchandise, ou plutôt son capital marchand en capital monétaire et de réaliser ainsi son profit. La consommation – le revenu – n'est pas du tout le critère de cette opération, alors qu'elle l'est indubitablement pour celui qui vend des marchandises*

*uniquement pour les transformer en subsistance. Mais ce n'est pas le cas de la production capitaliste, où le revenu apparaît comme un résultat, non comme un but déterminant. Chacun y vend d'abord pour vendre, c'est à dire pour transformer la marchandise en argent. »*

A-M-A

Le temps d'échange peut paraître court mais le temps de production peut être très long, importé le coton, le filer, etc. Beaucoup de choses se passent entre deux. Si y a un problème initial sur la route de la création de valeur alors le processus de production n'a pas créé de pouvoir d'achat nouveau. Si les perspectives sont sombres quand on arrive à A' l'entrepreneur peut choisir de ne pas repartir donc baisse demande donc fait tomber les autres secteurs.

*« Le processus de production n'est pas l'affaire d'un jour, il s'étend au contraire sur de longues périodes avant que le capital fasse retour à lui-même. Mais comme l'époque de ce retour coïncide avec la celle où les prix de marché et les prix de revient s'équilibrent ; comme, d'autre part, des changements et des bouleversements interviennent sur le marché, dans la productivité du travail, et, partant, dans la valeur réelle des marchandises, il est clair qu'entre le point de départ – l'investissement du capital – et le moment du retour de grandes catastrophes surviennent, des éléments de crises s'accumulent et se développent fatalement, ce qu'en aucune manière on ne peut supprimer par cette piètre affirmation que les produits s'échangent contre des produits. »*

Qu'est ce qui peut créer ce fait générateur ? Marx détaille la transmission du fait générateur et ne s'attarde pas sur les exemples, il donne malgré tout quelques idées de faits généraux :  
Un évènement naturel comme mauvaise récolte.

Ricardo dirait : Mauvaise récolte → hausse du prix → hausse salaire → baisse du taux de profit.

(Les récoltes ce n'est pas seulement la subsistance mais aussi le capital constant.)

Marx → Les récoltes c'est la matière 1<sup>ère</sup> (coton) et donc une mauvaise récolte augmente le prix des matières 1<sup>ère</sup> → ca augmente  $c$  → quantité  $c$  baisse → quantité de travail demandée aussi (si j'ai moins de coton, j'ai besoin de moins de monde pour le filé) → production baisse.

*« Il faut dépenser plus pour les matières premières et il reste moins pour le travail dont on ne peut absorber la même quantité qu'auparavant. D'abord, la pénurie de matières premières rend cela matériellement impossible. Ensuite, une plus grande partie de la valeur du produit doit être convertie en matières premières, donc une partie moindre en capital variable. La reproduction ne peut pas être reprise sur la même échelle. Une partie du capital fixe stagne, des ouvriers sont jetés sur le pavé. Le taux du profit baisse parce que la valeur du capital constant a augmenté par rapport au capital variable dont on fait un moindre emploi. »*

**Augmentation du cout des entrants sans une hausse de la productivité donc j'ai une baisse de mes marges**

On avait dit que la croissance était possible si on a une coordination entre les différents secteurs.

Qu'est ce qui fait qu'on reste sur cette condition de coordination entre les secteurs ?

C'est la concurrence qui la coordonne parce que tout secteur qui ne produit pas assez à un taux de profit plus élevé donc les gens vont investir dedans et inversement.

On retrouve un peu l'idée que c'est **la force de la concurrence qui permet la coordination entre secteurs.**

La concurrence discipline ces décisions qui seraient a priori disproportionné

On est jamais à l'équilibre, on est toujours en train de revenir vers lui ce qui veut dire qu'en permanence on a tendance à s'en écarté et c'est ces jeux la qui peuvent être générateur.

L'idée c'est de dire qu'on a de la croissance mais elle est désordonnée et la force de la concurrence ramène vers la force de la coordination

### III. Commerce international : Capitalisme contre féodalisme.

---

Pas grand-chose à part un texte qu'on a en support de cours.

Idee générale : Accord avec la théorie de Ricardo mais quelques petits ajouts.

Grâce à commerce internationale on n'a pas forcément de gain de productivité mais on peut consommer plus (avantages comparatifs, etc.) ce que note Ricardo d'abord c'est que tout le monde y gagne.

Mais vraiment ? Dans le cas précis de la loi de l'ouverture tout le monde y gagne pas, les propriétaires terriens sont floués et les ouvriers sont neutres parce que payer au salaire de subsistance.

Les plus gros pourvoyeurs d'emploi c'est les industriels donc vaut mieux que ça soit eux qui aillent mieux. On va donc avoir ouvriers+industriels versus propriétaires.

L'association internationale des travailleurs doit choisir son camp, dans un discours Marx va réexpliquer la théorie de Ricardo et nuancer quelques trucs genre que le salaire n'est pas égal au prix de subsistance mais à peu près. Pourquoi ça change les choses ? Ça peut être un peu plus et si c'est le cas...

$$w = P_{sub} + S_{AS}$$

Les ouvriers ont intérêt à ce que la subsistance soit chère, il imagine ce petit surplus sur le salaire comme une **proportion** en plus.

Si le blé vaut chère et qu'on est payé en blé, si on en préserve un peu pour du pouvoir d'achat on en aura pas mal. Si blé pas chère il pourra rien acheter avec son surplus.

Mais en internationalisant le marché on met en concurrence les travailleurs et donc on baisse le pouvoir de négociation. Donc il dit qu'ils sont un peu perdant mais presque neutre surtout par rapport aux vrais gagnant que ceux sont les industriels et les perdants que sont les propriétaires foncier.

La fin du texte est plus politique/historique :

A CT les ouvriers perdent mais peu ; mais le but historique de la classe ouvrière c'est de lutter au sein de la société capitaliste pour la rendre communiste hors pour pouvoir mettre en place la lutte des classes de la société capitaliste il faut que les capitalistes aient prit le pouvoir → détruit l'ancien régime et exproprie l'ancienne classe dominante.

Texte :

« Messieurs,

*L'abolition des lois céréales 2 en Angleterre est le plus grand triomphe que le librechange ait remporté au XIX<sup>e</sup> siècle.*

*Dans tous les pays où les fabricants parlent de libre-échange, ils ont principalement en vue le libre-échange des grains et des matières premières en général. Frapper de droits protecteurs les grains étrangers, c'est infâme, c'est spéculer sur la famine des peuples.*

*Du pain à bon marché, des salaires relevés, cheap food, high wages, voilà le seul but pour lequel les free-traders, en Angleterre, ont dépensé des millions, et déjà leur enthousiasme s'est étendu à leurs frères du continent. En général, si l'on veut le libre-échange, c'est pour soulager la condition de la classe laborieuse.*

*Mais, chose étonnante ! le peuple, auquel on veut à toute force procurer du pain à bon marché, est très ingrat. Le pain à bon marché est aussi malfamé en Angleterre que le gouvernement à bon marché l'est en France. Le peuple voit dans les hommes de dévouement, dans un Bowring, un Bright et consorts, ses plus grands ennemis et les hypocrites les plus effrontés.*

*Tout le monde sait que la lutte entre les libéraux et les démocrates s'appelle, en Angleterre, la lutte entre les free-traders et les chartistes.*

*Voyons maintenant comment les free-traders anglais ont prouvé au peuple les bons sentiments qui les faisaient agir.*

*Voici ce qu'ils disaient aux ouvriers des fabriques :*

*Le droit prélevé sur les céréales est un impôt sur le salaire, cet impôt, vous le payez aux seigneurs territoriaux, à ces aristocrates du moyen âge; si votre position est misérable, c'est à cause de la cherté des vivres de première nécessité.*

*Les ouvriers demandaient à leur tour aux fabricants :*

*Comment se fait-il que, depuis les trente dernières années ou notre industrie a pris le plus grand développement, notre salaire ait baissé dans une proportion bien plus rapide que le prix des grains n'a haussé ?*

*L'impôt que nous payons aux propriétaires fonciers, comme vous le prétendez, fait sur l'ouvrier à peu près trois pence (six sous) par semaine. Et cependant le salaire du tisserand à la main est descendu de 28 sh. par semaine à 5 sh. (de 35 fr. à 7 fr. 25) depuis 1815 jusqu'à 1843; et le salaire du tisserand, dans l'atelier automatique, a été réduit de 20 sh. par semaine à 8 sh. (de 25 fr. à 10 fr.) depuis 1823 jusqu'à 1843.*

*Et pendant tout ce temps la part d'impôt que nous avons payée n'a jamais été au-delà de trois pence. Et puis ! En 1834, quand le pain était à très bon compte et que le commerce allait très bien, qu'est-ce que vous nous disiez ? Si vous êtes malheureux, c'est parce que vous faites trop d'enfants, et que votre mariage est plus fécond que votre industrie !*

*Voilà les propres paroles que vous nous disiez alors; et vous êtes allé faire les nouvelles lois des pauvres et construire les work-houses, ces bastilles des prolétaires.*

*C'est à quoi répliquaient les fabricants :*

*Vous avez raison, messieurs les ouvriers ce n'est pas seulement le prix du blé, mais 24 encore la concurrence entre les bras offerts, qui détermine le salaire.*

*Mais pensez bien à une chose : c'est que notre sol ne se compose que de rochers et de bancs de sable. Vous figurez- vous, par hasard, qu'on puisse faire venir du blé dans des pots à fleurs ? Ainsi, si, au lieu de prodiguer notre capital et notre travail sur un sol tout à fait stérile, nous abandonnions l'agriculture pour nous livrer exclusivement à l'industrie, toute l'Europe abandonnerait les manufactures, et l'Angleterre formerait une seule grande ville manufacturière, qui aurait pour campagne le reste de l'Europe.*

*Tout en parlant de la sorte à ses propres ouvriers, le fabricant est interpellé par le petit commerçant qui lui dit :*

*Mais si nous abolissons les lois céréales, nous ruinerons, il est vrai, notre agriculture, mais nous ne forcerons pas pour cela les autres pays de se fournir dans nos fabriques et d'abandonner les leurs. Qu'en résultera-t-il ! Je perdrai les pratiques que j'ai maintenant à la campagne, et le commerce intérieur perdra ses marchés.*

*Le fabricant, tournant le dos à l'ouvrier, répond à l'épicier :*

*Quant à ça, laissez-nous faire. Une fois que l'impôt sur le blé sera aboli, nous aurons de l'étranger du blé à meilleur marché. Puis nous abaisserons le salaire, »*

#### IV. L'absence de soutien politique interne au système.

On va faire court et comme dit dans l'introduction, Marx ne parle pas de l'intervention de l'état vu qu'il a pour but de détruire le système capitaliste, donc il ne se pose pas la question de la place de l'état dans l'économie.

Manque un cours ☹ !

## Chapitre V : Théorie néoclassique, révolution marginaliste.

---

### I. La théorie.

---

Il y a quelques petites variantes mais c'est très proche de nos cours de micro S1, S2 & S3. Le fond on le connaît. Pour la révolution marginaliste on a des dates et on a l'habitude du fixé à 1870-74 :

Principaux auteurs :

Carl Menger (Autriche – 1871)

William Jevons (UKK – 1871)

Léon Walras (Fr/Ss – 1874)

Marshall arrive bien après 189X

On a aussi des précurseurs, certains arrivés très tôt mais isolé intellectuellement.

Notamment e qu'on a appelé la bande des ingénieurs français :

Dupuit – 1844 (*Inventeur de la notion de surplus.*)

Cournot – 1832

Ingénieurs des ponts & chaussé qui vont s'intéresser à l'économie à cause de problèmes très pratiques, ils vont se baser sur les math mais auront très peu d'influence sur le milieu académique/intellectuel

C'est plus tard qu'on les redécouvre de la même manière que Walras n'a pas été le plus important à l'époque.

#### Pourquoi ça arrive dans 3 pays différents et à peu près à la même époque ?

Ce n'est évidemment pas à un hasard, mais une réaction à ce qu'a fait Marx qui en interprétant la théorie classique dans le cadre de la lutte des classes se l'est approprié.

Ca va poser problème d'une manière intellectuelle donc on va chercher un autre angle d'explication → on ne va plus du tout s'intéresser à la structure de production, encore moins à celle de distribution (au début) parce que finalement on n'aura pas forcément de différence entre épargnant, travailleurs, etc.

On sort de la structuration en classe et on **s'intéresse directement aux marchés** eux même, on quitte donc la problématique de la production car terrain miné par Marx et on s'intéresse plus aux questions d'échanges. Dans les travaux **l'accent est mis sur les problèmes de pure consommation.**

Début du problème : J'arrive sur le marché, quels sont les prix d'échanges ?

On a vu que dans les 3 théories de la valeur :

La valeur d'usage n'a rien à voir avec le prix ; et on arrive petit à petit au fait que le prix dépend de la quantité de travail puis on arrive à Marx où il commence à y avoir une idée de coût de production.

**Séparation entre utilité des biens & leur prix (coûts).**

Cette théorie réconcilie coût et utilité avec deux hypothèses relativement simple :

Certes l'utilité n'a aucune raison d'être égale au coût mais si on passe des valeurs moyennes aux valeurs marginales on va trouver des raisons pour lesquels :

$$u_m = C_m$$

Et si on rajoute avec ça 2 hypothèses simples :

$u_m$  Décroissante

$C_m$  Croissante

Ça veut dire que les 2 se croisent à un moment donné.

**La valeur d'échange marginale est égale à la valeur d'usage marginale.**

Leur grand apport c'est la **théorie du consommateur**, ils ont posé le problème du choix entre deux biens. Ils se posent la question de la décision de la consommation et ils arrivent tous à  $TMS = P_x/P_y$ . Le côté offre va être traité grave différemment selon les auteurs. Les 3 produisent la théorie du consommateur quasiment tel qu'on l'a aujourd'hui.

Walras pose le problème de l'équilibre général qui sera résolue par Arrow & Debreu (1945-1950).  
Que va faire Marshal ?

Il va reprendre un peu leurs travaux & faire quelques hypothèses supplémentaires pour avoir un modèle simple. Celui qu'on utilise aujourd'hui.

Il fait une hypothèse très forte, prendre **l'utilité marginale de la monnaie comme mesure de l'utilité marginale**. Je peux sortir mon interdépendance entre les marchés grâce à ça.

Gros défaut car **hypothèse énorme** → alors qu'à priori y a **pas de raison que l'utilité marginale de la monnaie soit là même pour différentes personnes** et en plus elle peut varier pour une même personne

L'apport de Marshal c'est de rentrer sur cette notion d'équilibre partielle.

## II. Croissance & crise.

Ce qui va nous intéresser c'est le début de cette période.

Ce qu'on garde aujourd'hui comme modèle de croissance c'est celui de Solow (1956), alors que la ce qui nous intéresse ça va être celui des néo classiques avant le bouleversement keynésien.

Même si on a l'impression du point de vue de la domination théorique qu'elle est restée, **elle a été modifiée à cause de celle de Keynes**. Avant Keynes il y a de la macro' mais rien d'unifié, surtout des théories sur la crise de 1907 mais pas d'unité théorique.

Y a des réflexions sur l'intérêt, l'évolution de la dette donc on va rapidement passer cette partie

On est entre 1870-1914 période particulière dans laquelle il y a **relativement peu de guerre**, une **très forte intégration des marchés au niveau mondiale** (un peu comme aujourd'hui). On n'a pas d'envolée de la croissance comme on en a eu au début du 19ème. On atteint un niveau un peu mure de développement. C'est pourquoi on se pose moins ces questions (croissance) ou celle de répartition de richesse car les salaires augmentent.

D'où le fait qu'on ne s'intéresse plus aux questions d'échange, ni aux questions de commerce internationale puisqu'il y a quasiment plus de barrières commerciales et sans que ça pose trop de débat. Le modèle Heckscher- Ohlin arrive plus tard (1933) déjà hors de la période qui nous intéresse. Plus tard en 1941 Samuelson le reprend. C'est du Ricardo dans le cadre néoclassiques.

En gros à partir d'un modèle néoclassique on retrouve les avantages comparatifs ; le fond de l'idée c'est qu'**en réalité on s'échange des facteurs via les biens**.

Paradoxe de Leontief :

Il regarde les tableaux entrée-sortie/import-export des Etats Unis.

Il dit que ça marche pas parce que les Etats Unis exporte du travail & importent du capital, mais a posteriori il y en a qui ont montré qu'il s'est gouré.

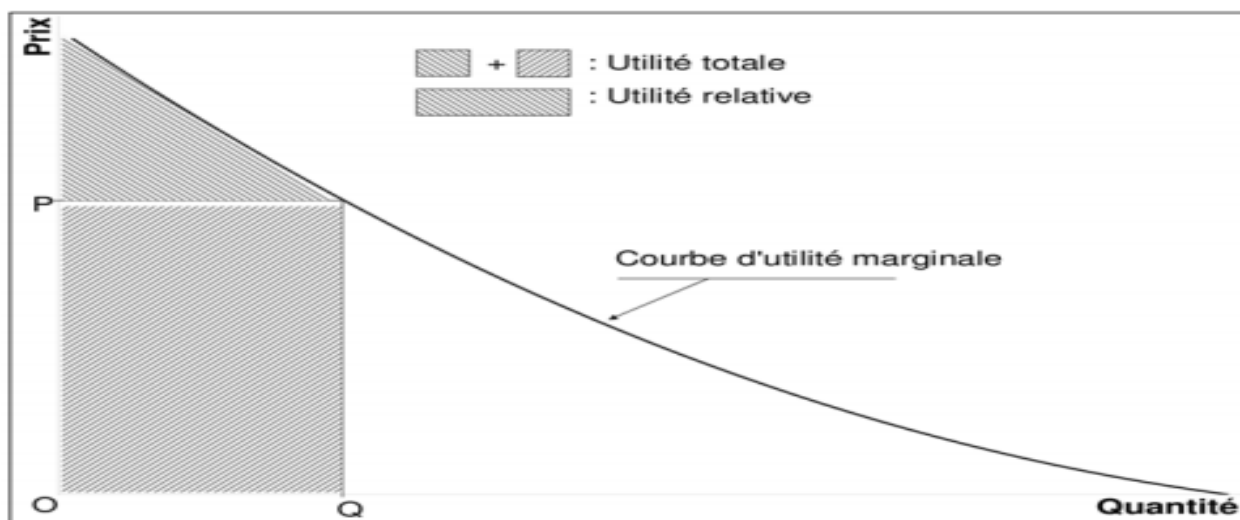
Mais ça ne marche pas complètement parce qu'on peut aussi échanger la même chose, vendre des Boeing en Europe et des airbus aux Etats Unis.

### III. Economie du bien-être.

Ce n'est pas tant l'intervention de l'Etat qui va nous intéresser, mais plutôt l'économie du bien-être, mesure de l'utilité collective. On revient à Marshall parce que toute l'idée de l'économie du bien-être c'est le surplus.

Ca sort de l'idée que  $\left(\frac{du}{dx} = u_m\right)$

En 1844 Dupuit se pose la même question, il est ingénieur des ponts & chaussées et cherche à savoir si ça vaut le coup de construire ou pas. Ça vaut le coup si le bien être que vont en retirer les gens est supérieur au coût.



## L'intérêt social des biens collectifs de Dupuit

Donc déjà en 1844 la manière de faire de Dupuit va être de raisonner en surplus.

**Mais peut-on vraiment additionner les dispositions marginales à payé ?**

Peut-être mais on ne peut pas additionner des utilités marginales sauf si leur utilité marginale de la monnaie est équivalente.

**Attention : Ce n'est pas parce qu'on est prêt à payer plus que ça nous apporte plus de bonheur !**

Qui va émettre cette critique ? Pareto & Edgeworth

Si on a au moins une personne qui préfère S1 et au moins une personne qui préfère S2, je peux ne pas dire laquelle est la bonne.

D'après Pareto l'optimum est atteint. « quand il est impossible de trouver un moyen de s'éloigner très peu de cette position, de telle sorte que l'ophélimité dont jouit chacun des membres augmente ou diminue. » Il s'agit d'une définition à la fois marginale (dans la théorie néoclassique) et locale. L'optimum obtenu est local mais peut coexister avec bien d'autres. Il est ainsi impossible de comparer l'Everest et la butte Montmartre, tous les deux sont des sommets locaux. Cette définition de l'optimum est très limitée parce que trop restrictive. Une infinité d'optima existent, et il n'y a pas plus de critère d'équité. Prendre ce critère comme motivation nécessaire au changement est une ode au statut quo car les améliorations paretiennes sont rares.



Et être optimale au sens de Pareto ne suffit pas à justifier une situation. En fait, il s'agit surtout d'un critère d'exclusion, d'un critère de non gâchis. Si une situation est Pareto efficace, peu de d'information en sont tirées. En revanche, si une ne l'est pas, alors il est possible d'améliorer sans coût le sort de tout le monde.

Quel a été la suite de la recherche sur la théorie du bien être ?

Il nous faut trouver sans utiliser la théorie de Marshall qui a fait une hypothèse trop ouf, un critère pour savoir si S1 mieux qu'S2 ou non.

Celui qui va l'introduire c'est Barome (1908)

Prenons l'hypothèse qu'on peut mettre en place un transfert monétaire des gagnants vers les perdants. Si il existe un système de transfert monétaire des gagnants vers les perdants qui malgré que les gagnants en S2 continuent à le préférer c'est à dire payer plutôt que aller en S1. Et que les S1 préfèrent aller en S2 si ils reçoivent le transfert. Alors S2 est préféré a S1

Enfinement on pourrait dire que c'est ce que dit Marshal, on regarde la DAP pour passer ou rester dans le monde S2 et on regard qui a les plus gain et qui a la plus grande perte sauf que Pareto a Barome disent qu'on ne peut pas comparer les utilités des 2, pour lui on est bloqué car les gains & pertes d'utilité de 2 personne sont incomparables.

Donc d'après Barome, si il existe ces fameux transferts (paiements compensatoires) comme on a dit au-dessus, on peut savoir quel situation est préférable.

S'il n'y en a pas c'est que S1 est mieux, s'il n'y en a pas pour S2 aussi on est encore bloqué.

Scitowsky dira que ça ne suffit pas, qu'il ne faut pas utiliser de paiement compensatoire mais des paiements équivalents.

Paiement équivalent → non plus des transferts à condition qu'on fasse S2. Mais des transferts des perdants aux gagnants pour qu'on reste dans S1. (Même chose mais dans l'autre sens en gros.)

Le problème c'est qu'on peut construire des mondes où il existe **des paiements compensatoires ET équivalents**, et là on ne peut rien dire.

Une autre tentative ça a été celle d'Arrow avec les fonctions de choix social.

## Chapitre VI : John Maynard Keynes.

---

Il commence à s'intéresser à l'économie via son application, il travaille au ministère des Indes donc fait face à des questions monétaires, commerciales entre la Grande Bretagne et ses colonies.

Il s'y intéressait d'autant plus qu'il a plus ou moins participé comme conseiller du trésor anglais sur les accords de Versailles (traité de paix) dont les dommages a payé (indemnités très élevées).

Keynes va très fortement s'opposer à l'accord de Versailles avec comme argument important que de toute façon l'Allemagne pourra pas payer et ça aura des conséquences économiques non seulement pour l'Allemagne mais l'Angleterre aussi avec plein de choses qui se sont avérées → **hyperinflation entre autres**.

Il va écrire beaucoup d'articles après ce traité, il va se poser beaucoup de questions sur le taux de change, pas seulement à cause des indemnités mais de la guerre en générale qui a déstabilisé le système. A ce moment les théories ne dépendaient pas de valeur monétaire, totalement réel.

Si on regarde un peu historiquement, tout le 19<sup>ème</sup> siècle à part quelques problèmes ponctuelles il n'y a pas eu d'inflation et grande stabilité monétaire (même si polémique sur étalon or/étalon argent)

Le magicien d'Oz c'est une allégorie entre le monde rural qui veut l'étalon argent et New York qui voulait étalon or (WTF).

La plupart des pays sortent très endettés de la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale, ça va changer des choses en terme fiscal comme **l'apparition de l'impôt sur le revenu** par exemple mais aussi du point de vue monétaire parce qu'il y a de tels problèmes de dettes & balances commerciales que les Banques Centrales des pays ont du mal à maintenir la parité de leur monnaie avec l'or.

Pour maintenir la parité il faut acheter/vendre de l'or à moins de faire des politiques monétaires restrictives. Au sortir de la guerre tous les pays étaient chauds pour remettre en place l'étalon or comme avant et tout, mais finalement ils l'ont pas tenu mais l'Angleterre la fait.

La 2<sup>ème</sup> série d'articles va être contre le détachement de l'étalon or et la dévaluation, avec derrière toutes les questions **d'influence sur l'économie réelle de ces politiques monétaires**, jusqu'à la guerre c'était de la pure stabilisation qui l'. On commence de fait à avoir un jeu de politique monétaire et un développement de théories monétaires qui l'accompagne, Keynes en fait partie mais y en a d'autres dont on a peu parlé, à l'intérieur de la théorie néoclassique se développe un certain nombre de théories monétaires

La crise de 29 fait que les derniers récalcitrants à l'abandon de l'étalon or lâchent l'affaire et de fait on met en place des politiques économiques monétaires, budgétaires (expansionnistes).

**Ces politiques keynésiennes sont mises en place avant que Keynes les modélise**, et le travail de Keynes ce n'est pas un travail d'analyse économique qui vise à formuler de nouvelles recommandations mais plutôt rationaliser celles mises en place et qui sont divergentes avec la théorie économique dominante de l'époque

Il disait les économistes incohérent car ils étaient d'accord avec les politiques mises en place qui sont elles même contraire à leur théorie sans pour autant qu'ils la lâchent (leur théorie) :

*« Le professeur Robbin se distingue à cet égard, il est presque le seul qui continue à soutenir une conception cohérente, ses recommandations pratiques appartenant au même système que sa théorie ». Ainsi, lorsqu'il présente sa « Théorie Générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie » en 1935, il ne cherche pas à présenter de nouvelles politiques. Pour lui, cette œuvre a pour « objectif principal [...] de traiter des questions théoriques très difficiles et seulement en second lieu des applications de cette théorie ».*

Pour Keynes il faut s'atteler à trouver une nouvelle théorie descriptive.

Les grandes modifications du principe keynésien →

-Il passe du micro' au macro'. Ce n'est pas qu'on s'intéressait qu'à des problèmes micro mais la méthode pour les problèmes macro' on essayait d'agrèger les choix individuels ce que Keynes refuse, il veut trouver **des relations entre des variables déjà agrégées.**

$Y = C + S$  mais on s'en fou de le démontrer, c'est évident.

Il va justifier un certain nombre de relation macro' par des exemples de comportement.

Et par la, faire deux affirmations « révolutionnaires » :

-La monnaie a un impact sur la réalité.

-L'ajustement ne se fait pas que part les prix.

## I. Présentation de la théorie.

### I.1. Demande de bien.

$$C = f(Y) \quad S = Y - C$$

Propension marginale à consommer  $0 < c < 1$

Propension marginale à épargner  $0 < s < 1$  ( $s = 1 - c$ )

Si on revient à la théorie classique ou néoclassique, il y a un point très important à régler →

Loi de Say

Un des objectifs de Keynes c'est de montrer que leur théorie c'est de la merde, un des trucs c'est de dire qu'elle dit qu'il y a pas de chômage, pas de crise alors que de fait si. Pourquoi ?

Le point essentiel de la théorie classique & néoclassique pour affirmer ça c'est la loi de Say, dire que tout ce qui est produit pourra être vendu parce que la production génère le pouvoir d'achat.

$$Y = C + S$$

Dans la loi de Say, l'épargne est sous forme de titre (action par exemple), épargne avec laquelle l'entreprise va acheter du capital. Dans el schéma classique  $C \rightarrow$  *bien de conso'*

$S \rightarrow$  *titres* → *biens de production (capital donc conso'*

L'enjeu ça va être d'expliquer pourquoi il y en a une partie qui est **épargné sous forme de monnaie, ce qui annulera la loi de Say.**

Pour les classiques ce n'est pas possible d'épargner sous forme de monnaie parce que la monnaie a un taux d'intérêt nominal  $i = 0$  et les titres  $i > 0$ . **Comment l'expliquer ?**

Il y a **une préférence pour la liquidité** & pourquoi on va demander de la monnaie ?

-Motif transaction

-Motif de précaution

-Motif de spéculation

*En gros si j'anticipe que les taux vont monter alors j'ai intérêt a gardé mon épargne sous forme de monnaie pour acheter des titres plus tard.*

Pour Keynes une crise est possible justement à cause du motif de spéculation.

Imagine j'achète une obligation a 2 ans et les taux remontent, si je vends a la moitié de l'année pour en racheter une autre a un fort taux c'est comme si j'avais gardé la mienne donc je suis perdant par rapport à celui qui aura attendu.

**Plus le taux d'intérêt est élevé moins y a de chance qu'il monte par exemple.**

Ma demande de monnaie est proportionnelle à mon anticipation de la variation du taux d'intérêt.

$$L(Y, r) = l_0 + l_1 Y + l_2 r^a$$

Théorie (néo)classique :

Si on regarde la théorie classique on a toujours un peu la même chose sur tous les marchés.

On a toujours plus ou moins une demande décroissante du prix qui affronte une offre croissante avec le prix ; qui s'ajustent et me donnent un prix. Pareil pour le marché du travail, le salaire s'ajuste.

Keynes va dire j'ai une capacité de travail & anticipation du profit et là je choisis.

**En gros une capacité rencontre une anticipation et ajustement par les quantités.**

Si on applique ce raisonnement la pour avoir le taux d'intérêt, dans la théorie (néo)classique :

On va avoir une offre de fonds prêtables, une demande de financement. Les deux vont dépendre du prix du financement (taux d'intérêt), et ça donne le taux d'intérêt. Dans ce cas-là le taux d'intérêt est une valeur réelle.

Que va dire Keynes et qu'est-ce que la formule précédente implique ?

Le taux d'intérêt ce n'est pas un prix défini sur le marché des titres par ajustement de l'offre & demande.

C'est une valeur qui n'est pas réel mais monétaire **défini sur le marché de la monnaie.**

Citation où il le dit assez clairement

Sur le marché de la monnaie j'ai une offre décidé de manière arbitraire par la Banque Centrale (en étalon or c'est la quantité d'or disponible). On avoir confrontation entre offre de monnaie et demande de monnaie. Et la seule possibilité étant donné que l'offre est fixe c'est que  $Y$  et  $r$  s'ajustent pour que demande = offre.

Le taux d'intérêt c'est un prix de renonciation à la liquidité défini sur le marché de la monnaie par l'égalisation de l'offre & demande de monnaie

## I.2. Incitation à l'investissement.

On en était arrivé à se poser la question de l'investissement, on avait dit :

$$I(r_-)$$

Intuitivement l'investissement dépend négativement du taux d'intérêt, mais dans quels proportions et comment ? On va étudier cette fonction

Ces dépenses d'investissement vont lui donner une série de flux ; comment savoir si il va investir ou pas ?

Si la valeur actualisée est supérieur à la valeur initiale

$$\beta = \frac{1}{1+r}$$
$$(\text{Profit actualisé}) \sum Q_t \beta^t = \text{Cout du K}$$

On cherche le taux d'escompte qui égalise les deux fonctions

Solution  $\beta^* = p$  ( $p$  étant l'efficacité marginale du K).

Si le flux des revenus augmente à cout de capital donné il faut que  $\beta$  baisse.

$\beta^* = \frac{1}{1+\rho}$  ce  $\rho$  représente un taux de rendement implicite du capital.

Plus  $\rho$  est élevé plus je vais investir. Qu'est ce qui fait que j'investis ? Le fait que le rendement de mon investissement va être élevé, qu'est ce qui fait ça ? Soit le flux de revenu va être élevé soit le cout du capital va être faible. Quel est le cout du capital ?  $r$

Quand  $r$  augmente, le cout du capital aussi, implicitement le  $\beta$  équivalent augmente et donc le rendement équivalent  $\rho$  diminue  $S(Y_+) = I(r_-)$

Faut pas oublier qu'on a fait l'hypothèse total que les prix sont constant, Keynes dira que la TQM n'est pas vérifiée **mais pas que les prix sont totalement rigide**. IS-LM simplifie beaucoup plus que Keynes, qui soit dit en passant n'a pas modélisé.

IS-LM fait non seulement l'hypothèse de la rigidité totale mais en plus  $\rho$  et ses antécédents n'entrent pas en jeu.

Est-ce que les flux des investissements sont réalisés ? Non ils sont anticipé, quand on achète une obligation on n'est pas vraiment sûr de ce que va rapporter notre investissement.

D'un coup sort de ce résultat qu'en plus du taux d'intérêt ce qui a de l'importance c'est l'anticipation des profits futurs. On a un phénomène où **non seulement on a une variable monétaire qui a de l'impact sur la production réel (IS-LM) mais en plus on a une variable psychologique** qui a aussi un impact sur la production réel et pas des moindres.

Question → Comment se font les anticipations ?

Problèmes de prophéties auto réalisatrice.

Même si Keynes met quelques équations, il ne pousse jamais au bout, il ne modélise pas.

Ça va être tous le jeu des nouveaux classiques, Lucas, Friedman, etc.

Anticipation → développement des mécanismes d'anticipations rationnelles (Lucas) ou adaptatives.

Le but des gens sur les marchés financiers c'est de savoir comment va être le futur ? La vraie question c'est comment les agents pensent que ce sera le futur ? Parce que c'est en fonction de ça qu'ils agissent.

Quand tout le monde pense que ça va aller et que tout le monde surestime alors tout le monde surinvestit, alors c'est cool mais ça crée une bulle qui sera percé par un événement extérieur.

Problème → Pendant la période de bulle la bonne stratégie (dominante) c'est de miser sur la bulle.

## II. Théorie de l'emploi.

La théorie (néo)classique connaissait 3 chômages :

- Chômage volontaire (inactivité) : issu de l'arbitrage travail-loisir, intervient lorsque le salaire est inférieur au salaire où l'offre livre toute sa force de travail.
- Chômage frictionnel : Questions plus récentes de l'appariement des employées et des employeurs : il faut du temps pour retrouver un employé.
- Chômage classique : Déséquilibre sur le marché, dû au fait que le salaire est supérieur au salaire d'équilibre, souvent du fait de réglementations sur le marché.

Keynes rajoute **le chômage involontaire, ou chômage Keynésien**. Celui-ci est le fait d'une sous production (sous demande). C'est un équilibre similaire au chômage classique, les salaires sont en effet supérieurs aux salaires d'équilibre, mais la cause est structurelle et non administrative. C'est un chômage de crise.

Keynes se réfère à la théorie classique. Basée sur deux postulats fondamentaux :

Salaire = productivité marginale

Utilité marginal du revenu = désutilité marginal du travail

On obtient un équilibre en concurrence pure et parfaite. La désutilité est liée à la productivité du travail. Le but de la théorie générale est de dire qu'il y a un autre fait pour le chômage. Le chômage peut s'expliquer par une dépression qui donne un chômage volontaire. La productivité marginale diminue, il existerait alors des contraintes sur le salaire, **les travailleurs refusent de voir leurs salaires diminuer alors ils refusent de travailler.**

Situation 0	Situation 1
<p>P W U=L-e</p>	<p>W/P en baisse ; augmente P Une hausse des prix augmente la demande mais sans diminuer l'offre de travail. L'emploi augmente et donc le chômage diminue.</p>

Si le salaire réel diminue et si ce que contraignait le chômage c'était l'utilité de la consommation du salaire alors dans les conditions de la situation 1, les individus vont vouloir encore moins travailler. Si le chômage en situation 0 est un chômage volontaire alors dans la situation 1 nous devrions encore avoir plus de chômage.

Pour Keynes, **on ne peut pas avoir une augmentation de l'emploi d'équilibre alors que nous avons une baisse du salaire réel**. Est-ce qu'il n'est pas possible de l'avoir dans la théorie néoclassique ?

L'utilité marginale de la consommation si on travaille une heure de plus < désutilité du travail .

Le salaire est inférieur à la désutilité des travailleurs. L'idée est de dire que les individus qui ne travaillent pas sont des individus pour qui la désutilité du travail est supérieur à l'utilité du salaire. Que veulent dire les changements dans cette situation, nous avons une diminution du salaire réel et on a une augmentation de l'emploi.

( $-U_1 \rightarrow$  Désutilité du travail &  $U_c \rightarrow$  Utilité de la consommation)

Cela veut dire qu'il y a des gens qui vérifiaient  $U_c \times \frac{W}{p} < -U_l$  dans la situation 0 et dans la situation 1

nous aurions  $U_c \times \frac{W}{p} \geq -U_l$ .

Le chômage volontaire  $\Rightarrow U_c \times \frac{W}{p} < -U_l$

Ce que dit Keynes est qu'il est impossible de passer de la situation 0 :  $U_c \times \frac{W}{p} < -U_l$  à la situation 1

$U_c \times \frac{W}{p} \geq -U_l$ . Comme P augmente ce qui diminue le salaire réel.

Dire que dans la situation 1 le chômage diminue veut dire que les gens qui sont chômeurs dans la situation 0 mais plus dans la situation 1.

S'il n'y a que du chômage volontaire une hausse des prix à salaire constant ne ferait qu'augmenter le chômage selon Keynes.

Ce n'est pas impossible de passer du stade 0 au stade 1 si on a l'élasticité de l'utilité marginale est supérieur à 1. Interprétation : Quand ma consommation diminue de 1% alors mon utilité marginale de ma consommation augmente de plus que 1%.

$$U_c \times \frac{W}{p} < -U_L$$

Du coup  $U_c$  augmente de plus que 1% alors que le salaire réel diminue de moins de 1% alors le produit des deux augmente.

Si on suppose qu'il y a du chômage involontaire alors on suppose qu'il y a du chômage involontaire dans la situation 0, les gens voudraient travailler mais le salaire est supérieur à leur désutilité du travail mais il n'y a aucun emploi à pouvoir. Je vais investir en fonction de mon anticipation futur de mon salaire. Les investisseurs vont peut-être désinvestir ce qui va réduire l'emploi disponible.

Crise : A un moment on anticipe que les rentes seront faibles et donc nous n'aurons pas d'emploi maintenant. Une baisse des salaires n'est pas une solution à la crise car si j'anticipe une baisse des salaires, ça va entraîner une baisse des coûts de productions et donc la demande future sera plus faible.

**Les crises sont dues à de mauvaises anticipations.**

### III. Commerce international.

Revoir macro de l'année dernière deuxième année.

« National self sufficiency » 1933

Les arguments moraux : C'est de dire qu'il y a la lutte des classes sociales avec un nationalisme qui permet de maintenir une cohésion sociale dans le pays. Le commerce amènerait plus de conflits en liant les conflits de classes aux conflits internationaux se qui créer un gros conflit.

Les arguments coûts/bénéfices : Le commerce international a des avantages : Les avantages comparatifs Ricardo + Les désavantages politiques et sociaux.

Au 19ème les avantages étaient très élevés on était au début de l'accumulation mais aussi parce que l'on avait peu de ressources productives et une forte hétérogénéité. Il nous dit qu'au 20<sup>ème</sup> siècle on a une accumulation plus forte et on a une forme de convergence. Alors Ricardo + diminue fortement.

Les conflits au 20<sup>ème</sup> siècle sont plus importants que le libre échange international.

### IV. Intervention publique.

On devrait avoir une propension marginale à consommer décroissante. Redistribuer du revenu c'est augmenter la propension marginale à consommer. L'effet de la redistribution est positif. Puisque le revenu est concentrer sur les riches qui ont une propension à consommer faible ça fait qu'on n'a pas vraiment de consommation, c'est pourquoi la distribution aide à la consommation en donnant du frique aux pauvres.

Il ne faut pas trop distribuer non plus pour garder la motivation et réduire l'aléa moral. Ça permet de soutenir des équilibres productifs plus élevés. Une conséquence de son analyse.

**Pour avoir le plein emploi il faut une consommation importante et un taux d'intérêt faible.**

Pour maintenir un plein emploi il faut que le taux d'intérêt reste bas alors que nous avons une hausse de la production. Car une hausse de la production augmente le revenu. Chez Keynes, la politique monétaire optimale est de fixer un taux d'intérêt plus faible que précédemment.

Le taux d'intérêt doit diminuer dans les proportions de la baisse de la productivité marginale du capital. Baisse de la productivité du capital causée l'accumulation de capital.

L'idée est de dire que dans l'investissement il ne devrait resté que la prime de risque et le revenu de l'investisseur mais ce revenu diminuera très fortement à cause de l'accumulation du capital. Une baisse du taux d'intérêt est bien pour les producteurs mais pas pour les rentiers.

***La conclusion*** : Est de dire que si l'on fait une bonne politique monétaire en diminuant le taux d'intérêt, on aura la disparition des rentiers. A terme, on aurait un taux d'intérêt nul. On arrive dans une société d'abondance. La volonté d'épargne se fait par le fait que **l'on ne sait plus quoi consommer et non pas du fait du taux d'intérêt.**